PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

COMMENT L'ESPRIT

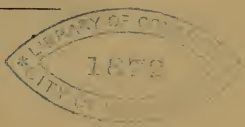
VIENT

AUX TABLES

PAR UN HOMME

QUI N'A PAS PERDU L'ESPRIT

Alcide Morin



PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
15, BOULEVARD DES ITALIENS, EN FACE DE LA MAISON DORÉE.

1854

BF1252
.M84

235408 *

21 . . . . Apporte-t-on une chandelle pour la mettre sous un boisseau ou sous un lit? N'est-ce pas pour la mettre sur un chandelier?

22. Car il n'y a rien de secret qui ne doive être manifesté, et il n'y a rien de caché qui ne doive venir en évidence.

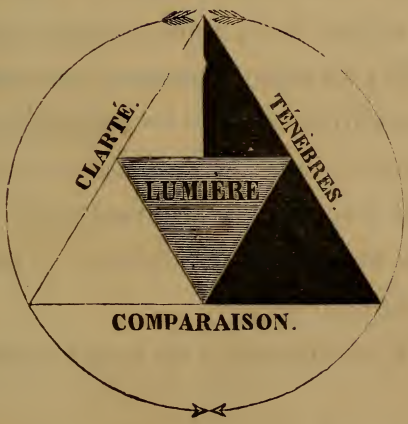
23. Si quelqu'un a des oreilles pour entendre, qu'il entende.

(*Évangile selon saint Marc*, chap. IV.)

Les Éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., 1, RUE D'ERFURTH.

PRÉFACE



Celui qui tient trop aux idées fait toujours bon marché des hommes.

— C'est montrer qu'on aime les hommes que de s'en prendre à leurs idées.

Si j'attaque bien des idées, c'est donc pour avoir beaucoup d'amis.

— Le monde suit une inverse méthode; mais c'est encore une idée que je combats : car elle engendre la flatterie, qui est pire que la haine.

Que ceux qui se croiront attaqués me pardonnent, comme je pardonne à ceux qui m'attaqueront.

En tout et en toutes choses, le fond est toujours le même; il n'y a que la forme qui change.

— S'il y en a qui trouvent ce livre vieux, c'est qu'ils en auront compris le fond, et je m'en féliciterai.

— S'il y en a qui le trouvent neuf, c'est que la forme leur aura fait admettre le fond, et je m'en féliciterai encore.

— S'il est compris d'un grand nombre, tant mieux.

— S'il est compris de peu de gens, tant mieux encore : cela prouve qu'il était nécessaire.

Lorsque tout le monde le comprendra, il ne sera plus utile à personne.

Il est heureux que les enfants en nourrice ne

puissent pas lire ; l'Académie eût couronné déjà bien des ouvrages sur l'art de teter, et les pauvres petits ne sauraient plus comment s'y prendre.

La vérité ne s'apprend pas, elle se devine.

Je n'écris donc pas pour m'ajouter aux livres, mais pour les combattre.

La génération qui vit foule aux pieds les cendres de toutes les générations passées ; cela serait horrible si celle qui vient ne devait pas danser sur les nôtres.

La Matière se précipite toujours, et l'Esprit monte à la surface.

L'Esprit dominera sur la *lettre* vaincue.

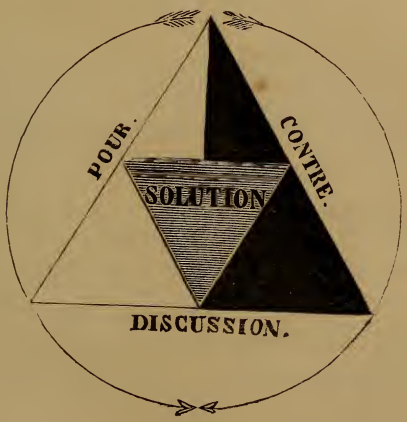
INTRODUCTION

Tout homme qui a la prétention de résoudre une question doit :

1° Dans son Rayon intellectuel, prendre avec le compas de sa Raison la portée de sa volonté.

2° Sur cette portée décrire un Cercle qui renferme la Question.

3° Envisager ensuite ce qu'il a ainsi circonscrit, et voir que toute question n'a pas d'autre aspect au monde que celui-ci :



Et que ce n'est qu'en promenant alternativement l'extrémité mobile de son compas sur ces trois points solidaires dans la circonférence, et en tournant sur le point fixe de l'autre extrémité, qu'il peut maintenir la solution qui est au centre.

Tel est le problème que je me suis posé, et sur lequel il faut aussi que mes lecteurs méditent pour savoir si je l'ai résolu.

EXPOSITION

DE LA DISCUSSION

EXPOSITION DES FAITS DE MAGIE REPRÉSENTÉS PAR LES MANIFESTATIONS DES TABLES. — CRITIQUE DU POUR ET DU CONTRE. — VOIE NATURELLE D'EXPLICATION.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que je me préparais à faire lors de l'apparition du phénomène des tables tournantes. — Ce n'est qu'une préface à la *Magie*. — Rapidité des manifestations; leur origine antique et leur forme moderne. — Vanité d'une première appréciation. — Impuissance de la négation.

Toute ma vie, attentif aux voix mystérieuses de la nature, je les avais recueillies à l'âge où le sentiment, non encore émoussé, absorbe avec délices toutes les mélodies, et je m'en étais fait une *Foi*. Puis, après avoir passé dix ans, dans la solitude de ma pensée, à

méditer sur l'harmonie de ces accords et à chercher dans l'âme humaine les cordes qu'elles font vibrer, j'avais découvert les ressorts cachés d'une puissance naturelle si grande, que la plupart de ceux qui l'avaient possédée n'avaient souvent cru la devoir qu'à l'intervention d'êtres surnaturels ; mais, la trouvant en moi, j'y avais vu la *Raison* de ma *Foi*.

C'était le secret de la Magie antique, l'origine de toutes les superstitions de tous les âges et de tous les peuples, qui, en devenant propriété de la Raison, allait toutes les anéantir, non pas en les niant, ce qui ne les a jamais empêchées d'être, mais en les combattant face à face, en dressant enchantement contre enchantement, prodige contre prodige et miracle contre miracle. J'allais démontrer, comme une force logique, l'action créatrice de la *Foi* et de la *Volonté*, que l'on n'a niée à l'homme ou attribuée au démon que pour étouffer le germe de l'émancipation intellectuelle.

Mais mon livre déchirait les voiles de tant de mystères, ruinait tant de certitudes officielles, présentait tant de résultats bizarres et antiscientifiques, que j'hésitais encore. Les préjugés de la science, qui ne diffèrent de ceux de l'ignorance que parce qu'ils sont plus solidement enracinés, quoique fortement battus en brèche sur bien des points par les attaques de l'intelligence antiacadémiques, me semblaient bien difficiles à emporter d'assaut, même avec toutes les ressources de la Magie.

La vieille armée rationaliste, qui défend pied à pied la place qu'elle a conquise, mollissait, il est vrai ; l'annihilation de la sensibilité physique constatée par le Chloroforme, après le magnétisme ; la séparation de la figure d'avec le corps, c'est-à-dire, la forme abstraite saisie par la Photographie ; la négation de la distance et de la durée par la Télégraphie électrique ; la constatation d'une puissance énorme dans l'infiniment petit par l'Homœopathie, avaient déjà commencé l'infirmation de la matière comme base et cause première, subordonné le fini à l'infini, le relatif à l'absolu, préparé la substitution de la synthèse à l'analyse, de l'unité à la division, troué, enfin, cette muraille que la science matérialisée oppose aux efforts du Spiritualisme ; et cependant, je l'ai dit, j'hésitais encore à démasquer mes batteries, non que j'eusse le moindre doute sur leur portée, mais parce que, me sentant inhabile encore à la diriger, j'allais lancer des projectiles dans le vide et passer au-dessus de tout sans rien atteindre.

Lorsqu'un allié nouveau, suscité je ne sais comment, arrivé je ne sais d'où, se glissant dans la place et pénétrant dans toutes les maisons, s'emparant invisiblement de tous les meubles, qui se mirent à danser, et animant jusqu'aux chapeaux des assiégés ébahis, vint planter au milieu d'eux son étrange drapeau.

C'était l'envoyé de la Magie, apportant des paroles de paix et proposant un traité d'alliance à la Raison.

Je cherchais un prétexte d'attaque, c'est-à-dire une introduction à mon livre ; la voilà qui m'est tombée du ciel, c'est l'imprévu qui la dicte, je n'ai plus la peine que de l'écrire.

Un cri bien autrement retentissant que ces mots classiques d'un exorde de Bossuet : — *Madame se meurt ! madame est morte !* — a mis en émoi tout le monde : — Les tables marchent ! les tables parlent ! — On ne s'aborde plus dans les rues en se demandant : « Comment vas-tu ? » mais : « Comment va ta table ? — Au mieux ; et la tienne ? — Sourde, muette et paralytique, mon cher ; mais j'ai un petit guéridon qui bavarde comme une pie : on n'a qu'à lui imposer la main pour qu'il lève le pied. Voilà dix fois qu'il m'annonce les cours de la Bourse ; malheureusement je n'y croyais pas et j'ai joué contre lui, il m'a ruiné ; mais j'abdique en sa faveur, j'en fais mon conseil, mon Égérie, mon démon, comme disait Socrate. » — Décidément, passons, celui-là est assez ruiné pour croire à tout ce qui lui rend un peu d'espérance.

Que font ces huit individus, rangés silencieusement autour d'une table ronde en palissandre à l'aspect grave et sombre (l'aspect de la table), les mains étendues et formant un cercle parfait, l'esprit dirigé par une même volonté ? Ils cherchent à répéter en petit l'expérience de la gravitation des mondes. Si ceux-là ne parviennent pas à résoudre la question de gravitation, au moins ce n'est pas faute de gravité dans la

question.— Ne les dérangeons pas, et souhaitons-leur bonne chance.

Voici qui est plus gai. Deux jeunes et charmantes filles et deux beaux garçons, qui ne peuvent manquer d'être sympathiques, rient à cœur joie, les mains un peu trop enlacées peut-être, sur un délicieux guéridon en laque. Oh ! le sorcier de bonne compagnie ! comme il leur révèle, en frappant de son pied fourchu, de tendres secrets qu'ils connaissent tous ! Mais comme il est malin : une mère inquiète veut-elle se mêler à la chaîne joyeuse, bon, voilà qu'il lui compte son âge. — Mentez donc, à présent, pour qu'on vous croie, monsieur le Démon ; la vérité ne fait guère de prosélytes chez les vieux, vous le savez bien.

Mais, attention, ceci est le grand jeu venu d'Amérique. — Des centaines d'adeptes, réunis en *Meeting*, attendent religieusement, en face d'une table de bois assez impassible pour ne pas leur rire au nez (et pourquoi pas, si elle parle bien ?), le moment où quelqu'un de leur aimable société va se trouver saisi par l'inspiration. — Tout à coup un Médium (c'est un nom des deux genres que les Américains ont inventé pour désigner l'augure ou la sibylle qui se dévoile ; nous l'appelons, en France, somnambule ou extatique, mais le nom ne fait rien à la chose : l'antique trépied s'est bien métamorphosé en guéridon), un Médium donc s'approche du meuble sacré, y pose sa main qu'agitent de légères convulsions ; alors un des assistants

peut lui adresser une question, même mentale ; aussitôt la main inspirée s'empare d'un papier, saisit un crayon et griffonne un oracle.

L'Italie eut jadis une sibylle, celle de Cumes, qui écrivait aussi ses réponses sur des feuilles d'arbres que lui apportaient et que remportaient les vents. — Allons donc ! républicains du nouveau monde ! pour nous élever à la hauteur de vos modernes découvertes, il faut que nous descendions dans l'histoire de celui-ci jusqu'à la fondation de Rome ? — Vous avouerez que, si elles sont toutes neuves pour vous, elles ont un peu vieilli chez nous autres.

Plus anciennement encore, les Égyptiens, et les Grecs leurs imitateurs, croyaient aussi à l'esprit de Python, mais ils l'enfermaient au moins dans le corps d'un beau serpent aux reflets d'or et d'azur, et ils ne le fourraient pas dans les pieds d'une table. — Les Gaulois, nos pères, reconnaissaient la puissance d'un Esprit révélateur, mais ils l'entouraient de la majesté des forêts et l'enfermaient au gui sacré, que les druidesses allaient cueillir sur les chênes séculaires avec une faucille d'or pur, tandis que vous l'emprisonnez vilainement dans un morceau de bois mort, qui vous sert à manger la viande ou à prendre le thé. — Fi donc ! Que les prêtres d'Isis, à l'autel des sacrifices, dans leurs belles robes brodées de pierreries ; que les sibylles de Delphes, drapées de pourpre sur leur trépied magnifique, riraient de vos Médiums en habit

marron ou en robe d'indienne, assis devant un sale meuble, sur une chaise de paille !

Cependant, Américains, je vous remercie, car, en dépoétisant la Magie, vous l'avez mise au niveau de la raison mesquine de notre époque. — On n'aurait pas osé parler à la Reine : on va causer avec la bourgeoise.

Mais vos Médiums évoquent les morts et traduisent leurs paroles au consultant, qui ne les voit ni ne les entend et ne fait que les sentir venir. — Voilà encore une nouveauté de trois à quatre mille ans de date ; elle est décrite tout au long dans la Bible, au livre de Samuel, chapitre xxvm, verset 7 et suivants. C'est l'histoire de Saül chez la pythonisse d'Hendor.

11. *Et la femme dit : Qui veux-tu que je te fasse monter? Et il répondit : Fais-moi monter Samuel.*

12. *Et la femme voyant Samuel.* . . . . .

. . . . . .

14. *Saül lui demanda : Comment est-il fait? Elle répondit : C'est un vieillard qui monte, et il est couvert d'un manteau. Et Saül connut que c'était Samuel, et, s'étant baissé le visage contre terre, il se prosterna.*

La similitude est complète, rien ne manque dans les détails : même présence de l'ombre pour le consulté seulement, même passivité du consultant.

Il y en a beaucoup d'appelés à lire la lettre des

saintes Écritures, mais peu d'élus à en connaître l'esprit. Ceux qui attribuent ces prodiges à l'intervention des Esprits s'égarent aussi bien que ceux qui les nient. L'erreur et la négation se valent devant la vérité. Plus riches en traditions que les Américains, au lieu de nous porter inventeurs ou initiés par une grâce spéciale, nous avons suivi la trace de ces curieux phénomènes à travers les âges et leur répétition chez tous les peuples, et le secret en est si peu perdu, qu'il va se révéler publiquement, de nos jours, par l'étude de la magie raisonnée, et renverser à jamais cette démagogie du ciel et de l'enfer, en rétablissant le pouvoir unique du Créateur, correspondant par la Nature, qui n'a rien de surnaturel avec sa créature. — Et il sera reconnu scientifiquement que tous ces soi-disant miracles émanent de la force naturelle que l'âme humaine puise dans l'infinité, qui est son partage.

C'est en enterrant ce secret dans les mystères de leurs religions, et en l'exploitant à leur profit, que les prêtres de l'antiquité avaient fondé l'esclavage. C'est en le révélant que le Christ a fondé la religion de la liberté ou l'émancipation du corps ; et c'est en le manifestant publiquement aujourd'hui que Dieu prépare l'émancipation de l'esprit. — Qu'on ne songe donc plus, à cette heure, à perpétuer la faiblesse par la négation de la force, ou à se laver les mains du mal, en l'attribuant à l'intervention d'un Esprit infernal en

lutte perpétuelle avec le bien. — Si Dieu est la vérité, le Diable n'est qu'un mensonge ; s'il est l'Être suprême, son éternel ennemi, c'est le Néant.

Les sectaires d'Amérique ne se sont cependant pas arrêtés en si beau chemin, et pour la commodité de leurs relations nouvelles avec le monde sur ou sous-naturel, ils ont jeté dans la profondeur des espaces un prodigieux télégraphe entre le ciel et l'enfer, avec embranchement sur notre planète. — Avez-vous des amis aux deux extrémités de la ligne, et il est bon d'en avoir partout, il vous est facile à présent de communiquer avec eux. Les *Médiums* sont les employés nécessaires des bureaux de la terre, et une table est encore l'appareil obligé qui traduit la correspondance, à l'aide d'un alphabet numérique dont elle compte les lettres avec son pied.

Certes, voici une conclusion que la raison a bien le droit de peser dans sa balance. Mais le fait lui-même est-il si mystérieux ? L'appareil est simple, et nous l'avons tous sous la main : il fonctionne ostensiblement chez une foule de gens honorables. J'en ai moi-même répété cent fois l'expérience et réussi tout autant, sans y avoir trouvé autre chose que la confirmation de la force animique dont j'ai parlé. Je crois donc que la science ne saurait décliner son incompétence, sous prétexte de miracles ou d'interventions diaboliques, mais que, reconnaissant, au contraire, la puissance motrice de l'imagination, elle doit équilibrer ses élans

du poids de la raison, afin de prévenir le retour aux superstitions du passé [1].

En vain le corps médical prétendrait-il se réfugier dans la négation : on a beau être patenté aveugle de corps ou d'esprit, jouer de la clarinette dans les rues ou du bistouri dans un amphithéâtre, on ne parviendra pas à persuader même à un borgne qu'il ne voit pas ce qu'il voit, même à un crétin qu'il ne sent pas ce qu'il sent. Aussi, de toutes les conclusions tirées de la danse des tables, la moins concluante est encore celle des négateurs savants.

Figurez-vous quatre ou cinq de ces messieurs rangés autour d'une table, qu'ils sont persuadés à l'avance ne pouvoir mettre en mouvement, quand on les prévient que c'est la persuasion seule qui la fait mouvoir. Si jamais leurs mains, irréprochablement unies, produisent la rotation, ils peuvent être bien sûrs que ce résultat sera, en effet, celui des impulsions mécaniques de leurs doigts. — Que prétendent-ils donc nous prouver ? Que le poids de leurs bras, les plans inclinés, l'impatience, les coups de pouce volontaires ou involontaires, produisent le mouvement. — Parbleu ! nous le savons comme eux et mieux qu'eux, nous qui jouons avec le phénomène tous les jours. — Ces messieurs peuvent donc se vanter d'avoir fourni par leurs .

[1] Les savants se sont bien occupés des tables qui tournent, mais ils ont évité jusqu'à présent d'entamer la discussion avec celles qui parlent.

explications un couplet vraiment final à la joyeuse complainte des vérités de M. de la Palisse.

Mais ont-ils fait acte de Foi ou de Volonté quelconque? — Acte de Foi? — ils ne croient pas. Mais de Volonté, disent-ils, ils en ont fait l'épreuve. — L'épreuve de leur Volonté sans la Foi! je les en défie. Comment auraient-ils pu vouloir sincèrement et efficacement ce qu'ils étaient convaincus ne pas pouvoir? — La Foi seule formule une volonté *positive*, le doute la rend *neutre*, et la négation *négative*. Ainsi, d'expériences sur la force animique (s'il y en a) développée dans le phénomène, ils n'en ont fait et ne sont capables d'en faire aucune, tant que la conviction préexistante, ou tout au moins l'abandon complet des préjugés scientifiques contraires à l'émission de la volonté libre, ne les aura pas mis dans les conditions d'expérimentation nécessaires.

Croire avant de savoir, c'est cruel pour des savants; mais que voulez-vous? la Nature ne se refera pas, même pour eux; et elle a la prétention de nous imposer la Foi, c'est-à-dire la confiance en elle, afin de nous accorder ses grâces. J'avoue, quant à moi, que je l'ai toujours trouvée assez généreuse pour lui passer cette fantaisie.

Bienheureux les pauvres d'esprit, a dit l'Évangile: c'est un beau précepte, et que ceux qui en ont feront bien de retenir; car le temps n'est pas éloigné où ils verront en effet qu'il eût mieux valu ne rien savoir

que d'avoir tout à désapprendre. L'orgueil académique s'est préparé de bien cruels déboires.

CHAPITRE II.

Opinion scientifique de M. Arago. — Est-ce là tout? — Les notions exactes viennent-elles des sens ou de l'intelligence? — Des bruits surnaturels sont-ils récents? — Une anecdote personnelle à ce sujet — En doit-on déduire la présence des Esprits? — Renaissance de certaines pratiques magiques. — Leur identité avec les phénomènes des tables. — Ordre d'appréciation.

L'esprit logique, expérimenté, et loyal avant tout, de M. Arago, en admettant l'existence d'une certaine vibration nerveuse, avait pénétré aussi loin qu'il était donné à la science matérialiste de parvenir ; mais il n'a fait que reculer la solution. J'admets comme lui les vibrations ; mais pourquoi tant de variété dans leurs conséquences? Pourquoi sont-elles si puissantes ici et impuissantes là-bas ? coïncidentes avec ceux-ci et dissidentes avec ceux-là? Pourquoi l'âge, le sexe, le caractère, les croyances même des individus qui forment la chaîne influent-ils sur les résultats? — En attribuant la cause du mouvement régulier aux vibrations, il faut les supposer à l'unisson ou tout au moins en rapports harmoniques. — Comment, et par quel lien

mystérieux s'établissent ces rapports ? Il y a là une série d'études purement psychologiques auxquelles ne saurait servir la précision des instruments de tous les conservatoires et observatoires du monde.

L'action de la volonté sera-t-elle moins merveilleuse parce que vous aurez prouvé que le premier mouvement part de l'accord des vibrations ? — Si c'est elle qui produit cet accord ? Vous aurez allongé d'un anneau la chaîne qui lie l'effet à la cause première, pourtant il faudra toujours que vous y arriviez. — Que dis-je ? vous le saviez mieux que nous, monsieur Arago ; mais votre science était une prison dont vous aviez fermé les portes sur vous-même. Nous voulions les briser du dehors, afin que vous fussiez avec nous, car votre âme est de celles qui ne doivent pas attendre jusqu'au jugement dernier pour s'arracher aux limbes. Hélas ! la Mort, plus prompte que nous, vous a ouvert les portes du cachot de la science ; maintenant vous tenez la lumière : éclairez-nous.

La dernière ressource de la science matérialiste, ne pouvant plus admettre la mauvaise foi ou le mensonge dans tant de gens, est de les traiter de visionnaires, de taxer leurs expériences d'illusions et d'accuser leurs sens d'erreur. Ne sommes-nous pas de son avis, nous qui tentons précisément par les efforts de l'imagination de redresser les erreurs des sens dont elle a fait la base des vérités physiques ?

Est-ce à notre sens que nous devons la conviction

de la rotation de la terre? — Il nous enseigne, je pense, tout le contraire, à moins que nous ne soyons ivres.

Est-ce lui qui nous montre la circulation des astres? — Il ne produit au ciel qu'un éternel mirage, que l'imagination est obligée de combattre et même de retourner à l'envers pour y voir la réalité.

En croyons-nous nos yeux, lorsque, montés sur un navire qui glisse sur des eaux paisibles, nous voyons celles-ci rouler avec rapidité, tandis que le navire entier nous semble en repos?

Les croyons-nous, lorsque, fixant un courant rapide du haut d'un pont, nous voyons l'eau demeurer stationnaire, tandis que le pont qui nous soutient paraît fuir sous nos pieds et nous emporte à nous donner le vertige?

Croyons-nous nos sens, enfin, lorsque, par un temps d'orage, l'atmosphère leur semble doublée de poids? — Le mercure baisse dans le baromètre, et ce qu'ils ont pris pour un surcroît de fardeau était un allégement!

Oui, nos sens nous trompent, mais ils ne trompent que ceux qui s'y confient sans réserve et les prennent pour base de la réalité, quand ils nous la présentent à l'envers. Je suis donc loin de combattre l'illusion, je la certifie, au contraire —Mais comme, en définitive, nos sens nous apportent toujours une notion quelconque des choses ; qu'enfin, comme dans les cas précités

tout à l'heure, la notion fausse dérive précisément des sens, tandis que l'imagination est obligée de courir après la vraie, qu'elle trouve en sens inverse, — j'ai bien le droit de vous demander : Où est le vrai, où est le faux ? Et, comme vous jugez le plus souvent avec vos sens et moi avec mon imagination, je dis que c'est vous qui vous trompez, et que, s'il y a une illusion déplorable, c'est la vôtre. — J'en prends pour juge la Raison, qui, procédant en même temps des *Sens* et de l'*Imagination*, peut seule nous garantir des écarts de tous les deux.

Dans tous ces phénomènes de tables qui dansent ou qui répondent, d'oracles inspirés par l'action merveilleuse d'un morceau de bois posé sur trois ou quatre pieds, au moins avons-nous constaté la nécessité du contact direct et pu apporter la vibration comme une explication logique, sinon certaine encore, de l'action intellectuelle se communiquant à la matière et lui imprimant des mouvements en rapport avec les aspirations de la foi ou les impulsions de la volonté de celui ou de ceux qui imposent les mains. — Mais les Américains, qui sont fort entêtés, à ce qu'il paraît, ne veulent pas avoir de démenti sur le compte des Esprits. Leurs tables maintenant répondent sans qu'on les touche, les vitres des fenêtres rendent des bruits stridents, les murailles grondent, les parquets résonnent, les plafonds tempêtent, tout ce qui est creux et sonore produit des bruits et rend des sons. Là, il n'y a plus de

doute, à entendre ces fougueux démonolâtres, et, comme aucun attouchement n'a lieu, ce sont bien des Esprits ou des âmes en peine qui font leur sabbat ; ils les ont même appelés les Esprits frappeurs.

Ici je réclame encore la priorité pour notre hémisphère, non pas à cause du mérite de l'invention, mais parce que je ne puis souffrir que de sales émigrants, après avoir emporté de vieilles loques de la mère patrie, osent les lui renvoyer comme des habits neufs. — L'origine de tous ces faits, car je les admets, se perd chez nous dans la nuit des temps, les légendes en fourmillent ; il n'y a pas une campagne où l'on ne raconte une de ces auditions plus ou moins extraordinaires, en se réunissant le soir autour du foyer ; il y a des familles même chez lesquelles elles se perpétuent comme un don, en certaines circontances, comme, par exemple, à la mort d'une personne aimée. Je connais à Paris un ancien militaire, enfant de la Révolution, furieusement incrédule, qui, cinq fois dans sa vie, et toujours la nuit qui a précédé une catastrophe dans sa famille, en a été averti par trois coups distinctement frappés au-dessus de sa tête, sur le chevet de son lit. — Mais, si cela ne suffit pas aux Américains pour leur démontrer leur plagiat, je puis leur dire qu'il y a quatre ans, en pleine France, dans le département de la Seine-Inférieure, j'ai moi-même interrogé un de ces soi-disant Esprits frappeurs dans le presbytère de Citeville, petite commune aux environs

d'Yvetot, et qu'il a répondu à toutes mes questions sans se tromper, d'abord en frappant avec les pieds d'une table, absolument comme aujourd'hui, par l'intermédiaire de deux enfants de neuf à douze ans ; et ensuite que nous entendîmes distinctement des sons sur un pupitre isolé, devant lequel un de mes amis et moi nous sommes restés pendant une heure ; et l'on nous assura que ces bruits n'avaient lieu qu'en présence des deux jeunes possédés. — Aussi n'avais-je pas besoin des relations du nouveau monde pour chercher les raisons de ce phénomène, que l'on eût trouvées tout au long dans mon livre de la *Magie*, si l'actualité de la question ne m'avait pas conduit à en parler dans cette introduction séparée.

Lors de ce dernier fait, qui fut relaté dans tous les journaux, quelques bons prêtres employèrent l'exorcisme; les savants, comme d'habitude, la négation : — à chacun son état. — Quoi qu'il en soit, malgré la négation et les exorcismes, le fait n'en continua pas moins à se produire tant que ces enfants, logés au presbytère, n'eurent pas été forcés de le quitter, par ordre. — Peut-être sont-ils passés aujourd'hui en Amérique, où ils exercent en qualité de Médiums, car je n'en ai plus entendu parler depuis, et la charge de l'explication m'est restée tout entière.

J'ai donc entendu des sons ; mais je ne les eusse pas entendus, que je ne pourrais les nier devant le témoignage de vingt personnes honorables, au moins aussi

aptes à juger un fait que moi-même. — Illusion ou non, un son entendu par l'ouïe ou perçu par l'imagination n'en est pas moins un son pour celui qui en a la conscience.

Nous avons déjà admis que l'action intellectuelle pouvait propager le mouvement par les vibrations. — Or, qu'est-ce que le son, sinon la perception de la vibration des corps? Pourquoi donc, si le jeu des facultés instinctives peut communiquer un mouvement vibratoire à la matière, l'oreille, dans certains cas, ne percevrait-elle pas le son résultant de cette vibration? — Ceci est au moins un prétexte à la Raison de pénétrer dans la question, sans la repousser par une négation stérile, ou bien y entrer bras dessus bras dessous, avec des fantômes ou des démons.

Ainsi, monsieur Arago, je n'ai fait qu'élargir votre hypothèse, et je m'en glorifie.

Si j'ai plaisanté l'Amérique sur sa prétention à la découverte de vérités aussi vieilles que le monde, je n'ai voulu lui ôter en rien le mérite de la popularisation de certaines pratiques de la magie occulte, habillées à l'anglaise, il est vrai, mais dont le disparate et l'étrangeté de costume même ont ressuscité chez nous, comme une affaire de mode, une foule de petites superstitions enterrées avec nos grand'mères, — et non pas mortes, comme vous le voyez, messieurs les successeurs de Voltaire, car la négation ne tue pas.

Je veux parler des oracles de la clef attachée à

un livre de messe, ou à la pincette du foyer ; — des coups frappés dans un verre par un anneau de mariage, suspendu à un cheveu de l'épousée; — de la baguette divinatoire se tordant entre les mains frémissantes de quelques inspirés. Mystérieuses invocations adressées à des objets inanimés, dont nos pères faisaient semblant de rire et dont frémissaient nos aïeules, mais qui se rattachent, par la similitude des causes et des effets, au tournoiement des tables et aux réponses qu'elles font à ceux qui les interrogent avec foi.

Les fables ne se perpétuent chez les peuples que parce qu'il y a toujours au fond quelque chose de vrai. Et il serait encore préférable d'accepter la lettre avec l'esprit, que de rejeter l'esprit à cause de la lettre : ainsi, j'aimerais mieux croire que les bêtes parlaient du temps d'Ésope, que de nier les vérités qu'il leur a fait dire.

Je ne vous en demande pas tant ; mais sachez vous débarrasser de toute idée préconçue ; faites abstraction de tout préjugé scientifique ou religieux [1], et vous verrez qu'il est plus digne de la nature humaine et plus instructif d'admettre le merveilleux en cherchant à en extraire le vrai, que de le traiter tout d'abord de mensonge, ou de le canoniser Miracle, pour échapper à son explication.

[1] Je suis loin de dire que la religion soit un préjugé; mais il y a des préjugés dans la religion, et d'ailleurs je parle pour toutes les communions.

Et n'ayez peur : car Dieu assiste ceux qui cherchent.

Qui cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui heurte, dit saint Matthieu en son évangile.

Et voici encore ce qui est écrit au livre des proverbes de Salomon (chap. xx, v. 27) :

L'esprit de l'homme est une lampe divine, elle sonde jusqu'aux choses les plus profondes.

Mais, afin d'établir l'ordre dans ces recherches, je rappellerai d'abord toutes les expériences dans lesquelles des corps quelconques semblent obéir à la volonté de ceux qui les touchent, et la part que peut avoir à leur mouvement l'action physique du contact.

J'indiquerai ensuite comment, après avoir répondu à la volonté seule, ils répondent bientôt aux désirs, à l'espérance ou aux craintes, et suivent ensuite la direction de l'instinct.

Comment certains individus deviennent, dans la chaîne humaine, les interprètes de tous les autres, pour la transmission des pensées et du mouvement, et à quelle faculté ils doivent d'évoquer naturellement des êtres surnaturels.

Je donnerai la raison de ces bruits qui finissent, presque toujours, par accompagner la présence de ces êtres sensitifs et qui deviennent perceptibles, je ne dirai pas pour tous, mais pour un grand nombre des assistants.

Enfin je ferai ressortir l'analogie de tous ces faits,

et, en les renfermant dans une seule question, j'essayerai d'en tirer une solution, qui, rapprochant l'erreur de droite et de gauche, montrera la vérité dans l'union.

CHAPITRE III.

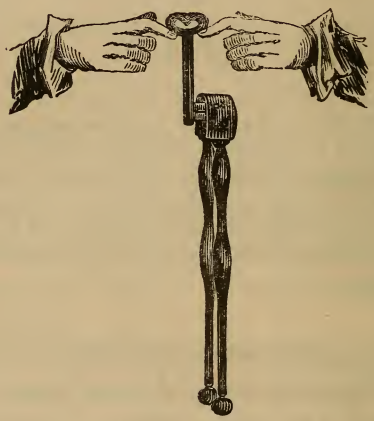
Expérience de la clef. — Quelle est sa portée magique. — Action de l'instinct chez les animaux. — Il peut s'élever chez l'homme jusqu'à la divination. — Expérience de l'anneau suspendu; sa similitude avec la première. — Il n'y a point de fluide intermédiaire; la logique des mouvements résulte de l'action et de la réaction réciproques du physique et de l'intellectuel, qui produit un phénomène biologique.

Prenons ces phénomènes dans l'ordre de leur simplicité. — Choisissez une clef assez forte, et, après l'avoir chargée d'un poids suffisant, le livre de messe ou la pincette ne sont pas obligatoires, mettez l'index de chaque main sous l'anneau de la clef, et exprimez la volonté qu'elle tourne sur elle-même à droite ou à gauche. — Elle obéira bientôt, et le petit appareil entraînera vos doigts dans le sens désiré.

Est-ce la volonté qui agit? est-ce le mouvement du bras? Sûrement, c'est le mouvement du bras; mais comme il s'opère sans que vous en ayez la conscience,

dans le sens de la volonté, celle-ci peut bien être comptée pour quelque chose.

Mais ce n'est plus votre volonté que vous allez mettre en action. — Je suppose que vous attachiez la réussite d'un projet quelconque à ce que la clef tourne à droite, et la non-réussite à ce qu'elle tourne à gauche. — Avez-vous beaucoup d'espoir ? il est à parier



que la clef tournera à droite; si la confiance vous manque, au contraire, elle tournera à gauche : voilà le résultat le plus ordinaire. L'action musculaire n'émane plus directement de votre volonté, c'est l'espérance ou la crainte qui la dirigent.

La réponse de la clef n'est donc qu'une image de votre incertitude. — Supposez maintenant que vous soyez doué de cette exquise sensibilité qui se développe

sous l'action magnétique; de cette faculté d'intuition du somnambule, et qu'il ne doit pas au sommeil, soyez-en sûr [1] : la volonté, l'espérance ou la crainte, tout s'annihile devant l'instinct; c'est lui qui dirige les mouvements involontaires de vos doigts, et la clef peut être un prophète véridique sans qu'il y ait là un renversement de la nature.

Je ne puis donner ici tous les développements nécessaires à la constatation de cette force intuitive, tels que vous les trouverez dans mon Traité complet de la *Magie rationnelle;* mais j'en dirai ce qu'il faut pour qu'on ne puisse la révoquer en doute. Lorsque les animaux eux-mêmes en sont doués à un si haut degré, qu'ils savent deviner ceux qui les aiment, trouver les plantes qui les guérissent, le gîte qui peut les cacher eux et leurs petits, le duvet qu'il faut à leurs nids, la manière de les bâtir et de les suspendre; il serait curieux, pour ne pas dire inexplicable et impossible, que l'homme, avec une intelligence supérieure, n'eût pas été doté par le Créateur de facultés primitives au moins égales à celles des animaux.

Regardez les oiseaux de l'air, car ils ne sèment ni ne moissonnent, ni n'amassent dans les greniers, et votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas beau-

[1] Depuis cinq ans environ je provoque en effet l'extase magnétique sans avoir recours au sommeil, et j'obtiens les mêmes effets sur les sujets éveillés, qui consultent avec le même oubli de ce qu'ils voient et de ce qu'ils disent, aussitôt qu'a cessé la crise.

coup plus excellents qu'eux? (Saint Matthieu, c. vi, v. 26.)

Je veux bien que l'éducation et l'éloignement de la vie de nature aient endormi l'instinct en vous-même; mais il n'est qu'endormi, et il suffit d'un désir ardent pour le faire revivre, et de l'usage pour le grandir. — Car c'est la proportion des facultés avec les besoins qui fait la loi du progrès.

Or, si l'instinct que j'ai supposé n'est pas une supposition, mais un fait, — que répondrez-vous?

Vous nierez. — Moi, j'affirme qu'il y a certaines personnes tellement douées de cette faculté instinctive, qu'entre leurs doigts la clef rend de véritables oracles. — De même qu'entre les vôtres elle n'exprime que votre désir ou vos craintes, répondant toujours selon qu'elle est consultée, c'est-à-dire à chacun selon sa Foi. De sorte que, à ceux qui l'interrogent en se moquant d'elle, elle répond en se moquant d'eux; et, ainsi, ce qu'ils appellent ridicule n'est que le reflet d'eux-mêmes. Il n'y a que ceux qui l'interrogent avec foi qui en reçoivent des réponses dignes de foi, et ceux qui l'interrogent sans foi n'en reçoivent rien du tout.

La même expérience peut se répéter à deux personnes en ne mettant qu'un seul doigt chacun sous l'anneau de la clef. — Ainsi faite, elle présente peut-être plus de chances d'une réponse magique, puisque l'instinct peut émaner de l'une et de l'autre personne; mais aussi la confiance qu'elle inspire à chacun est diminuée

d'autant, car on n'est bien sûr que de sa foi, et on ne peut la commander à un autre.

Il y a cependant dans cet acte de communion, de volonté ou de désir, une double force qu'il ne faut pas perdre de vue, et souvent même la faculté instinctive naît de cette participation ; surtout si les deux individus se trouvent dans les rapports de magnétiseur à magnétisé. J'expliquerai ce phénomène en parlant de la chaîne humaine que l'on forme autour des tables. — En tous cas, l'expérience de la clef faite à deux a pour condition nécessaire de réussite physique et psychique la foi de chacun et la bonne foi de chacun à chacun. Avec cela, deux valent mieux qu'un; sans cela, ce n'est qu'un jeu du hasard ou une duperie.

Toutes les observations relatives à l'expérience de la clef sont applicables à celle de l'anneau. — Il est fort inutile d'abord qu'il soit suspendu à un cheveu, il suffit d'un fil quelconque, de lin, de soie ou de métal; isolant ou non de l'électricité, conducteur ou non du calorique, qui n'ont rien à faire ici. Le caractère nuptial de l'anneau lui ajoute peu de prix ; il peut même se remplacer par tout corps assez lourd pour opérer une traction suffisante sur le fil, tel qu'une pièce de monnaie, une boule de métal, l'or étant cependant préférable à cause de sa densité.

Le besoin de frapper l'imagination des personnes et de provoquer précisément l'éveil de l'instinct, par un certain apparat mystique propre à stupéfier les facul-

tés actives, a conduit à conseiller telles choses plutôt que d'autres, et à les varier même selon le caractère de la consultation et les préjugés du consultant. — Mais, aujourd'hui que nous voulons que ce soit la Raison qui consulte directement l'Instinct, nous lui épargnerons les pratiques superstitieuses, en ne lui indiquant que les conditions matérielles les plus convenables à la réussite de l'expérience psychophysique [1].

Un anneau donc ou une pièce d'or suspendus à un fil que vous tenez entre le pouce et l'index, la main en l'air et le coude appuyé sur une table, répondent à votre volonté ou désir en oscillant horizontalement dans tous les sens, décrivent un cercle de droite à gauchs ou de gauche à droite. Vous pouvez assurer plus complétement encore votre immobilité en appliquant l'extrémité du fil contre votre front sous la pression

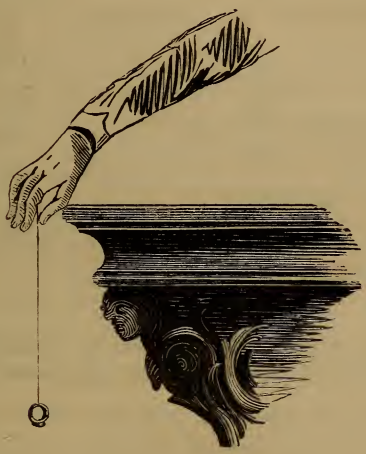
d'un doigt et en vous tenant les deux coudes appuyés,

[1] Ce mot est trop facile à comprendre et synthétise trop bien le phénomène pour qu'il ne soit pas dorénavant adopté et employé.

la tête entre les mains ; votre désir n'en aura pas moins son effet.

Est-ce à dire pour cela que vous éviterez les vibrations involontaires que la longueur du fil, considéré comme rayon d'un cercle, dont le centre est sous votre doigt, rend encore plus sensibles à son extrémité?

N'en déplaise à ceux qui ont supposé un nouveau



fluide impondérable, l'action motrice de la vibration nerveuse est inniable ; mais de fluide, pas la moindre apparence. En voulez-vous une preuve? — Changez de position alors ; et, au lieu de chercher l'appui de votre main au coude, prenez-le près des doigts, en les posant contre une base solide, qui fasse l'effet d'un chevalet séparant en parties inégales la longueur de la

corde vibrante. La vibration, communiquée de la pensée au bras, s'arrêtera à l'appui des doigts, et vous aurez beau tendre toutes vos facultés, l'anneau n'y répondra plus. S'il y avait au contraire un fluide circulant en vous, il devrait se concentrer dans l'objet suspendu, en suivant le trajet des nerfs de votre bras, comme l'électricité suit son fil [1].

S'il n'y a pas de fluide, les actions de l'âme sont donc impuissantes? me direz-vous. — Quel besoin l'âme, qui est le moteur, a-t-elle d'un intermédiaire pour animer le corps, qui est le mû? vous dirais-je. Un intermédiaire serait superflu, et la Nature n'est si riche que parce qu'elle n'a juste que le nécessaire. — L'esprit sans la matière est une négation, comme la matière sans l'esprit; c'est la réunion de ces deux négations qui fait l'affirmation ou la vie.

[1] Non pas que je veuille insulter l'électricité du nom de fluide, il y a là une vibration d'un autre genre; mais nous en parlerons plus tard.

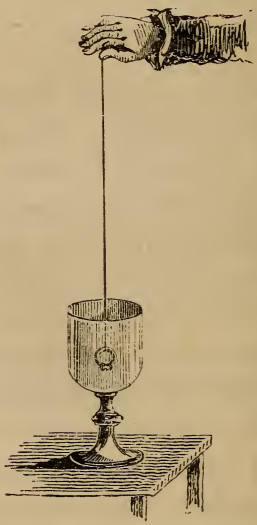
CHAPITRE IV.

Expérience de l'anneau faite à plusieurs. — Coups frappés dans un verre. – La vibration ou mouvement contrasté, principe du tout et de tout ; unité scientifique. — Considérations sur la baguette divinatoire. — La Science et l'Instinct devant la Raison. — Comment j'aborde les tables.

Plusieurs personnes veulent-elles se mêler à l'expérience de l'anneau suspendu, elles n'ont qu'à former une chaîne en se donnant la main. — Que celui qui tient l'anneau s'annihile moralement, s'il le peut, et remette l'impulsion secrète de la volonté à l'un des chaînons humains. L'anneau se balancera bientôt selon cette nouvelle volonté transmise, non par un fluide, mais par l'accord des vibrations qui s'établit entre plusieurs individus communiquant entre eux. — Néanmoins cette expérience ne saurait réussir que si les personnes qui y prennent part remplissent toutes les conditions d'une chaîne sympathique, que j'indiquerai en traitant du mouvement des tables.

Le même anneau, suspendu au centre d'un verre, frappera contre les parois le nombre de coups que vous lui imposerez. Si donc il répond à la volonté, l'impulsion de l'instinct pourra aussi le diriger ; dans la main de l'être sensitif il remplira toutes les fonctions divinatoires de la clef aux mêmes conditions.

Mais, comme cet appareil peut frapper un nombre illimité de coups, il est facile de l'utiliser à indiquer des lettres et exprimer des mots et des idées avec avantage, même sur les tables assez lourdes à lever le pied. La correspondance télégraphique avec les Esprits, qui tiennent trop peu de place pour ne pas se



trouver à l'aise aussi bien dans un anneau qu'autre part, y gagnera en même temps célérité et simplicité. — Je signale ce perfectionnement aux Américains, sans avoir aucune prétention à en prendre la patente.

J'aurais à parler de plusieurs autres pratiques du même genre ; mais toutes se ressemblent dans leurs

causes et dans leurs effets : ou elles vous font dupes de vos idées préconçues, ou vous y puisez de curieux renseignements en vous laissant aller aux impulsions de l'instinct ; — car là est tout le mystère de la divination : faire taire les voix du dehors ou les préjugés, pour écouter la voix intérieure, ou la Nature, qui n'enseigne que la vérité.

Comment cette voix devient-elle sensible? De mille manières : c'est la science de la Magie que je vous communiquerai ; les expériences qui précèdent, et celles des tables, sont extraites de ces nombreux procédés de révélation. — Mais, si la manifestation physique ne se fait pas par l'intermédiaire d'un fluide, celui qu'on appellerait nerveux, ne serait-ce donc qu'un mouvement vibratoire imposé par l'action spirituelle ou motrice aux nerfs, et des nerfs se communiquant par le contact, et même par le rapport harmonique, aux objets matériels?

Je crois à la Vibration, c'est-à-dire, au mouvement contrasté, comme principe unitaire ; et ce n'est pas seulement le fluide nerveux qui viendra se fondre en elle ; mais le son, que l'on reconnaît déjà ; mais la lumière, que l'on présume aussi n'être plus qu'une vibration ; mais l'odeur et le goût, qui ne sont que cela ; mais l'électricité ; mais la chaleur ; mais le magnétisme terrestre, que l'on appelle encore des fluides par impuissance de conception, qui seront bientôt connus comme de simples modifications, ou, pour

mieux dire, des directions variées (ou qualités) du mouvement perpétuel infini et absolu.

C'est là qu'est l'Unité.

Et l'Unité est psychophysique, c'est-à-dire contrastée de deux extrêmes.

Tout se meut, et il n'y aurait pas de mouvement sans mû, ni de mû sans mouvement ; — de création sans Créateur, ni de Créateur sans création [1]. — La création, c'est l'auréole de Dieu ; qui oserait supposer qu'elle ait jamais pu ou qu'elle puisse jamais s'éteindre ? — Mais elle grandit toujours sans cesser d'être ce qu'elle est. C'est le progrès infini dans la perfection constante, ou le mouvement perpétuel émanant de l'immobilité éternelle de sa loi.

Toutes ces expériences tendent donc à constater une nouvelle méthode d'acquérir la connaissance, qu'on appellera bientôt psychologie expérimentale, du nom dont je la baptise chrétiennement, avec le Merveilleux pour parrain et la Raison pour sa commère, puisque notre époque ne veut pas l'accueillir sous son vieux nom païen.

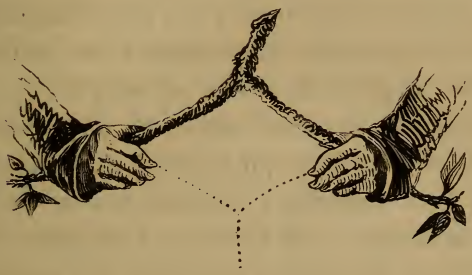
La *Magie* est morte : — Vive la *Magie !* Pardon ; vive la Psychologie expérimentale !

Comme il est bon, dès à présent, de ne mettre en oubli aucun des effets dérivant de la même cause,

[1] Par ceci je n'entends pas nier le commencement de la terre ; tout naît, croît et s'éteint. La terre ne fait point exception à la loi universelle.

je vais parler brièvement de la baguette divinatoire.

Une fourche de coudrier, saisie à ses deux extrémités par les mains d'un expérimentateur qui maintient



la partie fourchue en l'air, fait reconnaître, dit-on, la présence d'une source souterraine en se tordant vers la terre. Voyons si nous ne retrouvons pas ici la manifestation du phénomène que nous étudions : ce sera mon dernier préliminaire à l'étude du mouvement des tables.

Les effluves impondérables des eaux traversant la terre sont déjà à l'état de présomption parmi ceux qui admettent la réalité du fait ; mais, comme cette supposition est encore une invocation aux fluides, les croyants se rendraient service en ne s'occupant pas de l'explication. D'abord, en essayant de généraliser la production du phénomène, c'est supposer qu'il tient à la baguette et non à une faculté propre aux individus, c'est encore faire un morceau de bois sorcier, et c'est absurde. La baguette ne tourne pas plus dans

toutes les mains que la clef ou l'anneau ne répondent à tous les interrogateurs. Il faut précisément partir de la croyance en une prédisposition instinctive, qu'explique seule l'étude du magnétisme.

La baguette ne se meut pas d'elle-même, comme l'aiguille de la boussole sollicitée par le fer, ou il serait alors plus simple de la planter sur un pivot que de la tenir fortement des deux mains. Ce n'est donc pas une influence fluidique qui la meut, mais une vibration nerveuse insensible à l'expérimentateur qui sollicite son inflexion. — Et l'action est complexe, parce qu'en effet, si la vibration instinctive fait mouvoir la baguette, ce sont les vibrations du courant d'eau lui-même qui éveillent des vibrations à l'accord dans l'organisme ; de même qu'un bruit lointain, venant à frapper une harpe silencieuse, ne trouve son écho que dans les cordes sympathiques. — Du reste, ce phénomène est tellement identique à ceux qui précèdent, que je puis certifier, et par expérience, que la clef ou l'anneau sont tout aussi propres à découvrir une source que la baguette de coudrier, du moment où ils sont dans les mains d'un être sensitif; et, réciproquement, que la baguette de coudrier ne fait pas faute non plus à rendre des oracles, aussi bien que la clef ou l'anneau suspendu. Qu'on en essaye, puisque j'ai donné ici la manière de la tenir.

Si l'on était porté à nier les vibrations parce qu'on ne les entend pas, je pourrais citer celles de la lu-

mière ; mais, mieux encore, rappeler que l'oreille humaine ne perçoit que les vibrations qui, dans l'intervalle d'une seconde, se multiplient de 32 à 24,000, et que, cependant, il y en a une infinité au-dessus et au-dessous de cette limite de perception auditive, tout à fait relative, d'ailleurs. — Ce sont donc ces vibrations inaccessibles au sens local ou relatif, mais naturelles, mais évidentes, dont la relation n'échappe pas à l'instinct, parce qu'il est le sens absolu. — Telle est la raison qui fait de certains hommes, par le seul fait de leur foi spirituelle, de véritables clairvoyants, tandis que ceux qui n'ont foi qu'en leurs sens sont devenus de véritables aveugles.

On en a appelé de l'Instinct devant la Science ; j'en appelle maintenant de la Science devant l'Instinct : puisqu'ils sont tous les deux juges et parties, il faut que chacun ait son tour ; mais, comme l'Instinct plaide le texte de la loi de nature, et que la Science n'en fait valoir que le commentaire, la Raison qui juge en dernier ressort doit toujours, en cas de partage, se prononcer pour le texte.

Je crois maintenant, par la connaissance de ces quelques pratiques superstitieuses et l'appréciation de la part que peut réclamer la vérité dans le sortilége, vous avoir suffisamment préparés à l'étude rationnelle de la grande manifestation magique de la danse du mobilier et de son envahissement par les Esprits, dont j'ai tracé l'épopée en commençant. — Mais après

l'épopée vient l'histoire, et, avec l'histoire, l'appréciation philosophique. Si je ne suis pas précisément les règles de la rhétorique, j'aime à constater, du moins, que je conserve l'ordre naturel. Homère a précédé les historiens et les philosophes et valait, sans contredit, mieux qu'eux. Ceci me fait mal augurer de ma fin; mais qu'y faire? il n'est si bonne nourriture dont on ne se lasse. Après les splendides festins offerts par le génie, les hommes sont revenus avec plaisir à leur pot-au-feu, je veux dire à la science prosaïque et utilitaire. J'ai assez fréquenté la cuisine classique pour leur servir cet ordinaire; mais, comme il y a quelques estomacs plus délicats ou dont les vieux appétits renaissent, je vais rehausser le service de quelques hors-d'œuvre assez bien conservés, provenant de l'ancienne desserte, et dont je m'attribue l'à-propos pour tout mérite.

DISCUSSION

DE L'EXPOSITION

PREMIÈRE PARTIE.

THÉORIE BIOLOGIQUE DU MOUVEMENT DANS LES TABLES. — EXEMPLES ET PRATIQUE.

CHAPITRE V.

Contre qui dois-je défendre le progrès attaqué? — Histoire de mon initiation aux tables. — Ma première opinion. — Modifications de la position exigée d'abord. — Biologie du phénomène. — Nature de la force constatée.

Le premier fait de mouvement anormal constaté dans une foule d'objets soumis à l'action particulière de l'homme est dû aux Américains; n'ont-ils opéré qu'une résurrection? Peu importe. S'ils eussent con-

servé au fait son vrai sens et toute sa portée émancipatrice, au lieu d'en tirer des conséquences capables de les ravaler au-dessous des sauvages qu'ils ont exterminés, j'aurais été moins âpre à leur égard et j'aurais volontiers admis leur concours à la propagande spiritualiste. — Mais, depuis l'exemple raconté par ce bon la Fontaine, je me méfie des amis trop forts : j'ai peur du pavé de l'ours. — Comme, d'ailleurs, il s'agit de faits auxquels on ne saurait regarder d'assez près, la traversée de l'Atlantique m'a paru trop longue pour ma vue, j'ai mieux aimé étudier le phénomène en France.

L'ours s'y trouve déjà, il est vrai, comme en Amérique, et nous menace du même pavé ; mais au moins il grogne en français, ce qui fait supposer qu'il l'entend, et il nous écoutera sans doute.

L'ours, c'est l'imprudent glouton du miel de la nouveauté ; le pavé, c'est l'exagération ; quant à la négation, je crois lui faire trop d'honneur en la comparant même à la mouche. La morale, c'est qu'il vaut mieux se laisser chatouiller par la mouche que tuer par le pavé. Tous mes efforts vont donc être dirigés contre l'exagération; mais, si la négation m'incommodait trop fort, je soufflerais dessus.

J'étais chez moi, fort occupé de certains problèmes astronomiques, qui pourraient bien, entre parenthèse, nous ramener à l'astrologie, lorsqu'un ami, faisant irruption dans mon cabinet : — Mon cher, me dit-il, un

fait inouï, incroyable : les meubles, les saladiers, les chapeaux, tournent tout seuls ; il n'y a que vous capable de m'expliquer ça !

— Vous me faites beaucoup trop d'honneur, lui dis-je ; cependant vous arrivez à propos, je m'occupe précisément de la marche des astres ; expliquez-moi comment marchent vos chapeaux, nous allons comparer.

— Vous plaisantez, s'écria-t-il ; mais je vous jure que nous étions trois, et que nous avons fait tourner un chapeau rien que par notre volonté.

— Dieu fait tourner les Mondes par la sienne, lui répondis-je ; vous ne m'étonnez pas. Vous n'êtes pas Dieu, tant s'en faut, mais un chapeau n'est pas un Monde. Je ne vois là qu'une question de quantité et de rapport. Seulement, permettez-moi une remarque ; en employant sa volonté à faire tourner les Mondes, Dieu n'en a pas pour cela oublié la liaison naturelle des causes aux effets. Sa volonté a partout une raison d'être saisissable, parce qu'elle est juste et nécessaire. L'attraction, la répulsion, la lumière, l'électricité, la chaleur, sont tour à tour les agents de sa volonté divine pour imprimer le mouvement à la matière ; ils agissent, soit à distance, soit par le contact. — Votre chapeau tournait-il sans qu'on le touchât ?

— Nous le touchions faiblement chacun de nos deux mains, me dit mon ami, et il nous a entraînés au bout

de dix minutes, de manière que nous ne pouvions plus le suivre.

— Voilà un contact sérieux assez décisif pour un chapeau, répondis-je ; répétons l'expérience, s'il vous plaît, à nous deux. — Je me mis donc en mesure pour la première fois de faire tourner un chapeau avec mon enthousiaste ami, — trois minutes nous suffirent. J'avoue que je fus ému, — mon ami triomphait.

— Du calme, je vous prie, lui dis-je; remettons nos mains comme elles étaient, et envoyons notre volonté promener ailleurs ; mais partez à gauche à mon commandement, et ne vous arrêtez pas. — Une, deux, trois! nous partîmes ensemble, et le chapeau, touché presque insensiblement par nos doigts, nous imita servilement, sans que ni moi ni mon ami eussions eu la moindre conscience du mouvement de traction. Nous tournâmes à gauche, puis à droite ; même passivité du chapeau : c'était aussi merveilleux que l'action de la volonté. Si bien que, mon ami partant d'un superbe éclat de rire : — Merci, me dit-il, je m'étais véritablement laissé prendre à la plaisanterie.

— Vous ne croyez plus, alors ? lui dis-je.

— C'est-à-dire que vous m'avez tout à fait éclairé ; je n'étais qu'un imbécile, me répondit-il.

— Prenez garde à présent, mon cher, m'écriai-je ; vous m'insultez, car c'est moi qui crois.

Mon ami tombait des nues; mais, après tout, comme on ne vient pas consulter un sorcier pour entendre

des choses ordinaires, il se remit bientôt, afin d'écouter, non pas l'explication, mais le récit de l'impression que j'avais gardée de cette première expérience.

— D'abord, lui dis-je, lorsque nous partageons un mouvement avec un corps, nous n'en avons plus la conscience. Je ne fais donc aucun fond sur la rapidité du mouvement, qui ne serait pour moi qu'une cause d'illusion de plus. C'est le point de départ qu'il faut considérer ; en somme, voyons la cause, l'effet se déduira tout seul.

Lorsque la volonté commande en nous, elle a l'habitude d'être obéie instantanément par les nerfs. Or, dans cette expérience, que faisons-nous? Notre volonté aspire, il est vrai, à faire tourner le chapeau, les nerfs voudraient bien lui obéir ; mais elle leur commande en même temps de rester en place. De là deux actions en sens inverse, c'est-à-dire, tiraillement, lutte, oscillation, ou vibration évidente dans l'organisme. — Qui l'emportera donc? Le désir, s'il est le plus fort, et le chapeau marchera ; ou l'arrêt de la force nerveuse, si la négation ou le doute l'emportent, et le chapeau lassera votre patience et vos bras. En tous cas, le mouvement décidé n'est qu'une résultante ; si elle est faible, la résistance non plus n'est pas grande, et cette résultante, répétée par nous deux, me semble suffisante comme point de départ de la force de rotation ; car, étant continue, elle s'augmente comme la pesanteur.

et bientôt doit nous emporter nous-mêmes à notre insu, quoique émanant de nous-mêmes.

Je vous remercie donc de votre communication, dis-je à mon ami ; c'est l'application d'un principe bien ancien à une chose nouvelle, pourtant il n'y a pas là motif à un brevet d'invention. Mais revenez me voir, je vais abandonner pendant quelques jours l'étude du mouvement des astres pour celui des tables et des chapeaux ; tout se lie dans la nature, il n'y a rien comme les petites causes pour produire de grands effets. Déjà les chapeaux marchent, vous verrez qu'ils parleront bientôt. Mon ami me quitta en riant sur cette prophétie.

Tel est le récit exact de mon initiation au nouveau mystère que j'ai si fort étudié depuis. J'ai revu mon ami plusieurs fois, il a même daigné, malgré sa qualité de médecin, m'assister dans un grand nombre d'expériences ; mais ce que j'ai remarqué, c'est que moi, le magnétiseur, moi, l'idéologue, moi, le prétendu propagateur des folies et des superstitions, j'étais le plus souvent obligé de retenir ses idées qui allaient se perdre dans des profondeurs où la raison bronche et menace de s'engloutir. — J'espère qu'en me lisant aujourd'hui il se souviendra, avec le plaisir du voyageur qui a bon gîte, des dangers auxquels il a échappé et que je veux éviter à ceux qui s'engageront encore dans ces sentiers inconnus de la Magie.

Tout le monde sait à présent comment on commença

à faire tourner les tables. — On exigeait que les personnes qui participaient à l'expérience, rangées en cercle, ne se touchassent que par les mains, que celles-ci fussent étendues toutes les deux sur le meuble, que les petits doigts se rencontrassent en se croisant de chacun à chacun, de telle sorte que le mouvement ne devait se produire que du côté où le petit doigt était placé sur celui du voisin.

L'exigence de cette position dut faire croire de suite que c'était elle qui était la cause matérielle du mouvement dont on faisait gloire à la volonté. Je pardonne donc bien volontiers à ceux qui n'en ont pas essayé d'autres d'avoir conservé cette idée. Aussi ma première tentative dans la voie des recherches fut-elle immédiatement de m'en affranchir.

Comment, vous supposiez un courant fluidique qui s'établissait entre les personnes, et vous aviez peur de multiplier les contacts ?

Vous prétendiez que la table pouvait s'imprégner d'un fluide, et vous vous croyiez obligés de vous toucher les mains en la touchant ? — La prétention était purement absurde, et le fait l'a démontré depuis, car, à présent, on se dispense de se toucher les mains, on se contente même d'en imposer une seule, et le mouvement se produit avec plus d'intensité que jamais. C'est-à-dire que, si la force matérielle a diminué, la conviction ayant grandi avec le nombre et la certitude des faits, la force spirituelle a augmenté. — Preuve

assez convaincante du reste de la double action physique et psychique ou de la biologie du phénomène.

En diminuant le contact matériel, je me renforçais contre le doute, et en n'exigeant qu'une main, je me rendais la surveillance plus facile, tant sur la bonne foi des expérimentateurs que sur les effets à étudier à l'origine du mouvement. J'ai donc pu constater l'existence réelle d'une force particulière en dehors de toute traction ou effort musculaire sensible. Ce qui établit, sinon son indépendance de nous-mêmes, du moins sa différence avec ce qu'on est convenu d'appeler, jusqu'à présent, une force en physique. — Je la connaissais déjà, il est vrai, je l'avais vue se développer dans plusieurs expériences magiques, mais le fait m'était personnel. Aujourd'hui que cette force est devenue propriété de tous par la révolution des tables, je ne puis plus regarder son apparition comme un jeu de mon imagination, de laquelle je me défie peut-être plus que tout autre, et je la traiterai en fait acquis, sauf explication.

CHAPITRE VI.

Exquise sensibilité de l'instinct comparée à la méthode expérimentale. — Orgueil et vanité de la science officielle. — Valeur de la découverte proportionnée à la résistance qu'elle soulève. — L'action doit toujours être attribuée à la vibration. — L'opinion absolue et prématurée des savants est une preuve d'orgueil et non de raison. — Solidarité et accord des vibrations individuelles, produisant une résultante unique ou être de raison.

Quand on sait comment produire les illusions, on sait aussi mieux s'en garantir ; tout n'est pas épine dans la science du Magicien, et, croyez-moi, messieurs du creuset, du compas et de la balance, vous n'apportez pas plus de soins dans vos expériences matérielles que moi dans les miennes, et la sensibilité de vos instruments n'approche pas plus de celle de l'instinct que leur exactitude n'équivaut à celle de la raison.

Quel instrument mesurera les vibrations comme l'oreille d'un musicien ?

Quel mesurera les ombres comme l'œil d'un peintre ?

Quelle boussole vous dirigera mieux que l'instinct d'un sauvage ou même d'un chien?

Quelle balance pèsera du musc ou de la rose ce qu'en aspire l'odorat ?

Quel réactif précipitera la différence que perçoit le goût entre deux fruits du même arbre ?

Quel cordeau vaudra le coup d'œil ?

Quel arpenteur tracera une ligne comme un archer avec sa flèche, ou un tireur avec sa balle?

Quel trigonométriste en remontrera à un joueur de billard ?

Comment donc pouvez vous avoir des prétentions à une exactitude supérieure par vos instruments, dérisoirement appelés de précision, quand leur infériorité aux instincts est si évidente ?

Misère que la Science devant la Nature ! Mais pourquoi tant d'orgueil, quand celle-ci est si charitable ? Pauvresse vaniteuse qui ne voulez pas accepter l'aumône, quand vous croirez qu'on ne vous regarde plus, vous ramasserez pourtant ce lambeau de vêtement que l'Aumônière éternelle vient de laisser tomber, pour essayer encore d'en couvrir vos haillons. Mais il sera trop tard, on vous aura vue vous parer des abandons de la Nature, et tandis que celle-ci, s'embellissant à mesure des nudités qu'elle dévoile, se créera de jeunes adorateurs, les vôtres vous quitteront, ou s'en iront périr de vieillesse dans les académies.

Il y a soixante et dix ans que l'on prêche le magnétisme aux corps savants, et, comme ils commencent à peine à soupçonner son existence, il n'est déjà plus et a fait place à la Magie. Vous verrez qu'ils vont entonner pour lui le *Te Deum*, quand nous chantons le *De profundis !*

Pardonnez-moi, cher lecteur, si je célèbre une faible trouvaille à l'égal d'une grande découverte, mais c'est que la Magie ne fait pas comme la Science : quand elle rencontre un germe de vie quelque part, elle ne cherche pas à l'analyser pour le détruire ; mais elle le serre en bon cultivateur, sourit en pensée à sa verdure naissante et se plaît à lui rêver des fruits.

Comme on peut aussi juger de la qualité utile d'une semence par la quantité des rongeurs qui la convoitent, celle-ci est bonne et produira une inappréciable récolte si nous savons la défendre. Mais d'où nous vient elle? Peut-être elle était enfermée avec des grains de blé dans le cercueil d'un Pharaon, défoncé précisément par un archéologue, et elle n'est tombée à terre que pour y germer, comme au temps de la splendeur des Mages. — Ceci est le rêve ou plutôt la manière figurée de raconter ces faits du domaine intellectuel qui a été toujours employée jusqu'à présent par les adeptes de toutes les croyances ; poursuivons l'étude de la réalité sans voiles mystiques.

Les tables tournent donc en vertu d'une force qui a toujours existé, mais que l'on avait laissé perdre par ignorance ou par oubli, et que le travail de l'humanité, qui n'est pas un hasard, remet en lumière. Comme longtemps l'eau a bouilli, sans qu'on songeât à recueillir sa vapeur pour en armer de gigantesques machines ; comme longtemps aussi le tonnerre a grondé aux mains d'un Dieu vengeur, sans qu'on son-

geât à le mettre en bouteille ou à l'utiliser pour la conversation ; car l'homme jouit d'une étrange propriété : celle de grandir tout ce qui est petit et de rapetisser tout ce qui est grand, afin de jauger la création sur la mesure de ses besoins ; la faiblesse de la cause est l'indice le plus sûr de la grandeur du résultat. Mais qui oserait ajouter quelque chose au développement de cette vérité, après la parole du Sauveur lui-même, renfermée dans cette similitude :

30 ..... *A quoi comparons-nous le royaume de Dieu.* . . . . . .

31. *Il en est comme du grain de moutarde, lequel, lorsqu'on le sème, est la plus petite des semences en terre.*

32. *Mais, après qu'on l'a semé, il monte et devient plus grand que tous les autres légumes et pousse de grandes branches ; de sorte que les oiseaux du ciel peuvent demeurer sous son ombre.*

Oui, la semence que nous venons de retrouver est petite ; mais que de pensées, ces oiseaux inconnus du ciel, viendront s'abriter à son ombre !

Qui séparera les bons d'avec les mauvais, qui éloignera le vautour et l'orfraie, si le jardinier n'est pas là qui veille et le jour et la nuit ? Avant même de songer aux branches, ne doit-il pas songer au germe et aux racines naissantes que les rongeurs attaquent déjà ?

J'ai fait sentir que la nécessité de tout développe-

ment renfermait la biologie, c'est-à-dire le concours inséparable de l'action matérielle et de l'action spirituelle. Je l'ai constaté en parlant des expériences de l'anneau, de la clef et de la baguette divinatoire ; j'ai représenté la vibration comme trait d'union entre ces deux forces : c'est donc elle qui remplit encore la même fonction dans les tables tournantes ; comme dans les phénomènes ultérieurs je démontrerai également que toute intervention de fluides ou d'Esprits doit se traduire par la force biologique de la vibration, cause unique du mouvement dans tout et dans chaque chose, dans tous et dans chacun. La négation du principe spirituel et la négation du principe physique sont la *taupe* et le *mans* qui dévorent actuellement les racines de l'arbre magique ; l'une aveugle et attachée à jamais à la terre, et l'autre rêvant à ses ailes futures et à son exaltation passagère. Pauvres bêtes toutes deux, que l'homme écrasera du talon, quand il voudra bien se souvenir que c'est à ses soins que Dieu a confié la culture du jardin de la création.

Voyons à présent comment cette loi universelle se spécialise dans le phénomène qui nous occupe.

Plusienrs individus ayant placé les mains sur une table, avec le désir de la faire tourner, n'émettent néanmoins qu'une volonté contrariée par l'arrêt qu'ils imposent à l'obéissance habituellement passive de leurs nerfs. — De ces *vas* et ne *vas pas*, confondus dans un même ordre, il en résulte un *va-et-vient*,

c'est-à-dire une *vibration continue* dont l'organisme entier frémit à son insu. — Je dis à son insu en général, car il y a des personnes qui la sentent bien réellement : celles-ci sont donc les plus aptes à faire réussir l'expérience, qui n'est autre chose que l'exercice de cette sensibilité.

L'action produite sur les tables diffère de celle de de l'anneau suspendu en ce que la vibration se communique dans celui-ci du centre à l'extrémité du rayon, tandis que, dans celles-là, elle se communique de la circonférence au centre ; et comme il y a en outre plusieurs personnes qui y participent, ce n'est pas seulement la résultante de la vibration de chacune qu'il faut calculer, mais la résultante combinée de toutes les résultantes partielles, afin de se faire une idée de la force émise et admise.

Nous savons que, dans une seule personne, la volonté de produire le mouvement doit l'emporter sur la négation imposée à l'organe, pour donner une résultante dans le sens désiré. Il faut donc que la même condition soit remplie, sinon par tous, du moins par la majorité des participants ; et encore est-il fort difficile d'établir la valeur de la différence en plus, puisque nous venons d'expliquer qu'il y a des organisations plus vibrantes les unes que les autres ; la différence en faveur du mouvement peut donc, souvent même, se trouver du côté de la minorité, et une seule personne quelquefois l'emporter sur la négation de

toutes les autres. — Vous voyez combien ce phénomène, dont messieurs les savants ont cru pouvoir juger tout d'un coup, sur deux ou trois expériences, présente au contraire de difficultés dans son appréciation sincère, et nous n'avons parlé que des moindres.

Une table à laquelle les vibrations se communiquent de la circonférence au centre, les recevant en même temps de plusieurs personnes, ne peut en acquérir une qui lui soit propre qu'autant que celles-ci ne se contrarient pas. — De là le temps, quelquefois très-long, que l'on passe dans l'attente de la création des rapports harmoniques entre les individus et que l'impatience, le doute, l'ironie d'un seul ou de plusieurs rendent souvent tout à fait impossible ; mais si, les dissonances s'effaçant peu à peu, l'accord s'établit enfin, la table qui le résume peut être considérée comme un être collectif participant de l'organisation de tous ceux qui l'entourent et réagissant sur eux-mêmes.

Elle répond par tous à chacun ; elle tourne à gauche ou à droite, va vite ou doucement, s'arrête et se renverse même à la volonté d'un seul avec l'obéissance de tous, sans que celui qui commande ni ceux qui obéissent puissent avoir la conscience des mouvements de cet être nouveau créé de leurs individualités, toujours persistantes à la circonférence, mais solidarisées dans un point quelconque de la table. — De même que toutes les parties du corps, c'est-à-dire

les membres, n'ont aucune conscience des fonctions qui leur sont imposées par l'esprit, quoique celui-ci soit lui-même en retour dirigé par les besoins de cette matière passive. — Action et réaction, c'est le problème vivant de la vie. On ne doit donc pas s'étonner que la classe des anatomistes, qui le cherchent dans la mort, et que le public, qui ne le cherche pas parce qu'il en jouit, après un court instant de curiosité, aient fermé les yeux si vite à cette lueur de vérité qui devient éblouissante par le contraste même de leur mépris ou de leur indifférence.

CHAPITRE VII.

La force magique est dans la solidarité intellectuelle. — Comment former une bonne chaîne humaine? — Des deux actions ou directions contraires de la vibration. — Signes physiques et intellectuels d'après lesquels on peut classer les individus dans la chaîne. — Comparaison de la justice éternelle à l'harmonie des nombres. — Ordre sympathique par contrastes. — Curieuse expérience de vibration sympathique. — Conséquences diverses tirées du mouvement des tables. — Impossibilité de la négation, soit de la force intellectuelle, soit de la force physique. — Solution dans l'union.

J'ai donné la raison du mouvement sensible qui peut être imprimé à tous les objets soumis à l'influence de plusieurs ; c'est en étudiant les conditions

physiques et psychiques de la formation d'une bonne chaîne magnétique humaine [1] que nous allons trouver les causes de la variété des résultats et de leur élévation graduelle jusqu'aux conséquences divinatoires et magiques, dont la dernière est la croyance à l'influence des Esprits; — parce que l'homme, n'ayant pas su s'attribuer la puissance qu'il doit à la solidarité, s'est toujours mesuré à son impuissance individuelle. C'est ainsi que, négligeant, suivant la même déviation de principe, la force absolue de l'instinct, pour s'adresser à la force relative de chacun de ses sens, il s'est fait tellement petit devant lui-même, que s'il se trouvait en face aujourd'hui de son portrait d'autrefois, il croirait voir un Dieu.

A cet endroit, si je n'étais pas restreint par les limites que m'assigne, dans cette espèce de préface, la spécialité de mon sujet, je devrais entrer dans tous les détails de la manifestation magnétique qui a rempli la première moitié de notre siècle, et raconter les péripéties de cette résurrection des idées magiques par la vulgarisation du merveilleux et l'introduction du principe des miracles au sein de la famille [2]; mais je suis obligé de renvoyer mes lecteurs à une prochaine publication, me contentant d'en extraire ce

[1] Mesmer fut le premier parmi les modernes qui eut l'idée de la chaîne magnétique, mais il en accrochait les anneaux au hasard, et n'obtint que des résultats sans suite.

[2] Dieu n'agissant que par principes, les miracles en ont un comme toutes choses, tous êtres et tous événements.

qui est absolument nécessaire à l'étude que nous faisons ici.

La vibration, produite en chaque individu par le contraste de sa double nature, est le principe de sa sensibilité ; mais, toutes choses vibrant aussi individuellement, les rapports de vibration de l'un à l'autre causent à l'homme plaisir ou peine, lui apportent la sensation du vrai ou du faux, selon qu'ils s'accordent ou dissonent. — Cette vibration variant encore dans sa résultante, selon que l'âme est plus ou moins active ou rayonnante, et la matière, c'est-à-dire le corps, plus ou moins passif ou absorbant, il doit y avoir une échelle de proportion immense, depuis l'être chez lequel l'absorbant l'emporte, jusqu'à celui chez lequel le rayonnement l'emporte, au contraire. Mais la vibration la plus exquise, la mieux équilibrée, en un mot, la harpe la mieux accordée, c'est la Raison, qui n'est assise ni au sommet ni au bas de l'échelle, mais qui occupe le centre, où elle trône avec l'*imagination* en dessus pour auréole, et les *sensations* en dessous pour appui.

Lors donc qu'il y a réunion de plusieurs personnes agissant solidairement dans une intention commune, on conçoit comme il est important, si quelques-unes sont douées outre mesure de la force absorbante, de leur adjoindre des sujets rayonnants, afin d'établir l'équilibre de vibration, qui constitue l'Être de raison dans la table.

Voici les principales considérations physiques et in-

tellectuelles et les signes extérieurs par lesquels on peut reconnaître les individus des deux classes, et signaler ceux qui sont tout à fait impropres ou même nuisibles à la production du phénomène.

Naturellement l'homme émet ou rayonne, la femme attire ou absorbe ; mais ceci n'est qu'une question de sexe, une généralité matérielle qui s'efface devant l'intelligence ; ainsi, combien d'hommes spirituellement sont femmes, et réciproquement ? Sans négliger l'influence des sexes, il y a cependant des caractères distinctifs plus sérieux à examiner, afin d'établir des différences tranchées entre les individus.

Celui qui est dans la vigueur de l'âge, dont le corps est plein de séve et d'activité, qui jouit d'une santé robuste due à la pureté de sa race et à son hygiène physique et morale, dont l'œil mobile petille sous des sourcils faciles à froncer, dont la largeur frontale indique la raison, l'intelligence et l'idéalité : celui-là, homme ou femme, émet ou rayonne.

Les jeunes gens, les jeunes filles surtout qui touchent à l'âge de la puberté ; ceux dont le corps, affaibli par des maladies de famille, semble prédisposé à la souffrance ; les tempéraments nerveux, lymphatiques, ou, plus fatalement, scrofuleux ; les filles cloîtrées, les femmes hystériques ; ceux dont l'œil est humide, voilé, un peu à fleur de tête, l'arcade sourcilière arrondie, dont le développement cérébral postérieur annonce les facultés affectives : ceux-là attirent ou absorbent.

Ceux dont l'œil satisfait ou glacé révèle l'instinct matériel ou l'orgueil, dont les parties latérales de la tête, fortement développées, indiquent la prédominance passionnelle de l'acquisivité, de la destruction, de la gourmandise et de la ruse, n'apportent que la négation dans la chaîne sympathique.

Le développement antérieur du sommet de la tête, où la phrénologie a signalé le siége de la bonté, la vénération, l'espérance et l'amour du merveilleux, active les prédispositions, soit qu'elles se trouvent absorbantes ou rayonnantes. — Mais l'élévation postérieure du sommet du crâne, où gît l'estime de soi-même et le désir d'approbation, les diminue au contraire, et, si elle se joint encore dans les mêmes personnes aux indices négatifs, alors elle les marque du signe de la *bête*. — Leur existence est sans but pour le prochain, et, hommes ou femmes, leur influence est délétère. Ils n'apportent que la dissonance, entravent les rapports et rendraient tout accord impossible, si la solidarité des autres ne devait pas les foudroyer un jour.

C'est ainsi qu'on peut juger de la suprématie du BIEN sur le MAL et de la certitude de la régénération future. — Le contraste ou la lutte du physique et du moral créant la vibration dans chaque être vivant, les nombres donnés par celle-ci peuvent être rationnels ou irrationnels avec ceux de l'harmonie intégrale ou divine. Les nombres rationnels représentent les *bons*,

qui s'accorderont nécessairement un jour pour former l'éternel concert en Dieu. Les nombres irrationnels représentent les *mauvais*, qui, ne pouvant jamais s'accorder, n'ont d'espérance et d'avenir que dans leur destruction [1].

Le sage roi dissipe les méchants et fait tourner la roue sur eux (Proverbes de Salomon, ch. xx, ℣ 26.)

Mais, en renvoyant chacun à sa conscience qui le juge, comme il ne s'agit ici que de réunir les conditions les plus favorables à la chaîne magnétique, ne vous en rapportez provisoirement qu'aux signes phrénologiques ostensibles, aux révélations de la physionomie et surtout du regard, et n'oubliez aucune des conditions d'âge, de sexe et de tempérament que je vous ai fait connaître, si vous désirez tirer quelque utilité de vos expériences. Ce n'est pas tout cependant que de savoir choisir les anneaux de votre chaîne, il faut encore les conjoindre dans un ordre sympathique. Je vais donc essayer de développer le principe qui m'a donné les plus riches conséquences.

Soit que les mains se touchent ou touchent simple-

[1] Ces rapprochements du monde moral avec les lois de l'harmonie physique, qui reviennent souvent sous ma plume, demanderaient devant la science de longues explications; mais, avant d'analyser le germe d'une vérité future, j'aime mieux le déposer d'abord dans la pensée de chacun, afin qu'il subisse l'élaboration solitaire et m'instruise moi-même par les fruits qu'il rendra; car ce n'est point l'enseignement professoral qui fait le progrès, mais la solidarité des efforts humains. Où en serait le monde, si les élèves n'avaient pas toujours été plus loin que leurs maîtres?

ment la table, la chaîne n'en est pas moins fermée et présente un cercle dont les anneaux sont solidaires les uns des autres. *Numero Deus impare gaudet :* Dieu se plaît au nombre impair. Est-ce donc lui que nous devons admettre ?

Comme avec l'action et la réaction, la vibration qui en résulte constitue l'impair ; en formant la chaîne, nous ne devons pas oublier l'être de raison qui, émanant des influences réciproques, vient toujours apporter l'impair ou la résultante. — Les anneaux doivent donc être en nombre pair, à moins qu'en y introduisant un de ces êtres dont l'action est négative, parce qu'elle est balancée en eux-mêmes, vous n'ayez l'intention de l'emporter dans la conviction générale ; encore, prenez-y garde, quand il s'agit de nombres ou de rapports harmoniques, la plus grande dissonance peut naître d'un zéro mal placé, et vous risquez au moins d'introduire le désordre dans votre expérience.

Avant donc qu'une longue habitude vous ait appris les exceptions à vos observations physiques, ne vous guidez que d'après elles, faites votre choix par couples composés du plus grand contraste individuel, généralement un homme et une femme, le rayonnant ou émissif avec l'absorbant ou attractif, le plus fort avec le plus faible, celui qui fournit avec celui qui a besoin, et opposez-les diamétralement dans le cercle formé autour de la table. Ainsi, soit que vous fassiez la chaîne

de deux, de quatre, de six ou de huit personnes et davantage, ayez toujours soin que les contrastes les plus frappants, deux à deux, soient rangés face à face. En conservant cet ordre, alternez en outre, dans le parcours du cercle, les sujets émissifs avec les attractifs, et si les convenances du monde vous font accepter un neutre à la chaîne, classez-le, si c'est un homme, comme émissif, et si c'est une femme, comme attractive.

Mais ne faites plutôt pas l'expérience que d'y accepter un de ces êtres organisés délétèrement dont je vous ai parlé ; car vous rehausseriez encore son orgueil de votre déception probable, et, par esprit d'imitation, les neutres ou les douteurs, qui sont en grand nombre, vous bafoueraient. Si vous tenez donc à ne pas faire rire à vos dépens, ce qui est peu, mais surtout à persuader, ce qui est beaucoup, ne demandez plus le résultat de vos expériences au hasard, quand je vous enseigne à les faire presque à coup sûr [1].

La nécessité du choix, devant ceux qui n'étaient pas élus, pouvait passer, jusqu'à présent, pour du compérage; aussi un sceptique ne manquait-il jamais de vous dire : « Choisissez-moi donc; je défie votre expérience,

[1] Je dis presque, parce que je n'ai parlé ici que des conditions de réussite inhérentes à la chaîne, et qu'il y a telles influences extérieures : l'état de l'air et la température, l'heure du jour ou de la nuit, la position astrale même, qui ne sont pas étrangères non plus à la composition et aux résultats. Mais je ne traiterai ce sujet que dans un livre plus étendu.

je ne suis pas une bête : on ne m'en conte pas, à moi ! » — Il est vrai que son amour-propre lui en conte assez pour qu'il ne lui reste rien à écouter des autres. — Mais plaignez qui vous brave, et ne le bravez pas. — Maintenant que j'ai tracé les signes plastiques auxquels vous pouvez reconnaître les sujets utiles, on ne saurait plus imputer votre choix à la mauvaise foi, ou c'est la Nature elle-même que l'on vous accusera de prendre pour compère : — alors ne vous en défendez pas.

Avec une chaîne composée d'après ces principes, il n'y aura pas de mouvement qui mette plus de dix minutes à se produire, et les tables, ou tous les objets mobiles que vous voudrez, tourneront et valseront jusqu'au vertige ; bientôt même le nœud des vibrations produites sous ces influences, semblable à un Être rationnel, réagira à son tour, et, si vous vous arrêtez pour l'interroger, il vous répondra [1]. Avant de passer à l'étude de ce nouveau phénomène, je vais vous signaler un fait curieux que tout le monde est à même de vérifier. On prend ordinairement un meuble banal pour faire l'expérience, un guéridon ou une table à manger ; m'étant avisé qu'un objet qui était

[1] Bien des personnes vont dire qu'elles ont obtenu des réponses sans toutes ces précautions. Je n'en disconviens pas ; peut-être étaient-elles bien rangées sans le savoir ; mais en général ces réponses n'ont-elles pas laissé beaucoup à désirer? Puis, je ne donne pas un moyen de faire, mais de mieux faire.

continuellement sous les mains d'une même personne pouvait être avec elle en rapport plus direct de vibration, c'est-à-dire, en une espèce d'accord, j'ai fait l'expérience sur une de ces tables, dites à ouvrage, qui sont toujours sous la main des dames, et, en admettant sa propriétaire dans la chaîne, j'ai remarqué que le meuble galant avait, en effet, une inclination pour elle; de telle sorte que, sollicité par moi à tourner, il n'en prenait pas moins une direction vers sa maîtresse, comme s'il eût été soumis à une véritable attraction.

Ici, j'arrête tous autres développements que je pourrais encore donner sur le mouvement proprement dit des tables tournantes, me réservant de les étendre à mesure que j'entrerai dans les détails de leurs autres manifestations. — Mais on peut voir déjà à quelle infinité de soins est soumise cette expérience, quel concours de connaissances, quelle délicatesse de tact elle demande de la part de ceux qui veulent arriver à la vérité, n'importe par quel chemin, battu ou non battu, scientifique ou antiscientifique; et combien il y a peu de personnes qui puissent se vanter, sinon de l'avoir réussie, du moins d'avoir cherché consciencieusement la cause de leur réussite, non pas au point de vue de leurs idées préconçues, mais au point de vue d'une conséquence nouvelle à en tirer.

Les uns n'ont voulu y voir qu'un fait de mouvement

mécanique [1], et ils ont cherché à l'expliquer ainsi ; quoiqu'ils varient bien un peu dans leurs dires, j'aime à reconnaître qu'ils l'ont fait à la satisfaction de ceux qui voient comme eux.

Les autres y ont trouvé une nouvelle preuve à l'appui de l'existence d'un fluide impondérable [2], c'est-à-dire d'un de ces intermédiaires entre la matière et le mouvement ; métis irrationnels, inventés par impuissance d'explication, dont on fera justice bientôt, mais qui peuvent passer dès à présent comme une négation de tous les deux. — Et ils l'ont démontré, à ce qu'il faut croire, à la satisfaction de ceux qui voient aussi comme eux, puisqu'ils ont des partisans.

Quelques autres encore, considérant la raison comme un fardeau inutile dont Dieu les a chargés, ont cru trouver là une borne pour l'y déposer, et ont admis, comme une explication fort simple, l'intervention d'un Esprit enfermé dans les tables et l'occupation générale de notre mobilier par celui probablement qui s'appelle *Légion*. — Et cela à la satisfaction de bien des gens, puisqu'ils ont trouvé de nombreux sectateurs.

Les derniers arrivés enfin à la curée du nouveau [3],

[1] MM. les professeurs des écoles et savants analystes.

[2] Généralement tous ceux qui, pratiquant le magnétisme, le regardaient déjà comme un fluide.

[3] Ce sont des catholiques, d'après le masque qu'ils ont pris ; mais il n'y a que saint Jean qui les ait vus sans masque et décrits dans l'Apocalypse.

moins simplicistes, ont admis en même temps le fluide et les Esprits et traité les phénomènes des tables de manifestations fluidiques des Esprits. — Je vous conseille la lecture de leur volume, grand in-8°, 7 f. 50.

Cette compilation curieuse et savante de toute la démonologie religieuse est un vrai titre de gloire historique ; et l'auteur, par ce rapprochement funeste, mais habilement combiné, de toutes les superstitions fatales qui ont ensanglanté l'humanité et qu'il semble accumuler à plaisir sur notre époque, a largement conquis l'horrible renommée d'Erostrate [1]. C'est la dernière plaidoirie [2] de l'esprit d'aberration et de mensonge, l'avocat de la *grande Prostituée*, que la Raison est appelée à juger. Cependant celui-là encore a trouvé des claqueurs.

Eh bien ! je vous le demande la main sur la conscience, répondez, monsieur Faraday le chimiste, monsieur le savant matérialiste, qui êtes entré tout botté dans la question ? A quoi peuvent servir tous ces leviers, ces cartes piquées et autres engins de précision dont j'ai lu le détail méticuleux et avec lesquels vous avez jaugé le phénomène du mouvement des tables ? Répondrez-vous par là au langage qu'on leur fait tenir.

[1] Érostrate immortalisa son nom par l'incendie du temple de Diane à Éphèse, le plus beau et le plus vénéré monument de son temps. M. E. D. M*** voudrait brûler aujourd'hui celui de la raison ; mais il en sera pour ses frais de combustible ; on a l'œil sur lui et la main aux pompes.

[2] Je compte bien sur la réplique.

à l'entente de bruits surnaturels et aux apparitions que vous ne pouvez contester que par la négation? Convaincrez-vous donc, par vos explications matérielles, ceux qui sont persuadés de ces choses-là?

Qu'aviez-vous besoin de preuves, alors, pour certifier l'action volontaire ou involontaire des mouvements nerveux sur des objets mobiles, soumis directement à notre contact? [1] Voulez-vous que je vous dise? vous n'avez fait ni mieux ni pire que ceux qui croient tout simplement aux Esprits. En plaçant la question sur le terrain de la matière, comme eux la maintiennent sur l'Océan de l'esprit, vous avez sauté le Pruth, ils ont franchi les Dardanelles, toujours moins près de vous entendre que jamais. — Tous les deux, scindant la solution, vous séparez ce qu'il faut unir. Vous cherchez un corps sans esprit, ils cherchent un esprit sans corps; mais vous ne trouverez rien, ni l'un ni l'autre, si vous ne cherchez ensemble.

Ce n'est ni la force physique ni la force intellectuelle qu'il s'agit de constater, mais l'influence de l'une sur l'autre. Ce n'est pas la preuve du mouvement dont nous avons besoin, mais de la manière dont la volonté

[1] Bien avant vous, et par cela même que j'attribuais le phénomène à la vibration, je m'étais convaincu que l'interposition entre la table et les doigts d'un corps mou, comme le beurre, ou sans adhérence, comme la sciure de bois, empêchait toute manifestation. Mais ceci n'ôtait rien pour moi à la curiosité du phénomène, qui, produit uniquement par une vibration instinctive, ne pouvait rien gagner aux moyens qu'on cherchait pour l'empêcher d'être.

d'abord, puis la foi, l'espérance, la crainte, l'amour, la haine, le plaisir, la peine et toutes les facultés de l'âme peuvent l'exciter, — et si précisément alors, ces mouvements de l'objet en contact avec vous-mêmes, et dont vous faites si peu de cas, se trouvant en rapport avec les vibrations de l'organisme, ne sont pas des réponses ou des révélations de l'intelligence.

Ai-je donc la prétention de mettre un terme à cette lutte séculaire du corps contre l'idée ? Non, certes, car la lutte fait la vie; et comment retenir l'humanité, qui semble ainsi se battre les flancs de ses deux mains pour prendre son élan ? — Vous ne me reconnaîtrez que de l'autre côté du fossé.

J'en ai fini avec les tables qui marchent, voyons un peu les tables qui parlent, et parlons raison avec elles, si c'est possible.

DEUXIÈME PARTIE.

THÉORIE DU LANGAGE DES TABLES. — EXEMPLES ET PRATIQUE.

CHAPITRE VIII.

Phénomène du mouvement de bascule imprimé aux tables et sa conséquence physique. — Reflet des facultés et des besoins, miroir de l'âme. — Nécessité de l'accord dans la chaîne pour obtenir de bons résultats. — Indication d'un alphabet fort simple. — Initiative que l'on doit accorder à l'instinct sur la raison. — Puissance du pressentiment. — C'est en lui-même que l'homme doit chercher la connaissance. — La nature l'éclaire, et non pas des fantômes.

Après les manifestations du mouvement rotatif, les personnes que les explications des savants n'avaient pas convaincues continuèrent l'expérience, et même essayèrent de la varier, en commandant un mouvement différent aux tables, celui, par exemple, de lever le pied en l'air, et se virent obéies ponctuellement. De cet acte de soumission à la volonté simple jusqu'à la soumission aux autres facultés émissives de l'âme, il

n'y avait qu'un pas ; il a été rapidement franchi. La table répondit bientôt au désir exprimé sans paroles : elle se mit à compter de son pied la quantité de personnes réunies dans un salon, indiqua l'âge des gens et le nombre des pièces de monnaie qu'ils avaient dans leurs poches. L'expérience réussissait presque toujours, pourvu que l'un des interrogateurs fût dans le secret de la question.

Arrêtons-nous à l'exposé de ces premiers phénomènes. — D'abord je ne vois rien là qui s'écarte des explications naturelles que j'ai déjà données. Les tables répondent à une chose connue, c'est-à-dire à la foi de l'interrogateur, et si ce n'est à la sienne, du moins est-ce à celle d'une des personnes qui forment la chaîne, et nous avons assez expliqué la solidarité qui s'établit par le concours de plusieurs au même but pour saisir la logique de ce résultat. La demande de chacun correspondant au *nœud de vibration* animé de toutes les influences, celui-ci envoie sa réponse, qui n'est que la réaction de l'action première. — Le désir, la crainte, l'espoir, vont donc pouvoir se communiquer de même et recevoir leur solution ; la table, comme la clef, comme l'anneau, signalant par ses mouvements l'action de vos nerfs mis en jeu par l'émission intellectuelle, n'est donc qu'un miroir qui la réfléchit ; mais si, renfermant un instant en vous-même vos sentiments préconçus, vous vous abandonnez à l'instinct, qui est la clairvoyance naturelle, c'est celui-ci qui

répondra, et la table vous paraîtra encore un oracle.

Mais, dans cette expérience, on doit comprendre tous les avantages d'une chaîne coordonnée selon les préceptes de la saine Magie. En effet, jusqu'à ce moment nous n'avons parlé que des cas où l'homme, se mettant en face de lui-même, subit le phénomène de la réaction de son propre instinct. Autour d'une table, au contraire, la question d'un seul en appelle aux instincts de plusieurs. — La lucidité des réponses dépend donc de la relation plus ou moins sympathique des individus qui vont la rendre à leur insu.

Quelque vulgarisation qu'ait obtenu le phénomène, il y a bien des gens qui en sont à se demander comment répond une table, et qui se rendent compte encore moins comment il est possible de se répondre sans s'en apercevoir. Je vais donc éclairer ces deux questions.

La table n'a pas une voix humaine, elle le cède encore sur ce point à l'ânesse de Balaam, et quand on éternue, comme on l'a dit plaisamment, elle ne répond pas : Dieu vous bénisse ! — Mais, comme elle se meut selon vos désirs, vous pouvez convenir avec vous-même (cette convention n'est qu'un désir) qu'elle exprimera telle idée par tel mouvement. — Ainsi, elle dira oui en frappant un coup de l'un de ses pieds, non en en frappant deux, et trois, s'il y a doute. Combien de fois même est-il prudent, en fait d'avenir, de n'en pas savoir davantage.

Voulez-vous cependant lui en demander plus? comme chaque lettre a un rang dans l'alphabet, et que ce rang est un chiffre, en démandant à la table de frapper ce chiffre et de faire une pose après chaque lettre, vous pouvez encore, sans trop d'ennui, savoir d'elle les noms des lieux et ceux des personnes. Joignez à ceci l'affirmation, la négation, le doute et les quantités qu'elle doit chiffrer pour vous donner les époques; voici déjà la base de bien des réponses, si les demandes ne sont pas faites à double entente. Je m'en tiens même à l'exposé de ce système de conversation, qui résout la première question.

La seconde est plus délicate, et, quoique j'en aie déjà touché quelques mots, j'espère qu'on ne me reprochera pas de plus longs détails. — L'instinct, qui, je l'ai aussi démontré, est un guide plus sûr que les sens et le raisonnement lui-même, parle sans que l'on ait conscience de sa voix; et, de même qu'il guide les animaux qui vont droit au but de la nature sans avoir fréquenté aucun cours de zoologie comparée, il guide aussi facilement les hommes qui ne perdent pas un temps précieux à raisonner sur lui.

Considérez les corbeaux, ils ne sèment ni ne moissonnent, et ils n'ont point de cellier ni de grenier, et toutefois Dieu les nourrit; combien ne valez-vous pas plus que des oiseaux? (Saint Luc, ch. xii.)

Chaque individu existe nécessairement par la coïncidence de certains rapports (quels qu'ils soient).

L'harmonie de ces rapports, c'est l'instinct qui conjoint l'action produite par les besoins dans l'être vivant, avec la réaction de la nature, qui tend à les satisfaire. Si, après avoir satisfait plusieurs de ses besoins, c'est-à-dire avoir conquis de nouveaux rapports, l'homme s'amuse à les grouper pour en former des airs, il raisonne, il fait de la Science, et il fait *bien* ; car la science est pour lui la constatation et l'exercice d'une faculté relative désormais acquise. Mais, s'il se complaît trop longtemps à écouter ce qu'il a fait, c'est de l'orgueil, et il fait *mal*. Bientôt, en effet, cette faculté relative de satisfaire ses premiers besoins lui en crée d'autres, qu'une nouvelle série d'actions et de réactions naturelles devront satisfaire, à leur tour, en puisant toujours au sein des flots d'harmonie, dans lesquels la création berce son enfant chéri.

Et ainsi, toujours, incessamment, le besoin, renaissant de l'extinction du besoin, multiplie les facultés, engendre et fait progresser la *vie* par l'éternité de la *vibration*. — Si la conscience de ces rapports entre la Nature et l'homme échappe à la raison, c'est que celle-ci, trop absorbée dans les mélodies qu'elle compose, ou trop fière de ses conquêtes passées, n'entend pas la note nouvelle que le progrès infini ajoute à son clavier. — Comment alors une table va-t-elle devenir l'intermédiaire visible de cette éternelle relation ?

Le besoin excitant l'action, et la nature répondant par la réaction, la vibration qui en résulte est la mani-

festation de l'instinct dans l'être vivant. Or, si celui-ci, se tenant dans l'état d'immobilité, qui laisse la pensée inoccupée aux actes physiques, se met en contact avec un corps étranger, susceptible de vibrer aussi, les mouvements de ce corps correspondront évidemment à ceux qui se passent en lui-même ; et ainsi la raison se trouvera amenée à constater la manifestation physique d'un phénomène intellectuel dont elle ne se doutait pas ; — c'est-à-dire que l'âme, comme une harpe montée, répond aux sons qui vibrent en harmonie au diapason de ses cordes, et se tait à l'écho des autres.

Si toutes les théories, si ingénieuses qu'on les présente, ne devaient pas céder à la brutalité des faits [1], je croirais vous avoir donné des motifs suffisants pour admettre la possibilité de trouver en soi-même des avertissements dont la Raison n'a pas conscience. Mais je n'abandonnerai cette question qu'après en avoir appelé d'abord, en fait de *pressentiment*, vis-à-vis de toutes les personnes qui l'ont éprouvé et qui savent bien qu'il ne vient ni du raisonnement ni du hasard. Il serait trop long de le discuter contre celles qui n'y croient pas ; mais, si je leur en fais grâce ici, elles me retrouveront ailleurs. — Je citerai ensuite, comme un exemple vivant, un fait à la portée de tous (tant pis pour

[1] C'est ainsi qu'une foule de théories savantes, et entre autres l'astronomie, qui n'a jamais touché d'assez près les résultats auxquels elle conclut pour en avoir la certitude matérielle, se verront bientôt renversées de fond en comble par la science nouvelle qui s'élève.

ceux qui n'ont pas voulu le voir), les réponses instinctives des somnambules ou extatiques. La raison y a si peu de part, que, hors l'action magnétique, ceux qui les font ne s'en souviennent pas d'abord, et, souvent même, les démentent comme contraires à leur manière de voir à l'état normal.

La distinction d'un langage instinctif, émanant de l'individu à son insu, me semble donc assez suffisamment établie par ces exemples, pour n'en citer d'autres que lorsqu'ils se présenteront.

Il ne faut pas croire, cependant, que cette fière Raison va consentir de suite à s'humilier devant l'Instinct qu'elle méprise. Elle aimera mieux, d'abord, se raccrocher à une croyance impie, issue de l'orgueil, et se dire en correspondance avec des Esprits supérieurs, afin de s'élever jusqu'à eux, que de se courber, au contraire, vers ce qui est abaissé. — Un long temps se passera encore avant qu'elle veuille comprendre et pratiquer cette sublime maxime de tous les évangiles : — Qui plus s'abaisse, mieux s'élève.

Quiconque s'humiliera soi-même, comme un enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des cieux. (Saint Matthieu, ch. xviii, ỳ 4.)

Quand quelqu'un t'invitera à des noces, ne te mets pas à la première place, de peur qu'il ne se trouve parmi les conviés une personne plus considérable que toi.

. . . . . *Va te mettre à la dernière place,*

afin que, quand celui qui t'a invité viendra, il te dise : Ami, monte plus haut. Alors cela te fera honneur devant ceux qui sont à table avec toi. (Saint Luc, ch. xiv, ỳ 8 et 10.)

Cependant, après tout, comme la Raison est la Raison, qu'elle lutte pour conserver ce qui est acquis, mais que, tout étant soumis au changement, chacune de ses défaites lui procure une conquête, qu'elle défendra à son tour ; *ce que je puis lui prédire*, c'est que, chassant de vains fantômes qui assiégent son temple, elle offrira enfin asile à de pauvres vérités toutes nues qui grelottent à sa porte et ne lui demandent qu'une place au feu, dont elles apportent elles-mêmes les aliments.

Certes, ceux qui n'ont pas poussé les expériences au delà des préliminaires, et c'est le plus grand nombre, se demandent pourquoi tant de bruit à propos de si peu de chose, et y voient tout au plus l'apparence d'un agent nouveau, dont les savants et professeurs, assez chèrement payés pour cela, auront bientôt raison. — Ils ne sauraient s'imaginer jusqu'où d'autres ont été conduits, en persévérant à approfondir ce phénomène. C'est donc une histoire que je leur dois ; aussi bien, comme elle me conduira à parler avec détail de ces fameux *médiums*, qui sont devenus la clef de voûte du système de la démonologie moderne, ceux qui la savent auront plus encore à y gagner que ceux qui l'ignorent. Car ceux-ci, pour arriver à la vérité,

n'auront qu'à suivre le chemin tout droit, tandis que les autres auront à rebrousser le chemin de l'erreur.

CHAPITRE IX.

L'intelligence est-elle sortie des hommes pour entrer dans les tables? — C'est une maladie intellectuelle qu'il faut combattre homœopathiquement. — Quelles sont les personnes les plus sensibles à l'action magique? — Des médiums, et moyen de les reconnaître. — Quelles fonctions remplissent-ils dans la chaîne? — Les somnambules reflètent les idées d'un seul, les médiums celles de plusieurs. — La loi est le guide absolu de tous. — Les expériences magiques sont dirigées par la loi de la foi. — Ceux qui ont voulu nier ont confirmé.

Après avoir employé les tables à tous les jeux qui précèdent, on s'est aperçu bientôt qu'en poursuivant les expériences dans le même lieu, et sous l'influence des mêmes personnes, elles augmentaient d'intensité tous les jours. Les questions oiseuses épuisées, les tables répondirent à des interrogations sur des faits passés, présents ou futurs (sous toutes réserves), résolurent les problèmes les plus ardus de la philosophie transcendante, avec une profondeur sibyllique. Mais enfin, comme elles étaient lasses, sans doute, de répondre toujours, et fort avides de parler à leur tour, à

l'aide de l'alphabet dont nous connaissons la clef, elles prirent l'initiative et développèrent leurs systèmes personnels, au grand ébahissement de leurs anciens interrogateurs.

Une telle manifestation ne pouvant sérieusement émaner d'un meuble, fût-il en cèdre du Liban et orné aux quatre coins des sphinx les mieux dorés, nos expérimentateurs s'inquiétèrent alors de qui pouvait leur parler avec une si haute sagesse, et interrogèrent respectueusement leurs mobiliers. — Aussitôt les vieilles sibylles du whist, les druidesses de la bouillotte, les magiciennes du lansquenet, et jusqu'à ces goules de tables à manger, déclinèrent toute responsabilité personnelle, en dénonçant imperturbablement les noms, l'âge, le sexe et les qualités des âmes ou des Esprits qui les agitaient si étrangement et leur soufflaient de si belles choses, qu'elles étaient réellement fâchées de ne les dire qu'à coups de pied.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

— Dites que le vrai peut être ridicule, absurde monstrueux ; dites que le vrai est bête ; dites tout ce que vous voudrez ; — le vrai est le vrai ! et ce que je vous raconte ne vient pas d'Amérique, mais de France, mais de Paris ; c'est le vrai du cru, recueilli dans des enclos d'hommes de lettres, de journalistes, de banquiers, de médecins, d'avocats, de procureurs généraux, de nobles seigneurs en présence de membres du

clergé, et de simples bourgeois en présence de tout le monde. Il y a même si peu d'exagération dans mon récit, qu'avant de passer outre j'aime mieux réfuter ceci, de peur qu'en racontant tout à la fois, l'Obélisque, ce vieux contemporain des Sphinx, n'en frémisse lui-même dans son épiderme de granit.

Je me trouvais dernièrement avec un illustrissime docteur, qui prétendait que la dignité de la science s'abaisserait à de pareilles réfutations. « Docteur, lui dis-je, si vous repoussez justement ces conséquences démoniaques, au moins ne contestez-vous pas les faits de possession qui se multiplient, je ne dirai pas dans les tables, mais dans les esprits. Vous devez donc reconnaître ici tous les symptômes d'une maladie épidémique s'il en fut, et ceux qui en sont affligés ont droit au secours de votre savoir; en le refusant, vous ne démontrez que votre impuissance. N'est-ce pas toujours dans les plus subtils poisons que vous cherchez les plus subtils remèdes? Un poison donc qui produit de pareils désordres dans l'esprit humain doit contenir en lui-même un principe curatif bien énergique, si on sait l'employer en juste mesure. C'est en ce sens, docteur, que, si la Faculté abandonne les malades, je ne les abandonne pas, moi. Je vous prouverai que l'esprit se traite comme le corps, et que ce n'est pas en niant le mal, mais en l'opposant à lui-même, qu'on peut enfanter le bien. »

Le savant docteur m'a tourné les talons. Pourvu

qu'il ne vienne pas m'attaquer, à présent, pour exercice illégal de la médecine!.....

Les malades d'outre-mer se comptent déjà par centaines de mille ; peut-être aujourd'hui ceux d'Europe seraient-ils en aussi grand nombre, si la question d'Orient, surgissant au milieu de la question des tables, n'avait pas arrêté l'absorption du virus pestilentiel, comme un dérivatif puissant qui combat une inflammation par une autre. Mais la question d'Orient sera bientôt épuisée, et l'épidémie reprendra sa marche. — Hâtons-nous donc de pratiquer hardiment sur l'humanité l'inoculation de la FOI EN ELLE-MÊME, afin de combattre l'influence mortelle de la *croyance aux Esprits*, qui ne vient que du *manque de croyance en soi*.

Il est à remarquer, avant tout, que cette espèce de lucidité des tables parlantes ne s'est développée qu'après de nombreuses expériences, et sous l'influence particulière de certaines personnes dont la présence était nécessaire à la chaîne. — La logique commandait donc que l'on attachât le progrès des phénomènes nouveaux à ces individus et non aux tables, et que, s'il y avait possession ou occupation des Esprits, on les reconnût en eux et non dans notre innocent mobilier.

La question devient ainsi plus abordable, et nous n'avons plus besoin de supposer que Dieu, las enfin de l'abus que les hommes ont fait de leur raison,

l'introduit dans des meubles pour les supplanter à eux dans la création, et qu'il suscite ses Prophètes du fond de l'hôtel des ventes.

Je m'en tiens au déluge. Ce fut une fin grandiose, un cataclysme vraiment divin ; et le Seigneur, qui a promis de ne plus le renouveler, ne peut manquer à sa parole, par un mesquin subterfuge, en enterrant l'humanité sous ses meubles !

En parlant des conditions nécessaires d'une bonne chaîne magnétique, j'ai montré qu'il y avait des personnes rayonnantes et d'autres absorbantes qu'il fallait opposer en vis-à-vis. Celles qui absorbent le plus sont aussi le véhicule le plus puissant de la force animique concentrée en elles, et, par conséquent, imposent aux tables les mouvements vibratoires les mieux en accord, non-seulement avec l'émission des facultés de tous, mais avec l'harmonie toujours retentissante de la Nature.

Cette aptitude naturelle constitue, chez les personnes qui réfléchissent seulement les facultés des autres, la propriété magnétique des somnambules ou visionnaires les plus ordinaires.

Chez celles qui, insensibles à l'action humaine, aspirent l'harmonie de la création, elle engendre l'illuminisme et la prophétie.

Les médiums sont ceux qui, également aptes à refléter la nature et les hommes, prophètes à un degré plus bas, à cause même de ce mélange du céleste à

l'humain, nous étonnent cependant par les éclairs de leur instinct.

C'est en exagérant encore les signes plastiques des individus absorbants qu'on peut reconnaître les médiums. — Ainsi, les facultés réflectives, la mémoire des temps, des lieux et des formes, le coloris, l'harmonie prédominantes à la base du front, doivent arrondir leur arcade sourcilière et la porter en avant, aux dépens de la partie supérieure du front, où siége le rationalisme. — Leur tête, aplatie sur les côtés, ne doit présenter que de faibles traces de l'instinct de la conservation individuelle, de l'acquisivité, de la destruction et de la ruse. — Après avoir indiqué la vénération et l'amour du merveilleux, le sommet de la tête doit s'arrondir avant d'atteindre l'occiput, ne laisser aucune trace de l'estime de soi, et englober dans sa courbe les qualités affectives qui doivent être bien développées à l'arrière [1].

Si cette démonstration phrénologique est faite sur

[1] La tête des somnambules ordinaires ne diffère de celle du médium que par la prédominance des parties latérales, qui les mettent plus ou moins en relation avec les intérêts matériels. — La tête des prophètes ou illuminés en diffère au contraire par l'aplatissement de la partie postérieure, qui signale chez eux l'éloignement de tous les liens du monde et de la famille. Aussi l'amour divin ou la vénération, qui leur tient lieu de tout, est-elle si bien indiquée sur les têtes prophétiques, que celle de Moise, qui peut être considérée comme un type, présente de telles protubérances au siége de la vénération, que certaines traditions en ont fait des cornes et même en ont fait jaillir des rayons de lumière.

un sujet encore jeune, une jeune fille vierge surtout; si la Nature, enfin, imprimant à son front le sceau de la souffrance, semble l'avoir choisie comme une victime expiatoire des fautes de sa race, — alors vous avez rencontré l'être fatalement privilégié qui ne tient juste assez à la vie que pour vous révéler les secrets de la tombe; — vous possédez un médium : — c'est à vous maintenant de savoir interroger cette lyre mystérieuse qu'on ne touche pas du doigt, et dont les cordes ne s'agitent qu'à l'accord des vibrations qui lui plaisent.

Comment voulez-vous donc qu'un médium réponde à tous également bien, et que tous le comprennent?

Un pareil être sensitif, introduit dans une chaîne et assis autour d'une table, attirant à lui toutes les radiations des autres, décentre ainsi l'être de raison ou le nœud des vibrations, qui est situé alors sous sa main : par là il est facile aux négateurs de faire tomber sur le médium l'accusation de fraude; car il ne saurait ni ne pourrait s'en défendre. — Il ne le saurait, parce que sa nature est d'admettre et non de repousser, parce que son ingénuité est toute sa force, et qu'il ne comprend pas même qu'on l'accuse. — Il ne le pourrait, parce qu'en effet ces vibrations instinctives dont il n'a pas la conscience, partant néanmoins de lui-même, sollicitent le mouvement des autres anneaux de la chaîne qui ne font que suivre cette impulsion, et qu'elle est assez forte souvent pour ne pas

échapper à un observateur attentif qui ne la subit pas.

Mais, par là aussi, il est facile de constater le phénomène de réflexion intellectuelle qui fait des médiums le véritable miroir des idées de ceux qui agissent avec leur concours. — Et comme il est peu de personnes qui n'apportent avec elles le fardeau de leurs préjugés, de leurs idées préconçues ou de doctrines toutes faites, vous allez voir chaque cercle où l'on se groupe pour faire les expériences des tables pétrir et modeler ses médiums de telle sorte, que ceux-ci, incapables de représenter l'expression vraie de la nature, répètent, en les décorant de toutes les fleurs de l'imagination, les opinions encore exagérées des individus qui se réunissent sous un même dôme et au milieu d'une même atmosphère d'idées.

Il y a trop longtemps que, familiarisé avec les somnambules, je me suis habitué à retrouver dans leurs rêves tout le fond de mes idées, pour que je croie devoir opposer, à mon tour, les révélations de ma table, qui parle tout différemment, aux revélations des autres. Paroles de guéridons contre paroles de tables, toutes se valent pourtant, et ce que je puis certifier, c'est que mes meubles, qui ont la langue, ou, pour mieux dire, les pieds aussi bien pendus que quelconques, n'ont jamais osé, devant moi, se prétendre occupés par des êtres surnaturels.

Comme une foule de gens concluent, d'après leurs

tables, qu'il y a des Esprits, je pourrais donc conclure d'après la mienne qu'il n'y en a pas; j'aime mieux conclure raisonnablement que, puisque je n'interroge que moi-même en elle, je suis servi selon ma foi, comme ils sont aussi servis suivant la leur. De telle sorte que, de tout ceci, il résulte que, si la Foi relative de chacun est son guide, la Foi est le guide absolu de tous.

La parole est proche de toi, dans ta bouche et dans ton cœur, c'est la parole de la Foi que nous prêchons (Saint Paul, Ép. aux Romains, ch. x, ℣. 8), dit l'apôtre. La Foi n'est donc que la croyance individuelle et instinctive que Dieu souffle à la créature.

La Foi est une vive représentation des choses qu'on espère, et une démonstration de celles qu'on ne voit pas.

C'est par elle que les anciens ont obtenu un bon témoignage. (Saint Paul, Ép. aux Hébreux, ch. xi, ℣. 1 et 2.)

La Foi imposée n'est pas la Foi, c'est la Loi, et personne ne sera justifié par les œuvres de la Loi!

Anéantissons-nous donc la Loi par la Foi? comme dit encore saint Paul.

Dieu nous en garde! Au contraire, nous établissons la Loi, — la Loi de la Foi, — celle que chacun subit, même ceux qui n'ont pas la Foi; car, étant servis suivant ce qu'ils croient, s'ils ne croient à rien, ils n'obtiennent rien. — La Foi rend donc *la justice du talion.*

Je vous montrerai tout à l'heure comment se répartit chez nous, et de nos jours, cette suprême équité. En attendant, et par cela même que les tables rendent ou reflètent les idées différentes des cercles où elles s'agitent, nous ne pouvons pas leur attribuer un mouvement purement mécanique, qui serait toujours le même, que les expérimentateurs pensassent blanc ou noir. Tous les Faraday du monde, en prouvant que les doigts donnent une impulsion pondérable, ne détruiront pas cette vérité : que l'impulsion pondérable est insensible pour les acteurs de l'expérience, et qu'elle varie selon les modifications de leur émission intellectuelle ou instinctive; — donc, si le bras agit, il n'agit que d'après l'instinct ; ainsi, dans leur rage de négation, en certifiant l'action matérielle. pour infirmer celle de l'esprit, ces braves champions de la matière n'ont-ils fait que constater sa soumission absolue à l'intelligence. C'est dans l'intérêt de la science, dont ils s'habillent, que je leur conseille de ne plus cracher en l'air aussi maladroitement.

CHAPITRE X.

Les expérimentateurs des tables parlantes n'y trouvent que la sanction de leurs croyances. — Visite à divers cercles d'initiés modernes, et appréciation de ce qui se passe dans tous. — Toute foi justifie-t-elle? — Laquelle justifie? — Comment la solidarité magique établie autour des tables peut-elle conduire à la foi universelle? — La religion vraie trouvera sa glorification dans ce qui se passe. — On ne demande point à la science les lois mécaniques du mouvement; on lui en démontre la cause dans l'intelligence.

En admettant le caractère psychophysique du phénomène magique, qui s'est si rapidement développé, grâce aux appétits intellectuels de notre époque, je vais, par de nombreux exemples, établir la vérité morale d'une justice distributive selon les œuvres de la foi de chacun, sans infirmer en rien les lois matérielles du mouvement, mais afin de démontrer seulement que, si la science physique a des lois certaines, la métaphysique a aussi les siennes, et qu'elles sont solidaires les unes des autres.

J'ai vu plusieurs cercles bourgeois dans lesquels on s'est amusé à faire parler les tables; celles-ci, dominées par l'inconséquence de leur entourage, ne rendent que l'inconséquence. Si quelquefois un accord mélancolique, jaillissant d'un bon instinct réveillé par hasard, imprimait mécaniquement une réponse sincère à la table, on en riait aussitôt, comme d'une

plaisanterie, et le rire étouffait l'accord. — Les révélations les plus curieuses, sous de telles influences, se bornent donc : à dire aux dames qui les aime ou qui les aimera, et c'est leur cœur qui leur répond. Les hommes, qui s'inquiètent davantage de leur fortune, demandent aux tables les cours de la Bourse, et, comme ils le font sans trop croire, elles répondent sans trop savoir, et les trompent le plus souvent. Mais, s'ils croyaient bien fermement, leur serait-il répondu plus juste ? Pas davantage ; car c'est l'instinct qui répond. Or, la nature n'a pas éclairé l'instinct sur les variations de la bourse, qui dissonent, à coup sûr, avec son harmonie. — Pourquoi l'instinct répond-il donc ? C'est qu'en lui faisant de pareilles questions vous vous moquez de lui ; il répond alors en se moquant de vous. — Ainsi la Foi, tournée en ridicule, laisse pour sanction *le ridicule*.

On parle beaucoup d'un cercle formé chez un banquier journaliste ; je puis dire tout ce qui s'y passe comme si j'étais un de ses plus fidèles initiés, et cependant je n'y ai jamais mis les pieds. Il me suffit d'analyser ses éléments intellectuels pour répondre de leurs résultats ; ces messieurs me diront si je me suis trompé. — L'inconséquence n'y domine pas moins que dans le cercle bourgeois, seulement elle y est plus variée, et en raison des aptitudes de ceux qui forment la chaîne, incrédules par instinct, crédules par fantaisie, artistes de nature, boursiers d'état et politiques d'oc-

casion; les révélations de leurs tables ont pris un cachet de composition dans le genre d'Hoffmann : c'est un roman fantastique riche d'allusions et de solutions qui s'écrit là tous les soirs; chacun apportant ses désirs ou ses craintes, un peu d'ambition pour soi, pas mal de dédain pour les autres, la peur du passé, l'Hosannah du présent, le doute sur l'avenir, et tous ensemble l'irrationalité, c'est elle qui prend corps dans les tables. Appelés par la fantaisie, les Esprits de la maison prennent des noms de fantaisie; mais ils ne sont toujours que l'*esprit de la maison*. — Ainsi, la Foi déviée de sa vraie route laisse, pour sanction, *une fausse route*.

J'ai eu l'honneur d'être admis dans un cercle tout différent, dont les membres, au lieu d'être dominés par la fantaisie, arrivent, au contraire, avec une doctrine arrêtée, qu'il ne rentre pas dans mon livre de discuter, mais dont je me contente de montrer encore les conséquences relativement aux réponses des tables. Dans ce cercle, celles-ci ne lèvent pas seulement le pied pour répondre, elles se détournent à droite ou à gauche; afin d'indiquer, sans doute, la marche directe et la marche contractée. Elles changent de pivot ou de centre, fourmillent d'inconnues et renchérissent enfin sur le système de Fourier qui les anime. — Sont-elles hantées par des Esprits? On ne sait trop. Dans tous les cas, elles répondent par des *êtres aromaux* assez mal définis eux-mêmes, mais qui n'en donnent pas moins

leurs idées sur les points les plus controversés de la doctrine. — Peut-être est-on déjà en communication avec les habitants de la planète de Saturne ou de Jupiter..... Il y en a qui l'affirment ; — mais que prouvent encore toutes ces manifestations? L'action de la foi réagissante. Seulement les membres de ce cercle qui forment exclusivement la chaîne magnétique, pénétrés de leur système, ne refusent cependant pas à d'autres le droit d'en formuler de différents, admettent le progrès, reconnaissent la discussion comme étant d'ordre universel et n'appellent le sarcasme sur personne. Si la foi ne leur apporte pas une solution, au moins leur permet-elle de l'espérer dans une entente future. — Ici donc, la confiance dans la foi se sanctionne par l'*espérance*.

J'ai fait partie encore d'une réunion de spiritualistes purs, un peu pythagoriciens, un peu swedembor-gistes, croyant aux Esprits et à la transfusion des âmes, à leur faculté d'errer immatériellement en se mêlant cependant aux choses matérielles de ce monde. — Là, j'ai vu les tables nager en pleine féerie ; elles se disent bien et dûment habitées par Pierre ou par Paul, décédés il y a quelque dix, cent ou mille ans, et qui égayent le temps de leur exil dans l'espace par une foule de plaisanteries, entremêlées de bons conseils, dont ils régalent, à tort et à travers, leurs ex et futurs semblables. Ce ne sont pas seulement les tables, mais les lits, mais les armoires, mais les plats, les assiettes

et toute la batterie de cuisine qui sert de refuge à la *bande spirituelle*; j'ai vu un saladier prendre un superbe nom de légende. Tout existe, s'anime et parle; ceux qui vivent dans cette atmosphère d'illusions ne sauraient plus marcher sur un pavé, qu'ils ne l'entendent crier. Lorsque la chaîne se forme autour de quelque meuble, il bondit par soubresauts sous les doigts du médium, se met en colère et trépigne à l'aspect d'un incrédule, et danse à la vue d'un adepte. La chaîne étant même brisée, l'imagination de ceux qui la formaient est tellement surexcitée, qu'ils voient les Esprits en rêve, et, quand ils ouvrent les yeux, il les voient encore. — Ainsi la foi dans l'illusion se sanctionne par l'*hallucination*.

Il ne s'est formé aucune réunion spéciale de ministres de la religion, la sainte autorité des évêques les ayant interdites; mais c'est qu'on ne les avait pas éclairés sur la valeur du phénomène. — Si, en effet, réunis par une foi sincère et pareille, quelques membres vénérables du clergé tentaient l'expérience, il n'y a pas de doute qu'ils y trouveraient, comme tout le monde, la sanction de leur foi. Je sais bien qu'il ne faut pas tenter Dieu, mais ce n'est pas le tenter que d'écouter sa voix mystérieuse qui parle par l'instinct. — Celui-là qui a dit : « *La Foi remuera des montagnes!* » ne peut pas vouloir qu'on hésite avec elle. — La foi qui n'ose pas a pour sanction le *doute*.

En dernier lieu, enfin, on m'invita à former une

chaîne magnétique au sein d'une société choisie, où le principe savant et analytique dominait, et où il n'y avait que des femmes ou des filles justement fières de l'illustration de leurs maris et de leurs pères. Ayant lu l'incrédulité dans tous les yeux et le rire sur toutes les lèvres, je m'abstins, malgré des sollicitations tant soit peu ironiques, de participer en rien au mélange des éléments de la chaîne, qui fût néanmoins formée sans moi. Non-seulement la table ne parla pas, mais elle refusa même de tourner; et, comme la société s'amusait beaucoup de ma crédulité, « Je vous remercie, dis-je, de m'avoir permis d'assister à votre expérience, c'est la conclusion de toutes celles que j'ai faites. » — La négation, en effet, ne pouvait se sanctionner que par l'*impuissance*.

Mais si chacun est justifié par sa Foi, qu'a-t-il besoin alors de chercher à l'imposer aux autres? ne sont-ils pas aussi suffisamment justifiés par la leur?

Certes, ceci serait vrai si l'on était bien sûr de n'apporter avec soi aucune influence de race ou d'éducation, si l'on pouvait se vanter de sortir vierge des mains du Créateur. Mais alors la Foi de tous serait la même, car elle serait la Foi de nature. — Comme, au contraire, personne ne peut se dire à l'abri d'un préjugé quelconque, donc sa foi lui démontre, par elle-même, qu'elle n'est pas absolument bonne, et, du moment qu'il sait qu'elle n'est pas absolument bonne, elle ne le justifie plus; il ne sera donc jamais certain de

sa justification que par la FOI UNIVERSELLE. — Ce n'est donc pas dans l'individualité des aspirations qu'on doit chercher la vraie Foi, mais dans la solidarité et la communion d'idées, les plus disparates devant un jour se fondre dans la VÉRITÉ, de même que les consonnantes et les dissonantes sont nécessaires à l'harmonie.

En se groupant par contrastes autour d'une table, les hommes ont commencé à solidariser leurs aspirations et à rentrer dans la voie de la vérité future. A ces associations restreintes, succéderont bientôt des affiliations plus nombreuses et les réunions mystiques des temples anciens, jusqu'à ce que chacun de ces cénacles, au lieu de se contenter encore de ses révélations particulières, pour en former une Foi ou une Religion, comme on l'a fait dans l'antiquité (parce que les hommes disséminés sur la terre n'avaient que de rares communications de peuple à peuple), songeront alors, en utilisant les progrès de l'industrie, qui prépare si divinement la relation universelle, songeront, dis-je, à déléguer les mieux pénétrés des vérités découvertes dans chacun de leurs cercles, pour les réunir encore, par contrastes, dans une dernière chaîne, sublime aréopage où l'humanité représentée tout entière recevra enfin de la nature le dernier mystère de sa LOI.

Ce n'est donc pas sans raison que les autorités religieuses se sont émues du phénomène des tables par-

lantes. Mais y a-t-il menace pour une religion qui, grandissant tous les jours devant la raison depuis qu'elle s'assainit des superstitions venues de l'ignorance, accomplira bien certainement, au contraire, la prophétie de son sublime auteur? Qui vous dit que ce n'est pas elle dont la foi vacillante de chacun va trouver la confirmation éclatante, au bout de cette voie nouvelle où les hommes ne sauraient plus s'égarer en se donnant la main [1]?

Puisque le Christ a bien voulu que saint Thomas touchât ses plaies pour le convaincre, pourquoi l'Éternel ne voudrait-il pas aussi que l'humanité touchât ses vérités du doigt? — Et ceci n'est-il pas écrit dans l'Évangile?

Gardez-vous en toutes choses du levain des Pharisiens, qui est l'hypocrisie.

Car il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, ni rien de secret qui ne doive être connu.

Les choses donc que vous aurez dites dans les ténèbres seront entendues dans la lumière, et ce que vous aurez dit à l'oreille dans les chambres sera prê-

[1] On va me dire que les manifestations de ce phénomène tendent à un résultat tout contraire en Amérique. Mais dans ce pays, comme dans le nôtre encore, c'est la déviation du principe vrai qui pousse à une fausse conséquence. Lorsqu'au lieu d'attribuer les révélations qu'ils obtiennent aux esprits sortis de leurs rêves, les initiés sauront au contraire n'en faire gloire qu'à la puissance de l'âme, que le Créateur a faite à son image, alors le même principe de révélation remis dans sa voie naturelle les conduira nécessairement à la religion vraie et universelle.

ché sur le toit des maisons. (Saint Luc, ch. xii, ỳ 1, 2 et 3.)

Gardiens du saint tabernacle, quand Dieu vous avait donné pour mission de le fermer à l'ignorance, vous l'avez fidèlement gardé ; mais vous ne devez plus appuyer la main sur sa porte sacrée quand la vérité suprême qui y demeure veut, elle-même, se découvrir à la raison.

Était-ce donc ces conséquences que vous tentiez d'anéantir, tristes expérimentateurs du mouvement physique? et, après l'avoir constaté, êtes-vous donc bien plus avancés? Croyez-vous que l'humanité, la civilisation et la science elle-même n'aient pas plus à gagner à chercher la cause du mouvement dans l'action intellectuelle qu'à trouver l'explication de ses lois mécaniques? — Oh! vous aviez beau jeu avec ceux qui, niant à leur tour l'influence physique, faisaient entrer d'incroyables fluides ou de subtils Démons dans les tables, pour répondre au réalisme de vos instruments de précision. — Mais à présent qu'on ne nie plus leur sagacité, à présent qu'on vous dit : « Oui, nous poussons les tables ; oui, nous leur faisons lever le pied ; oui; nous leur dictons des réponses par la pression de nos mains et la vibration de nos nerfs; » mais, est-ce que le corps remuerait sans l'intelligence? est-ce que ce n'est pas elle qui dirige l'effort de nos membres dans le sens qui lui plaît? Or, si je n'impose sciemment aucun ordre à mes membres, et

cependant qu'ils produisent des mouvements assez rationnels pour exprimer jusqu'à des idées, d'où viennent ces mouvements? d'où viennent ces idées? — Du pays d'où viennent les rêves et les pressentiments. — Je ne m'en défends pas; mais c'est aussi la patrie de l'INSTINCT, et, je vous l'ai déjà dit, vos instruments doivent se taire devant lui, comme le cylindre d'un orgue n'en saurait remontrer à celui qui a piqué les notes, et celui qui a piqué les notes à celui qui a fait les airs.

TROISIÈME PARTIE.

DISCUSSION DE LA CROYANCE AUX MAUVAIS OU AUX BONS ESPRITS — DES SUGGESTIONS, ÉVOCATIONS ET APPARITIONS.

CHAPITRE XI.

Il faut tout admettre afin de tout expliquer. — La négation se détruit par elle-même.— Le Démon n'est qu'une négation ; en le chassant, le Christ y croyait-il? — Quels sont ceux qu'on peut encore appeler des possédés? — Le seul remède efficace contre la possession. — La force et la faiblesse intellectuelles. — Résumé des principes naturels du mouvement et du langage des tables. — Je combats en même temps la négation et la superstition.

Remarquez-le bien, vous qui êtes assez patients pour me lire, vous que je cherche, non pas à convaincre de la vérité de mes idées, mais de la vérité qui est dans la conscience et qui ne peut entrer dans la raison que par le travail de vos propres idées, je ne nie rien, pas plus la réalité des expériences faites par les savants que celle des fantômes qui assiégent l'imagination de tant de gens malades et qui sont une réalité

aussi, puisqu'ils les sentent [1]. J'admets tout, parce qu'il n'y a qu'en admettant tout qu'on peut expliquer tout. — La négation d'une *erreur* serait aussi fatale que celle d'une *vérité*, quand il s'agit de savoir d'où toutes les deux dérivent.

A présent que j'ai parlé à cœur ouvert, je m'en rapporte encore à la franchise de ceux dont j'ai plaisanté les expériences. Qu'ont-elles produit sur tant d'imaginations frappées? Ont-elles arraché seulement une âme à cette superstition fatale qui va toujours grandissant et qui crétiniserait notre époque si on la laissait faire?

Ce n'est pas en niant le Démon qu'on peut le vaincre : en le niant on le confirme, parce que le Démon est une négation et que deux négations font une affirmation [2]; c'est en l'opposant à lui-même, en armant Belzébuth contre Lucifer, incube contre succube, en dressant Esprit contre Fantôme, le mal contre le mal, qu'on peut le détruire. Sachez donc lire dans l'Évangile, vous qui le reconnaissez pour votre loi :

Jésus dit : Tout royaume divisé contre lui-même

[1] Avez-vous d'autres moyens de constater la réalité d'une chose que par l'action des sens? Non, matériellement parlant. Donc ceux qui sentent une chose sont en droit, devant les matérialistes, de la dire réelle; et ce n'est qu'en infirmant la sensation elle-même, c'est-à-dire la base du matérialisme, qu'on les convaincra de leur erreur. — Arrière, donc, impuissants négateurs! je suis médecin de l'âme, et je vous défends de toucher à mes malades.

[2] Dieu est tout; le Démon rien. Ne dites donc point que rien n'est pas; ce serait affirmer que rien est quelque chose.

sera réduit en désert ; et toute maison divisée contre elles-même tombera en ruine.

Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son règne subsistera-t-il ? (Saint Luc, chap. xi, ℣. 17 et 18.)

Voilà pourquoi le Christ ne niait pas les Démons devant tout un peuple qui les reconnaissait ; il les appelait, au contraire, des noms qu'on leur donnait, afin de mieux les chasser. en les opposant nominativement à eux-mêmes.

Nier la foi que d'autres peuvent avoir dans le mensonge, c'est leur permettre de nier la foi que l'on a soi-même dans la vérité. Or Jésus venait apporter la vérité et point la négation ; non-seulement il ne niait pas ce qu'on croyait de son temps, il se servait, au contraire, de cette croyance pour la combattre, divisant, suivant sa parole, le royaume de Satan contre lui-même, afin d'établir le royaume de Dieu, dont les Démons sont exclus. Il transmit donc à ses Apôtres le pouvoir de les chasser, et à leurs successeurs de les chasser, et à tout homme de les chasser en son nom, c'est-à-dire, comme lui-même, jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus ; et, quand il n'y en aura plus, comme on n'y croira pas, on verra qu'il suffisait de n'y pas croire pour qu'il n'y en ait jamais eu.

Le Christ n'y croyait donc pas ; car y croire, c'est les admettre en soi. L'histoire de sa tentation est assez claire pour qui sait lire.— Après avoir, selon la *lettre*,

lutté corps à corps avec le Tentateur, c'est-à-dire, selon l'*esprit*, pesé le bien et le mal dans sa conscience, il chassa le Prince ou le Principe du mal en lui disant :

Retire-toi, Satan, car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur, ton Dieu, et ne serviras que LUI SEUL.

Ainsi s'explique cette vérité profonde : — Il n'y a que la Foi qui sauve ; — car la Foi seule est un Dieu, et la croyance au Démon n'est qu'un *manque de* Foi.

Comme les ténèbres sont un manque de lumière, l'erreur un manque de vérité, le royaume des ténèbres et de l'erreur n'est qu'une absence de royaume avec une absence de Roi. — Il n'y a qu'un royaume, celui de la lumière et de la vérité, dont Dieu seul est le Roi.

Or le monde a marché depuis la révélation de Jésus, scellée par sa mort ; et, grâce à elle, malgré les efforts de ceux qui ont essayé d'étouffer sous la lettre l'esprit de la parole évangélique, il n'y a déjà plus de maladies ou d'infirmités attribuées aux Démons, parce que l'on n'y croit plus. — Nous n'avons donc pas besoin d'exorcismes contre ces possessions-là.

Un paralytique subissait jadis un Démon ; il sait, à présent, qu'il ne subit qu'une paralysie ; quand il croyait au Démon, Jésus le traitait par la croyance au Démon, les semblables par les semblables, c'est la seule médecine rationnelle et philosophique. Aujourd'hui l'homœopathie [1] est passée dans la science. La

[1] « Blasphème ! » quelques-uns crieront-ils ; « le Fils de Dieu ho-

superstition avait enlevé à la vieille Foi ses pratiques, et la *raison* lui refait une clientèle.

Mais, si le Démon, dès à présent, n'a plus de puissance sur le corps, il a gardé sa puissance sur l'esprit, puisqu'il y en a qui y croient encore, et cette croyance fatale est la plus terrible des possessions, parce que, frappant l'intelligence, qui est la source de toutes les sensations, elle altère la vérité de celles-ci.

Suis-je donc désarmé contre elle ? — Pas encore, car je ne l'ai pas niée, et c'est en divisant une dernière fois le royaume de Satan contre lui-même que je vais enfin le réduire en désert, selon la divine parole.

Puisque c'est de l'imagination que vient le mal, c'est l'imagination qu'il faut opposer à elle-même. En chassant les fantômes qui l'oppriment par les fantômes qu'elle crée, *comment le règne des fantômes subsisterait-il ?*

La faiblesse n'existe pas, c'est une absence de force. — L'homme n'est donc faible que parce qu'il met la force en dehors de lui, tandis que la force est en lui ; c'est ce que nous allons lui prouver en lui faisant prêter une oreille plus attentive aux voix mystérieuses qui lui parlent dans toutes ces expériences magiques. Il verra alors que c'est lui-même qui formule les accents de la Nature par l'écho intérieur de son instinct ; que c'est son âme qui s'é-

mœopathe ! — Il s'est bien fait homme; or, comme, homme il dut choisir un caractère, et c'est celui-là qui lui a convenu.

claire elle-même, et non des fantômes qui l'instruisent; que ceux-ci n'existent, en un mot, que parce qu'il les crée, et qu'ils ne sont puissants qu'aux dépens de sa force.

Je disais tout à l'heure à la science : La négation vous tue ; je dis à la religion maintenant: L'affirmation vous perd. Que faut-il donc qu'elles fassent ? — Que la science devienne religieuse, et la religion savante. — Si les semblables se repoussent, les extrêmes s'attirent; la Nature a renfermé la Vérité dans l'union des contrastes.

Il me semble maintenant avoir suffisamment préparé mes lecteurs à la présence des Esprits dans les tables, à leurs suggestions invisibles, à l'évocation des âmes, et même à l'entente de bruits surnaturels, pour que la crainte de cette invasion fantastique du ciel et de l'enfer soit à peu près réduite aux proportions d'une émotion théâtrale, et si je n'ôte rien à la magie des décors, ce n'est que pour en faire apprécier d'autant mieux l'habileté du Machiniste Suprême.

Je ne reviendrai pas ici sur le mouvement et le langage des tables; je crois avoir donné l'explication logique de ce phénomène dans tous ses détails, que je puis résumer ainsi :

— Correspondance de la nature avec l'instinct, pour la satisfaction des besoins imposés à la créature.

— Mise en activité de l'instinct par la passivité des autres fonctions de l'âme.

— Agitation ou vibration réelle des organes, échappant à la connaissance du sujet lui-même, comme tout ce qui dérive de l'instinct.

— Rapport de cette vibration avec le développement des forces ou fonctions de l'âme.

— Communication du mouvement vibratoire organique aux objets matériels, par le contact, et nécessité d'une résultante en eux sous l'impulsion de plusieurs personnes à la fois.

— Manière de diversifier les mouvements visibles, afin qu'ils rendent les impressions variées des facultés mises en jeu.

— Enfin, alphabet ou langage compréhensible, tiré de la diversité et du nombre de ces mouvements ; par conséquent, possibilité matérielle et logique donnée à l'homme, par ce moyen, d'entrer en rapport rationnel avec ce qu'il ne comprenait pas auparavant en lui-même, c'est-à-dire les impulsions de ses instincts.

Ainsi, de toutes les suppositions et divagations usées à l'explication de ce phénomène, je n'ai rien gardé, mais j'en ai cherché les raisons dans une force mal définie : la *magie naturelle*, dont le réveil inattendu et le développement rapide, au milieu de notre société rationnelle, vont bientôt certifier les lois.

Devant une pareille résurrection, la *superstition* et la *négation* ne devaient pas manquer à l'appel ; ce sont elles que j'ai combattues. Ennemies acharnées l'une de l'autre, elles reprennent courage

dans leur mutuelle défaite. Quand je terrasse la négation, la superstition triomphe ; et quand je renverse la superstition, la négation se redresse ; mais, si elles croient me fatiguer, elles se trompent. Je sens ma force grandir dans cette lutte pour la VÉRITÉ, et si je n'ai pu tuer ces deux monstres séparément, je les étranglerai dans un même nœud.

CHAPITRE XII.

Suggestions spirituelles dans l'antiquité, comment les médiums y prétendent de nos jours. — Des oracles écrits; à l'exercice de quelle faculté naturelle sont-ils dus? — Des réponses aux questions mentales ou de la communication de pensées. — Elle est incompatible avec la civilisation actuelle ; comment celle ci sera-t-elle amenée à se modifier pour faire place à la vérité nouvelle. — La phrénologie, en dévoilant l'homme intérieur, a déjà préparé scientifiquement la voie de l'amélioration.

Les suggestions sont une manifestation d'un ordre plus simple, et conséquemment plus élevé de l'intelligence. — En commençant ces pages, j'ai raconté comment, à l'exemple de la sibylle de Cumes, les médiums américains rendaient des oracles en traçant immédiatement sur un papier les pensées suggérées par l'esprit de divination ou de Python, selon les anciens; par des êtres surnaturels pris dans la hiérar-

chie céleste, ou des âmes débarrassées de la matière, selon les nouveaux adeptes. Ces pensées étant supposées bonnes, ils en font gloire à de bons Esprits; comme, les mauvaises, par le même principe, émanant de la hiérarchie infernale, ils en accusent les mauvais Esprits ou les âmes damnées.

L'idée antique, en admettant un seul esprit de divination agitant les Pythonisses, qu'il annonçât le bien ou le mal (ce dont, par parenthèse, les hommes sont fort mauvais juges), était aussi supérieure dans son appréciation que la Sibylle était supérieure elle-même à ces tristes médiums, ballottés du ciel à l'enfer par deux principes, si fatalement unis, qu'on ne saurait affirmer, en les reconnaissant, si c'est Satan qui est Dieu ou si celui-ci n'est pas un peu son complice, en autorisant de pareils abus de la puissance du mal.

Que Dieu me pardonne; mais, pour ma part, j'aime mieux supposer que je suis mauvais appréciateur de ce qu'il m'envoie, que de croire un instant que tout ce qui existe, dans sa sublime création, soit fait pour autre chose que le BIEN. — Je partage donc l'idée ancienne, celle d'un seul principe de divination, variant de nom selon les temps, les croyances et les langues; mais toujours le même, toujours juste, même dans ses erreurs, qui ne sont que la sanction pénale de nos propres fautes, toujours excellent, toujours divin.

Je m'incline devant le mal comme devant le bien, qui m'ont été donnés pour comparer et sentir par

comparaison, comme les ténèbres et la lumière, pour produire les ombres et les couleurs, et, par conséquent, la distinction des objets. — Du *mal* au *bien*, des *ténèbres* à la *lumière*, je ne vois là qu'une question de quantité, une appréciation nécessaire du plus et du moins dans l'émission d'un principe unique et divin.

Ce n'est pas à la table elle-même que l'on peut, je le pense, attribuer les suggestions intellectuelles; quel rôle remplit-elle donc? Celui d'un bureau, d'un pupitre ou d'un secrétaire; elle supporte la main de l'inspiré, qui pourrait tout aussi bien écrire sur ses genoux ou sur la muraille [1] : c'est même ce dernier procédé que je lui conseillerais devant des êtres ignorants, il est plus fantastique, frappe les yeux plus directement en agissant face à face; la fameuse légende du festin de Balthazar, *Mané*, *Tecel*, *Pharès*, était écrite sur la muraille. Quel malheur que les allumettes chimiques aient familiarisé les masses avec le phosphore! J'aurais conseillé aux Médiums l'emploi de cette substance pour écrire les caractères de leurs oracles.

Peut-être croit-on que je veux rire; mais nullement.

[1] Un somnambule que tout le monde connaît à Paris, le sieur Alexis, bien avant que les médiums eussent employé l'écriture pour rendre leurs oracles, et comme on peut le voir encore, traçait, le plus souvent, lettre à lettre, le nom d'une personne inconnue, plutôt que de la désigner tout d'un coup de la voix. Il semblerait que, dans cet état, l'esprit ayant peur de perdre les traits d'une vision qui ne lui apparaît qu'à la lueur des éclairs, les saisit au passage et les confie à la main afin de ne plus les oublier.

Ces procédés, que j'aurais honte d'employer moi-même dans un pays civilisé, je me ferais gloire de m'en servir pour accomplir le bien chez des sauvages. C'est encore l'application de ce principe chrétien, qu'il faut opposer le règne de Satan à lui-même, afin de l'anéantir, se servir, en un mot, de l'influence de la crédulité pour détruire la crédulité et établir la vraie Foi sur les ruines de toutes les autres.

J'aurai renversé une fausse croyance par une autre, me direz-vous, mais je sais bien que celle-ci sera renversée à son tour, car j'y travaillerai moi-même, et ainsi, par la progression naturelle à tout être et à toutes choses, d'efforts en efforts, des ténèbres profondes aux ténèbres sensibles, des ténèbres à l'ombre, de l'ombre à la pénombre et de la pénombre à la lumière, j'arriverai jusqu'à la VÉRITÉ.

Ce n'est donc pas précisément le procédé que je blâme, mais son emploi à une époque où il ne saurait plus prendre. Vous voulez faire de la Magie, bravo! mais quelle est l'aspiration dominante des personnes sur lesquelles vous voulez agir? — Peut-être y sont-elles mal guidées, mais, avant tout, c'est la raison. — Or, comme toujours, il n'y a que la raison qu'on puisse opposer à la raison, si on veut la guérir.

Au lieu donc de ressusciter des fantômes et de vouloir combattre la raison par le surnaturel, soyez assez sorciers pour élever contre elle ses propres merveilles.

Sachez vous arracher par la confiance en vous-

mêmes à l'illusion qui vous domine ; cessez de vous croire en puissance d'Esprits ou en correspondance avec eux. Demandez-vous plutôt si cette faculté de transcrire des idées instinctivement, c'est-à-dire sans avoir la conscience d'où elles viennent, n'est pas une faculté naturelle. Est-ce le Diable qui, pendant le sommeil, tire un individu de son lit, et lui fait, les yeux fermés, aller reprendre une composition inachevée ou abandonnée le jour, pour la terminer la nuit à son honneur? — On appelle ceci le somnambulisme. — Si cette faculté existe dans le sommeil naturel, pourquoi n'existerait-elle pas dans le sommeil magnétique, dans l'extase, ou dans l'anesthésie produite par tant de substances connues et inconnues? Nous en avons cent mille preuves ; mais il n'y en aurait pas, qu'on devrait en chercher, rien que par logique ; et cette faculté est une merveille, que la Raison, la prenant pour antidote, peut opposer au poison de toutes ces prétendues merveilles renouvelées des Chaldéens, des Égyptiens et des Grecs, et qui ne ressuscitent aujourd'hui que pour changer de nom et en prendre un plus rationnel.

Comment donc, sérieusement, peut-on prétendre les médiums soumis à l'inspiration d'un Esprit quelconque, lorsqu'on n'y songe guère pour les somnambules? Il est vrai qu'on les exorcisait jadis, quand on ne les brûlait pas ; aujourd'hui qu'on ne brûle plus personne, il reste pourtant un exorcisme à faire, c'est celui de Satan lui-même ou de l'*esprit de négation*, in-

carné dans la science officielle, et qui siége en habit à palmettes sur les fauteuils académiques.

Suggestions, inspirations, pressentiments, quelles que soient les formes qu'ils prennent ou les modifications qu'ils produisent dans l'individu, ne sont donc toujours que l'émanation de l'instinct, ou, pour parler scientifiquement, le rayonnement de tout ce qu'il absorbe à la nature. Les autres facultés sont même tellement annihilées par la tension de l'instinct, que la sibylle, l'augure, le somnambule, l'extatique ou le médium, non-seulement n'ont pas la conscience, mais qu'ils perdent le souvenir de ce qu'ils ont dit ou écrit.

On a parlé de leur aptitude à répondre à une question mentale. — Deviner la pensée! privilége inouï, plus merveilleux que souhaitable! que l'on nie, parce qu'il rendrait, dit-on, la société impossible, ce qui n'est guère à son éloge; je le confesse toutefois, ceci est une vérité. La société telle qu'elle est ne saurait subsister vingt-quatre heures si tout le monde était doué de ce funeste privilége; et je ne doute pas que, la laideur des autres, faisant prendre à chacun la sienne propre en horreur, il ne cherchât bien vite un refuge dans la mort. Aussi le Créateur, qui tient à son œuvre et ne veut pas la mort, mais la conversion du pécheur, nous a-t-il caché ce don, comme son plus profond mystère, mais afin de nous le révéler quand nous en serions dignes, car la connaissance du bien et du bon dans toutes les âmes sera pour nous un jour une jouissance égale à

l'horreur qu'elles nous inspireraient à présent. Bénissons donc les voiles jetés sur ces mystères, et, sans croire à leur éternité, remercions la Providence qui les fait tomber peu à peu afin de nous habituer à la lumière.

Remarquez dès à présent la sagesse qui préside au progrès fatal de l'humanité vers le bien, par la communion future de toutes les pensées, qui vous semble une anomalie aujourd'hui. D'abord, afin de ne point amener de désordre dans notre société de passage, à ceux-là auxquels il a été donné de pénétrer les pensées, il n'a pas été donné d'en garder le souvenir. S'il y a des personnes qui savent exciter et qui peuvent recueillir ces révélations, c'est qu'elles y croient. Or la croyance au vrai est un levain de bien, ceux-ci donc sont généralement bons et beaucoup plus capables d'en user utilement que d'en abuser pour le mal. La société, d'ailleurs, ne saurait encore s'en prendre qu'à elle s'il y avait mal, car, en niant tout ce qui a rapport au magnétisme, elle se prive du droit de le moraliser. Qu'elle en sanctionne l'enseignement afin d'en pouvoir refuser le diplôme; en ne le faisant pas, elle se prive du bien sans se garantir du mal. Il n'y a pas de faute qui n'ait sa sanction pénale par le *talion* de la Foi.

Ceux qui ont l'instinct assez sensible aux vibrations de la nature pour qu'on les ait distingués généralement sous le nom de sorciers ont, il est vrai, été assez

rares, jusqu'à présent, pour qu'après s'être distraite à les torturer, la société illuminée par eux ne songe plus qu'à les plaisanter. Que fera-t-elle pourtant quand cette dernière ressource va lui être enlevée? — En même temps que la faculté de divination prend plus d'extension tous les jours, la prescience s'enseigne publiquement dans les chaires de phrénologie. La société périra-t-elle pour cela? mon Dieu, non. Elle se résignera à se faire bonne, afin qu'on ne voie pas ses vices. Voilà le seul résultat possible de ces manifestations nouvelles que des gens qui se disent chrétiens n'ont pas honte d'attribuer au Démon. — Mais le mal, appelé par eux selon leur Foi, sera retourné contre eux, soyez en sûrs, car c'est encore la Loi.

Comment, vous vous inquiétez si quelqu'un peut lire votre pensée du moment, vous y attachez la révolution d'un monde, et vous n'avez pas étouffé Gall, Spurzheim, et tous leurs sectateurs et fait brûler leurs livres [1]! Broussais a pu professer la phrénologie sans être écorché vif! Mais ne savez-vous donc pas que tous ces démons-là nous ont appris à démasquer l'homme par son masque ; que ce n'est plus son idée fugitive que nous avons la faculté de saisir, mais les mobiles secrets de toutes ses actions, mais son passé, mais son futur, mais son âme, et qu'avec cette

[1] J'en connais bien qui le voudraient encore; puissent-ils le faire. Car c'est toujours en brûlant la lettre qu'on a volatilisé l'esprit: et le feu, comme l'épée, se retourne contre qui l'emploie.

science, qui est encore un merveilleux antidote contre les merveilles, bientôt la Raison, qui nie aujourd'hui la divination et la prescience, dira non-seulement aux hommes ce qu'ils *pensent*, mais ce qu'ils *vont penser?*

Laissez donc monter jusqu'au ciel la vapeur du progrès qui bout, contentez-vous d'emprisonner dans vos machines les éléments dont la Nature a fait vos esclaves, afin de vous libérer un jour du travail des mains et dégager votre pensée; mais gardez-vous de vouloir réglementer la machine de Dieu.

CHAPITRE XIII.

Évocations et apparitions; sont-elles une preuve de l'existence des esprits? — On ne peut pas toujours les produire sans danger. — L'apparition d'une forme ou d'une figure peut-elle donner l'idée d'un esprit? — L'esprit n'est-il pas l'informe? — Manière de procéder des Médiums dans l'évocation. — C'est à eux que l'Esprit parle ou apparaît. — Comment l'apparition peut devenir visible à plusieurs. — Preuve qu'elle n'est qu'une image.

Il me reste à expliquer les évocations, apparitions et l'entente de bruits ou d'accents surhumains. Y découvrirai-je encore la présence de cette force naturelle, émanant des actions réciproques du moteur et du mû, de l'esprit et de la matière? Je l'espère... afin

d'en frapper d'un dernier coup la négation et la superstition, qui, entraînées déjà par le torrent de la vérité, se raccrochent à l'extrémité dépouillée des racines du mal.

D'abord, on parle d'évocations et d'apparitions ; il y a dix ans que moi, qui n'y crois pas, je les provoque tous les jours, dressant à ma fantaisie des fantômes devant les yeux de certaines personnes, ou les prédisposant à les créer elles-mêmes [1]. Sont-ce des êtres supérieurs à moi, que je soumets à cette obéissance servile à ma volonté? — ou n'est-ce pas plutôt la réaction des facultés réflectives, que j'ai signalées dans les extatiques, Médiums ou autres, qui forme ces images puisées dans ma tête par la communication de pensée, ou dans la leur, aux sources de la mémoire ou de l'instinct?

Puisque l'on ne nie pas qu'il y ait de tels états qui se produisent chez l'homme, que l'on appelle *hallucinations*, ou des fantômes viennent se mettre en travers de lui, ou s'asseoir à ses côtés, puisque l'on peut bien en voir soi-même toutes les nuits en rêves, pourquoi me refuserait-on de connaître, d'après les indices moraux et le masque phrénologique, les indi-

[1] C'est à l'aide de certaines pratiques, aujourd'hui peu mystérieuses, dont les plus connues sont l'hydromancie et les miroirs magiques, que l'on peut provoquer ainsi dans l'esprit de l'homme éveillé la formation d'images fascinatrices ; mais ceci ne constitue pas un miracle plus grand que les créations du sommeil magnétique ou même du sommeil ordinaire.

vidus doués de cette faculté ou frappés de cette maladie, comme on voudra? Un médecin juge bien un poitrinaire sur la figure. — Maintenant, comme il y a des moyens et des substances qui activent ou ralentissent les maladies, pourquoi ne saurais-je pas les moyens et les substances qui agissent sur celle-là? — Je les connais, en effet, mais ce n'est pas dans un écrit public que je puis les révéler encore; car, si les bons écoutent, les mauvais sont aux aguets, et ils ont l'oreille plus sonore. Je retiens donc, dans mes mains, ce remède, dont une erreur de quantité, ou une fausse application pourraient faire un poison terrible.

Ne criez pas si haut, messieurs les sceptiques, « Je veux bien m'y soumettre! » Jamais je n'agis que sur ceux qui n'osent pas, parce qu'il n'y a que ceux-là qui ont besoin. Celui qui ose a la force, et je ne dois aide qu'à la faiblesse. Deux fois, dans ma vie, je n'ai pas su résister à l'outrecuidance d'un défi, et deux fois je m'en suis repenti. Si j'empoisonnais quelqu'un avec de l'arsenic, je serais jugé et condamné, mais si je le tuais par le magnétisme ou la magie, qui pourrait même en juger, puisque la science officielle nie le remède et le poison? — Il n'y aurait que ma conscience; je me défie donc, car j'en ai plus peur que des juges.

Mais, de ce que les Esprits que j'évoque ne sont que des illusions, en résulte-t-il que les Esprits évoqués par les Médiums ne sont pas des Esprits réels? — Des *Esprits réels!* L'accolement de ces deux mots me fait

l'effet de l'eau sur du feu; pourquoi ne pas dire tout de suite des *Esprits en chair et en os?* Voyez donc la bizarrerie de la Raison humaine déviée de sa route! Elle appelle Fantôme ou Esprit une forme impalpable et vide, ainsi, pour elle, la représentation, le mythe de l'esprit, c'est la forme. La forme, au contraire, n'est-elle pas le stigmate de la matière? Est-ce autrement que par ses formes plus ou moins élastiques, plus ou moins étendues, plus ou moins arrêtées, que nous avons d'elle une idée? Et, s'il fallait donner une définition de l'Esprit, ne devrait-on pas dire qu'il est l'informe? Cependant, lorsqu'il se dresse devant les yeux des Médiums des formes fantastiques ou ressemblantes, on s'écrie : Ce sont des Esprits. — Mais non, ce sont des images, c'est-à-dire la réflexion d'une corporéité; les corps seuls peuvent donner des images, puisque l'esprit n'en a pas.

Qu'est-ce donc qu'une apparition? un calque plus ou moins exact de la pensée, qui porte, en elle-même, l'image d'un être matériel. Et, pour me servir d'une comparaison que la science nouvelle de la photographie me fournit à présent, c'est la figure positive, daguerréotypée d'après la pensée, qui l'a prise négativement sur l'objet lui-même. Voilà comme le progrès physique concourt, sans le savoir, à la définition de la métaphysique nouvelle.

Voulez-vous connaître, maintenant, comment s'opère l'évocation par les Médiums, pénétrons ensemble

dans un des sanctuaires les plus spiritualistes ; je vous ai déjà dit qu'on ne s'y éloignait guère des procédés antiques et que les effets étaient les mêmes ; mais regardons, écoutons et concluons.

— *Je voudrais parler à mon père,* dit un premier interrogateur.

Le Médium se recueille, ses mains frémissent jusque dans les pieds de la table, et, après un court espace de temps :

— *Je le vois*, répond-il.

— *Comment le voyez-vous ?*

— *C'est un vieillard vénérable, à cheveux gris et tombant sur les épaules... Son habit est large... Je le vois vert, et les boutons brillent comme s'ils étaient d'argent... Il a... etc.*

Ici, pour peu que la mémoire de l'interrogateur, éveillée par ce portrait touchant, se plaise à s'appesantir sur les détails qu'elle s'entend répéter, il est bien sûr que le Médium n'en laissera pas échapper un seul ; quand ce ne serait qu'une cicatrice cachée, il la découvrira sur le fantôme évoqué, pourvu qu'elle soit logée dans le repli le plus secret de la mémoire de son fils. Aussi entendez-vous celui-ci s'écrier, les larmes aux yeux :

— *Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! C'est bien mon père, je le reconnais. Oh ! miracle !*

Quel triomphe pour un Médium ! Pourtant il lui est facile d'en avoir, comme cela, une vingtaine coup

sur coup, sans qu'il ait heureusement arraché aucune âme à la paix d'outre-tombe, mais en détaillant simplement des yeux de son instinct le portrait de l'être chéri qu'on évoque par lui, et dont l'émotion du moment avive encore les couleurs dans la mémoire du consultant.

Ceci s'appelle, depuis le commencement du monde, de la divination, et depuis soixante ans est connu en Magnétisme sous le nom de communication de pensée.

— *Je voudrais voir Socrate*, demande un second interrogateur.

Même émotion du Médium transmise à la table. Cette vibration confuse est produite par la tension de l'instinct qui s'apprête à puiser encore au foyer de la mémoire. — Comme il est probable que le consultant, en demandant l'ombre de Socrate, s'en est fait une idée [1], il y a certitude que l'ombre ou l'image lui paraîtra ressemblante sur la description du Médium, qui n'est elle-même que l'exacte copie de cette idée.

Nouveau triomphe et stupéfaction de l'assemblée! Mais ici souvent, quand il y a surtout évocation de l'ombre d'un personnage connu, un nouveau phénomène se produit qui vient compléter l'illusion et certifier l'apparition. — Tout d'un coup, un autre Mé-

[1] Il n'y a pas nécessité que l'idée soit actuelle; il suffit qu'elle ait été une fois formée dans l'esprit du consultant, car elle y existe à l'état latent dans la mémoire où va fouiller le Médium.

dium ou visionnaire, suscité dans l'assemblée, aperçoit la même ombre ; un autre aussi, et puis un autre ; la vision devient envahissante. — Socrate est donc bien là, revenu sur la terre à la demande d'un quidam assez osé pour appeler les morts, mais assez bête pour croire qu'ils vont reprendre pour lui plaire ce qui en eux, au moins, est à jamais détruit, c'est-à-dire la *forme*.

Il y a cependant là dix personnes qui voient ce sage de la Grèce, drapé à l'antique, à demi étendu sur un lit, un pied posé à terre, et prêt à porter à ses lèvres la coupe de ciguë. Comment nier la vérité de cette vision ? — Diable ! je ne la nie pas non plus. — S'il y a communication de pensée entre deux individus, il peut bien y en avoir entre dix. Je ne connais pas de maladies plus rapidement épidémiques que celles de l'Esprit ; l'*hallucination* est comme la *peur*, demandez aux médecins ; et, comme c'est toujours la même pensée qui se communique, c'est aussi la même figure qui se reflète.

Je puis vous raconter, à ce propos, une expérience assez curieuse que j'ai faite pour m'en convaincre, parce que moi-même, évoquant aussi les Esprits, j'avais un intérêt direct dans la question. — Un soir donc, au milieu d'une douzaine de personnes, j'avais tracé sur le parquet un cercle magique surchargé de figures cabalistiques [1] et occupé au centre par un

[1] La force n'existe pas dans ces figures ; mais la bizarrerie intelli-

globe rempli d'eau, sur laquelle flottait un morceau de camphre brûlant à la surface (c'est une des mille méthodes, en dehors des tables, employées aussi à l'évocation des fantômes). — Je demandai l'ombre de Sardanapale sur son bûcher ; c'était un genre de tableau vivant, avec poses plastiques, dont je voulais faire jouir mes spectateurs. Quatre personnes, sur les douze, subirent l'hallucination ; comme elles occupaient divers points du cercle formé autour du globe enflammé, j'eus l'idée de leur demander comment elles voyaient Sardanapale. — Elles le voyaient toutes les quatre, en face ! J'en conclus qu'il n'y avait qu'une image reflétée en face par l'imagination de tous les voyants, et point de Sardanapale, puisque, de quatre personnes opposées dans un cercle, dont il devait occuper le milieu, aucune ne lui avait vu ni le dos, ni les flancs.

En voilà assez, je pense, sur les apparitions ; par celles-ci on peut juger des autres. Contre les Fantômes donc, j'ai dressé les Fantômes ; *adieu les Fantômes*. — Les décors sont tombés, mais le théâtre reste, et l'Imagination pour y peindre d'autres merveilles. Maintenant, que ceux qui nient la faculté magnétique et son pouvoir sur l'Imagination se demandent si leur négation en eût pu faire autant.

gente de cette espèce de géométrie instinctive prédispose l'imagination, par l'absorption de l'inconnu, à la création des visions magiques

CHAPITRE XIV.

Le langage des Esprits est aussi le calque de la pensée. — Visions dans un autre monde; leur variété d'après les croyances individuelles; un exemple et un conseil. — Il faut encore en conclure une sanction selon la Foi. — La Lettre et l'Esprit. — Expirant sous la Lettre qui tue, notre siècle se relève au souffle de l'Esprit. — Le temps fait germer les idées. — L'union et la division des contrastes. — La mort et la vie procèdent de l'éternité. — L'Évangile est éternel.

Essayons à présent d'écouter les paroles que transmettent les Esprits par la bouche des Médiums. — Leur sagesse est-elle si haute qu'on ne puisse leur attribuer une origine humaine? Y a-t-il un accord assez grand dans les récits qu'on entend sur l'autre monde, pour supposer qu'ils en viennent?

Puisque nous avons déjà fait faire le voyage à deux ombres, il est inutile d'en déranger d'autres. Que dit la première?

Souvenez-vous que c'est un père évoqué par son fils.

— *Me voici, mon fils, que me veux-tu?* C'est toujours le Médium qui parle.

— *Je voudrais savoir si tu es heureux?* On reconnaît ici la demande et le vœu d'un bon fils.

Aussi le Médium, pardon, je voulais dire l'Ombre, ne manque pas de placer ici une description des mieux senties sur les joies du paradis, poétique

reflet des croyances du consultant, et souvent du consulté, dont l'imagination, jouant à colin-maillard dans l'infini, n'a pas peur alors, quand on lui crie : *Casse-cou !*

. . . . . Aussitôt, enfin, que cette sublime définition a satisfait le cœur d'un fils et fait venir l'eau à la bouche des assistants :

— *Que puis-je pour ton bonheur ?* ajoute l'Ombre.

Le Médium, par sa faculté réflective, répondant aux pensées, nous pouvons arrêter là la conversation, pour juger simplement les réponses par les demandes en y faisant entrer les éclaircissements de l'instinct dont le Médium est doué à un degré plus ou moins élevé. — Si jamais même vous avez consulté une somnambule vraie, et, si vous ne l'avez pas fait, essayez-le, c'est l'exacte répétition de ce qui se passe entre le Médium et le Consultant, sauf que les demandes et les réponses, au lieu de s'échanger directement, se communiquent par la réflexion d'un miroir qui les fascine tous les deux.

Quant aux visions du royaume céleste, sans en tirer aucune conséquence contre leur vérité, puisque je trouve, au contraire, que Dieu n'a pas créé de plus beau palais pour nous y loger éternellement que celui de l'Imagination, je raconterai cependant encore une expérience qui m'est personnelle, mais que des milliers d'exemples confirment dans d'autres pays. — J'eus l'occasion d'évoquer un jour directement,

devant les yeux d'un jeune Égyptien, l'ombre de son aïeul. Il lui adressa précisément les questions qui précèdent. C'était un vieillard vertueux, j'aime à le croire, et qui se montrait fort satisfait d'ailleurs de son séjour dans l'autre monde. Cependant le récit qu'il fit de son bonheur à son fils, qui me redisait mot à mot les paroles qu'il entendait, eût effarouché, sans contredit, une âme chrétienne, et j'avouerai, pour ma part, que je n'eusse pas été flatté qu'il s'exprimât ainsi devant ma femme ou ma fille.

Croyez-vous que les Derviches, les Bonzes et les Brahmes, qui évoquent aussi les mânes, en tirent la conséquence du paradis chrétien? Il y a même une expérience que je conseille aux Américains : qu'ils choisissent un Médium parmi les sauvages des montagnes Rocheuses, et qu'ils lui faissent évoquer par un sauvage vivant l'Ombre d'un sauvage mort sur le terrain de la guerre. L'Ombre racontera alors quelles belles batailles on se livre dans les prairies du grand Esprit, comme on y cueille des chevelures, comme on y prend des ennemis vivants, et comme on y danse autour des poteaux de tortures [1]. — Est-ce donc là encore le paradis chrétien, et l'âme dégagée de la matière raconterait-elle de semblables horreurs?

Quelles conclusions peut-on donc tirer de ces révé-

[1] C'est à peu près sur de pareilles révélations que fut basée aussi la vieille religion d'Odin, dans laquelle vécurent si longtemps les sauvages du nord de notre hémisphère.

lations si différentes? Comme on ne saurait admettre les unes plutôt que les autres, puisque elles dérivent du même principe, si elles se contredisent, elles s'annihilent ; il faut donc croire que l'on n'entend personne, que l'on ne communique avec aucun Esprit, mais que chacun se juge, se punit et se récompense *selon sa Foi*. Ce qui est écrit dans l'Évangile et *qui fait* de l'Évangile *la vraie Loi*.

Mais, comme la vraie loi renferme la Vie et la Mort, c'est-à-dire le mouvement perpétuel par des successions sans fin, l'Évangile renferme en lui la Vie et la Mort, c'est-à-dire l'*Esprit* et la *Lettre*. La Lettre est pour qui veut mourir, et l'Esprit pour qui veut vivre ; et ceci est encore un précepte de l'Évangile : *La Lettre tue et l'Esprit vivifie !*

Que ceux donc qui ont affirmé la Lettre sachent qu'ils tuaient l'Esprit, et qu'il faut bien à présent qu'on tue la Lettre [1] pour ressusciter l'Esprit. Mais qu'ils demandent surtout à leur *conscience*, que j'adjure, comme le seul Esprit à qui Dieu a donné une parole que nous entendons tous.

S'ils ont établi bien sérieusement devant la *Raison* la puissance de la Foi ou l'esprit évangélique?—Non, et ils s'y reconnaissent si bien impuissants eux-mê-

[1] Les personnes les plus orthodoxes ne doivent pas s'épouvanter de cette tuerie de la Lettre : par tuer, je n'entends qu'analyser; mais l'analyse est, comme on sait, une méthode de destruction, et ce n'est cependant que de l'analyse de la lettre qu'on peut faire sortir l'Esprit, qui est la synthèse ou la Vie.

mes, qu'ils prient Dieu tous les jours de vouloir bien envoyer la Foi à ceux qui n'ont que la Raison. — Ils sentent l'action des contrastes et ne savent comment les unir.

Ce travail n'est-il pas à faire? — Après les orgies de la Foi, c'est-à-dire la *superstition*, nous avons passé aussi dans le siècle dernier par les orgies de la Raison, c'est-à-dire le *rationalisme*. Cependant l'humanité ne doit regretter aucun de ses développements, qui sont une marche divine, oublier seulement le *Mal*, se souvenir du *Bien*, et savoir que *rien n'est inutile*. L'aspiration de notre siècle est, au contraire, le rapprochement, la conciliation est la paix dans l'unité ; c'est donc lui que Dieu a destiné à ce travail. Bienheureux ceux qui pensent et qui y sont nés; quant à ceux qui n'y sont venus que pour manger, pour boire et pour jouir de la vie, il eût mieux valu pour eux ne jamais naître.

Comme la révolution d'une année fait éclore les fruits d'un arbre planté en terre, la révolution des siècles fait éclore les idées que portent les hommes, qui sont aussi des plantes de la terre, et ce que leur orgueil leur fait prendre souvent pour une création d'eux-mêmes n'est que l'œuvre du temps arrivé à sa maturité. On a dit : Le Siècle de Voltaire; pourtant, triste époque, qui put être remplie par un tel nom! Mais la nôtre sera si grande, que nul ne pourra la remplir du sien, et il y aura plus de gloire à s'être fait

une place dans le DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, que d'avoir donné son nom à toute autre!

Tant que notre siècle fut jeune, il dut écouter les conseils et subir sans se plaindre les reproches de ses devanciers. Aujourd'hui qu'il a fourni la moitié de sa carrière et qu'il siége de droit au conclave du Temps, voilà ce qu'il peut répondre à leurs dédains : « Je ne m'excuse pas des écarts de ma jeunesse sur les torts de la vieillesse de mon prédécesseur; car je ne suis pas venu pour accuser, mais pour apporter le pardon et sceller l'union. — J'ai pris la vapeur naissante et je l'ai employée à multiplier les relations matérielles entre les hommes. — J'ai établi l'instantanéité dans leurs relations intellectuelles, par l'Électricité; je me suis servi de cette force encore pour soustraire l'homme à des travaux délétères, et j'en ai tiré une lumière qui supprimera la nuit. — J'ai apporté la Phrénologie, qui, en découvrant la pensée sous la forme matérielle, permet la gravure de l'âme; et j'ai donné naissance à la Photographie, qui, en immortalisant l'image exacte, laissera la Vérité à la postérité. — J'ai préparé l'amélioration et la santé des races futures en élevant l'Homœopathie contre l'Allopathie, c'est-à-dire en tuant les médecins par les médecins, les maladies par les maladies, et les médicaments par les médicaments. — J'ai bercé le Magnétisme, qui tout enfant s'est permis de discuter avec les docteurs; j'ai ressuscité la Magie, que l'on avait laissée pour morte; et

j'ai fait une révolution en Chine. — Il eût suffi jadis d'une de ces choses pour faire la gloire d'un siècle, et je les ai toutes faites en luttant contre eux ; mais je les en remercie, puisque leur résistance a fait ma force.

Pesez-donc de tout le poids de votre passé dans la bascule éternelle ; vous êtes morts, mes beaux siècles, et vous n'augmenterez plus. Moi seul je vis ; le Temps allonge incessamment le levier qui me porte et vous fait équilibre ; si lourds que vous ayez été et si léger que je sois, il faudra bien que je l'emporte en marchant vers l'avenir.

Mais veut-on savoir ce que je ferai maintenant ? — Si j'en donnais le détail, je me mentirais à moi-même, car je suis venu pour absorber les détails dans la Solidarité. — Entraînées par la perpétuité du mouvement, les relations entre les choses et entre les hommes, entre les faits et entre les idées, se modifient insensiblement ; les lois physiques et morales doivent donc changer, parce que la JUSTICE demeure éternellement ; celles qui ont été déclarées certaines, je les démontrerai douteuses ; celles qui étaient douteuses, je les certifierai, et ce que l'on a dit impossible, je le ferai. — Plus on m'a laissé, moins je garderai, afin de plus laisser encore, car je dois laisser beaucoup : vingt siècles après moi pourront se reposer en jouissant du fruit de mes peines, et si je commets quelques fautes, comme j'aurai beaucoup souffert, j'espère qu'il me sera beaucoup pardonné. »

Mais, si notre siècle fournit tant d'idées nouvelles, combien y en aura-t-il d'anciennes qui devront mourir? Car la nature, étant toujours complète, ne donne la vie qu'aux dépens de la vie, et procède par la Mort à l'*Éternité*. La Mort n'est donc pas. La transition seule épouvante ; on la fuit, mais elle revient toujours pour constituer un être qui la fuira sans cesse. — Or, comme elle se fera dans les idées, c'est-à-dire que l'homme doit assister vivant à la mort de ce qui est en lui, sa raison, glacée d'épouvante, attribuera aux fantômes de cette lente agonie tous les effets d'un changement naturel. Ceux que Dieu aura choisis parmi les plus intelligents pour porter les fruits de leur siècle se croiront donc eux-mêmes sous l'empire d'une possession, et, comme Swedenborg, écriront sous la dictée des fantômes de leur imagination, sans penser qu'ils subissent tout simplement la métamorphose d'une éclosion arrivée à son terme [1].

[1] En écrivant ceci, je ne pensais encore qu'aux simples suggestions des tables; mais les manifestations marchent si vite, que mes prédictions s'accomplissent à mesure que j'écris. M. V. Hennequin, ancien représentant de Saône-et-Loire, annonce lui-même un livre écrit, sans la participation de ses idées, par un Esprit qui agitait sa main. (*Voir chap.* XII, *où j'ai décrit l'ordre de ce phénomène.*) Je ne connais de ce livre, comme tout le monde, que la lettre d'introduction que son auteur passif a publiée dans tous les journaux. Je ne sais donc si ses idées démocratiques y ont subi de telles modifications, qu'il y ait cru devoir en déverser la responsabilité sur un Esprit quelconque. — Mais ce que je sais, c'est que M. Hennequin, ancien phalanstérien poussé à la démocratie dans le tohu-bohu de 1848, a dû trouver là un terrible contre-poids aux idées constitutives de la Phalange; la li-

Et il arrivera en ce temps-là que les prophètes seront confus chacun de sa vision, quand il aura prophétisé.

Et chacun d'eux dira : Je ne suis point prophète, mais je suis un laboureur, car on m'a appris à labourer dès ma jeunesse. (ZACHARIE, ch. XIII, ℣. 4 et 5.)

Cette ecclosion de notre époque, c'est, je l'ai dit, la *lumière* de l'Esprit sortant des *ténèbres* de la Lettre sans cependant l'anéantir ; car l'ÉVANGILE, toute de *lumière*, a besoin des *ténèbres* pour dispenser les *ombres*, afin que tout le monde le comprenne par comparaison. Accusez-moi, si vous le voulez, d'être à la recherche d'un paradoxe ; appelez ceci un cercle vicieux, je ne puis pas vous en empêcher ; mais je vous forcerai bien de convenir avec moi, la géométrie à la main, qu'il n'y a de cercle vicieux que celui dont on ne peut pas réunir les deux extrémités ensemble, et dont le commencement et la fin ne se trouvent pas au même point ; — et la VÉRITÉ est le cercle qui circonscrit toutes figures en géométrie, et toutes choses en métaphysique.

berté s'accommode peu, en effet, du travail attrayant, qui perd tout son attrait du moment où il devient une obligation Or, l'Esprit de M. Hennequin est ardent et producteur, quoi qu'il en dise, et l'union de ces deux contrastes en lui, Liberté et Phalanstère, comme un glaive ardent plongé dans un tonneau d'eau froide, a produit une ébullition dont la première fumée l'a sans doute aveuglé. Il ne m'en voudra pas trop, je l'espère, de n'avoir reconnu, dans le portrait de son Génie inspirateur, qu'un daguerréotype exact de lui-même, pris pendant l'extase de la création intellectuelle.

Après avoir reconnu la division des contrastes, il faut apprendre à les unir. Le jeu des contrastes, c'est l'existence sans fin. La mort et la vie ne seraient que deux abstractions séparément, la perpétuité du mouvement les unit ; elles ne sont donc que la révolution d'une même médaille, présentant alternativement sa face et son revers ; comme la nuit et le jour, qui règnent alternativement et séparément sur la Terre, y sont cependant éternellement ensemble; — c'est ainsi que la *mort* et la *vie* sont renfermées dans chaque page de l'Évangile, qui résoud pour nous le problème de l'*Éternité*.

CHAPITRE XV.

Les phénomènes des tables sont-ils un artifice du Démon contre la foi catholique? — Alors que sont-ils? — La croyance aux Esprits, dans l'antiquité, était une conséquence de l'admission du principe de l'esclavage. — La foi chrétienne ne doit donc pas les admettre, puisqu'elle est le principe de la liberté. — La conséquence naît du principe, et le principe renaît de la conséquence. — Les persécutions exercées en raison de la croyance au Démon étaient l'accomplissement de la Lettre qui tue. — L'Esprit s'accomplit à mesure que cette croyance s'en va. — Une prédiction n'est fatale que pour celui qui n'y croit pas.

Il ne me reste plus qu'à démontrer les conséquences fatales de la croyance en des êtres surnatu-

rels, qui ne tendrait à rien moins qu'à infirmer la Foi en Dieu et à étouffer l'esprit de l'Évangile.

Il a été publié dernièrement, il est vrai, dans une idée toute contraire, un volume dont j'ai déjà parlé, où l'auteur prêche une croisade de tous les bons catholiques contre cette armée de Démons modernes, traînant avec elle toute l'artillerie et les artifices de l'Enfer, qui sont les faux miracles [1].

— Triste levée de boucliers contre des fantômes ! à laquelle se garderont de prendre part les vrais fidèles, et qui n'aboutira, pour ce nouveau Don Quichotte, chargeant à fond de train les Démons, qu'à tomber pêle-mêle avec notre mobilier et à se relever piteusement avec des égratignures et des bosses.

Il faut savoir avouer ses faiblesses. — Après m'être occupé quelque temps de Magnétisme, comme on le faisait, c'est-à-dire en me servant scrupuleusement des passes que je croyais alors nécessaire à la production des phénomènes de somnambulisme, seconde vue, catalepsie, etc.; ceux-ci se multipliant et grandissant à mesure que j'exerçais davantage, j'arrivai bientôt à reconnaître en eux une analogie frappante avec tous les faits antiquement cités du domaine de la Magie, de la Sorcellerie, et des possessions diaboli-

[1] On en convient donc : nous faisons des miracles ; mais ils sont faux... Dieu merci ! alors ce ne sont pas des miracles. — Nous n'avons de prétention, en effet, qu'au naturel ; le miracle est du surnaturel ; ceci ne nous regarde pas.

ques. — Je chauffais, mais ça ne sentait pas encore le roussi. — Avec moins de foi, j'eusse reculé; mais avant tout, comme l'Évangile nous donne le droit et le pouvoir de chasser les Démons, et que ce n'est pas un bon moyen de les chasser, que de fuir devant eux, — j'avançai.

Je remplaçai d'abord les passes par l'épreuve intellectuelle, c'est-à-dire que je frappai l'imagination de mes sujets par le mystère et l'étrangeté de certaines pratiques de la vieille Magie que j'allai chercher je ne sais où. — Puis j'exhumai les noms les plus célèbres de la litanie des Esprits, et j'employai les formules d'évocations consacrées dans le martyrologe des Sorciers, par les procès de la très-sainte inquisition. — Hélas, je produisis exactement les mêmes phénomènes, seulement je les grandis encore, et je réussis plus souvent. — Étais-je donc en communication avec l'Enfer? Avais-je signé le pacte fatal sans le savoir? Voilà ma faiblesse. — Je tremblai; — rien qu'un moment, il est vrai, le temps de dire un *Credo*, où il n'est aucunement parlé de la nécessité de croire aux Esprits, et je fus rassuré.

Comme j'avais d'ailleurs employé assez indifféremment les bons et les mauvais Esprits, c'est-à-dire selon que la crainte ou l'espérance devaient le plus agir sur les consultants, sans s'apercevoir de différence dans les résultats, afin de certifier devant ma raison la foi que j'avais qu'ils restaient les uns et les autres fort

étrangers à ces phénomènes, je tendis aux Esprits en général un piége assez grossier, pour qu'il leur fût impossible de s'y laisser prendre s'ils existaient réellement. — En voici la recette à l'usage des adeptes :

— Je remplaçai les pratiques magiques *des maistres en icelle science* par les démonstrations les plus saugrenues et les plus insignifiantes, pourvu qu'elles conservassent toujours un certain apparat mystique, et au lieu d'évoquer les noms de la légende et de réciter le texte des formules fatales, j'emmanchai imperturbablement trois ou quatre syllabes sonores pour en faire un nom de fantaisie, et j'entonnai de mon plus beau creux quelques vers de Virgile ou d'Horace [1]. Miracle! ou plutôt *absence* de miracle! Des Esprits n'eussent pas donné dans le panneau, et cependant les mêmes manifestations magnétiques se produisirent sur les sujets. — Qu'en conclure?

Deux choses seulement n'ayant pas varié dans les phénomènes, la Foi de les subir et la Volonté de les produire, c'est à elles seules que j'ai dû en attribuer le principe et la force.

[1] L'inconnu est le plus puissant prestige agissant sur l'âme, à laquelle il ouvre, pour ainsi dire, les portes de l'infini; c'est donc la première préparation aux effets magiques. Voilà pourquoi les gens de notre époque, qui ont des prétentions à tout connaître, ont si peu de dispositions à la Magie; c'est donc à l'intelligence progressive à leur démontrer qu'ils ne connaissent rien, afin de reconquérir contre eux la force qui a fait les Prophètes, les Mages, les Sorciers et les Sages dans tous les temps et dans tous les pays : — la supériorité intellectuelle!

Quand je crus commander aux Esprits, je faillis mettre la force en eux ; maintenant que je les trompe, c'est en moi que je la trouve, et je sens qu'ils n'ont jamais été qu'un vide.

— Le *Principe*, c'est la Foi qui vient de Dieu. — La *Force*, c'est la Volonté qui vient de nous. — Le reste n'est que chimères, qui se détruisent les unes par les autres ; c'est la maison de Satan divisée contre elle-même et qui doit tomber en ruines.

Les plus sages d'entre les philosophes de l'antiquité, et à leur tête Pythagore, les Pères de l'Église eux-mêmes, crurent cependant aux Esprits, me dira-t-on ; vous estimez-vous plus sage que les plus sages? — Loin de là ! Ils étaient, sans contredit, beaucoup plus sages de leur temps, que je le suis du mien, mais *autre temps, autres mœurs*, dit le proverbe. Or, le principe de l'esclavage était tellement établi dans l'antiquité, que personne ne songeait à s'en plaindre et même à le discuter, si ce n'est les esclaves peut-être ; mais on n'écoutait pas les cris de ce bétail-là ; l'esclavage était une Foi, et la soumission de l'homme à des êtres surnaturels, sortis de ses rêves, devait être la sanction pénale de cette Foi en une soumission contre nature — L'Évangile régnait déjà, car l'Évangile est éternel, et ce n'est qu'à cette condition qu'il est vrai.

En reconnaissant l'intervention des Esprits, Pythagore et les autres ne prêchaient donc que la dépendance de l'homme, ou le principe de l'esclavage ; ainsi,

toutefois, l'esclavage dressé contre l'esclavage lui servait de frein; car celui qui était libre devant l'esclave était obligé de se reconnaître esclave devant un Esprit. — Les semblables se repoussent, ils devaient se détruire ; mais les contraires s'attirent aussi ; l'excès de l'esclavage devait appeler la liberté; et c'est sous Tibère qu'elle est née, du martyr de Jésus.

Le Christ, en révélant publiquement ce mystère éternel, exploité par la force contre la faiblesse et étouffé dans les temples, que la Foi et la Volonté donnaient toute puissance à l'homme contre la matière, fut le premier qui sema le germe de l'émancipation réelle de l'humanité, en lui donnant la mesure de sa force.

Mais ce qu'il savait bien, c'est que de la semence qui tombait de sa bouche, beaucoup de grains seraient écrasés sur la pierre des chemins ou étouffés sous les ronces, qu'un seul germerait en terre, et qu'il lui fallait pour éclore tout le fumier du vieux Monde, mais qu'il produirait *un arbre où viendraient, un jour*, comme il le disait, *s'abriter les oiseaux du ciel*.

Cependant l'arbre qui sort du germe ne ressemble pas au germe ; mais il porte des fruits qui contiennent le germe, et c'est le germe que nous retrouvons aujourd'hui au sein des fruits. Mais, parce qu'il s'est multiplié, on nous dit qu'il ne provient pas de l'arbre ; eh bien ! nous le sèmerons à poignée, et s'il y a encore des grains d'écrasés, s'il y en a d'étouffés, il y en a

aussi qui tomberont dans de bonnes terres, et, comme le fumier ne leur manquera pas, ils croîtront rapidement, et l'on verra qu'ils n'ont rien perdu de leur force, et que la Nature a fait le *germe* éternel, parce que l'*arbre* est sujet à la mort.

Le *germe* c'est le principe, et l'*arbre* la conséquence; l'un ne change que pour revenir, l'autre ne revient que pour changer; il n'y a d'immuable que le changement — L'absolu est à celui qui n'y prétend pas, celui qui y prétend ne l'a pas; je ne vous dis donc pas: Ce que vous croyez est faux, mais je vous dis: Vous croyez ceci à présent, donc vous croirez cela plus tard; — il fait jour, donc il fera nuit; il fait nuit, donc il fera jour; — vous vivez, donc vous mourrez; vous êtes morts, donc vous vivrez; — vous finissez, quand je commence: voilà pourquoi nous sommes au même point; mais vous regardez derrière vous, quand je regarde devant moi: voilà pourquoi nous différons: — vous voulez chiffrer le passé, quand je travaille à chiffrer l'avenir; mais, le passé c'est la Lettre écrite, et vous n'y trouverez que la Mort.

Celui qui met la main à la charrue et regarde derrière lui n'est point propre pour le royaume de Dieu. (Saint Luc, ch. ix, ℣ 62.)

Ne regardez donc pas derrière vous, c'est là qu'est le royaume de Satan, et saint Marc disait déjà de son temps :

Satan s'est élevé contre lui-même, il est divisé, il

ne peut subsister, mais il est près de sa fin. (Saint Marc, ch. III, ℣ 26.)

Moi, je vous dis aujourd'hui : Sa fin est venue !

Ne voyez-vous pas que les mœurs se sont adoucies, et que le monde a progressé dans la clémence et la charité à mesure que la croyance au Démon s'est évanouie? — Jadis tout homme exerçant cette puissance naturelle émanée de la Foi et de la Volonté, non-seulement était regardé comme possédé du Démon, mais se croyait lui-même armé du pouvoir de commander aux Esprits de l'abîme, et c'était, hélas ! de bonne foi que les serviteurs de l'Évangile le livraient aux flammes pour le purifier. La cruauté a pu faire commettre bien des crimes, mais, en principe, elle n'est pas supportable. La mauvaise interprétation du mot *Démon*, admis comme être et non comme négation, fut la seule cause des persécutions, des meurtres et des guerres de religion qui ont ensanglanté l'humanité : le mal s'exerçait, non par le Démon, mais par la croyance au Démon, et les Sorciers eux-mêmes, en lui attribuant leur pouvoir, subissaient *justement* la peine du talion.

C'est ainsi que devait s'accomplir la Lettre qui tue dans toute l'étendue de sa prédiction :

Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre. Je suis venu apporter, non la paix, mais l'épée.

Car je suis venu mettre la division entre le fils et

le père, entre la fille et la mère, entre la belle-fille et la belle-mère.

Et on aura pour ennemis ses propres domestiques[1]. (Saint Matthieu, ch. x, ℣ 34, 35 et 36.)

Mais les temps de la Lettre sont passés. L'Esprit qui vivifie va s'accomplir à son tour. — L'homme ayant reconquis la liberté de sa force intellectuelle en la demandant à la *Foi*, et non plus au *Démon*, qui est l'*absence de Foi*, marche dans la voie de l'Esprit. — Gardez-vous donc de vous élever contre celui-ci, si vous ne voulez pas périr, car voici ce qui est encore écrit :

... *Quiconque aura blasphémé contre l'Esprit, n'en obtiendra jamais le pardon, mais il sera sujet à une condamnation éternelle.*

Jésus parla ainsi parce qu'ils disaient : Il est possédé d'un Esprit immonde. (Saint Marc, chap. iii, ℣ 28, 29 et 30.)

Ainsi le Christ lui-même fut accusé de son temps d'être possédé du Démon; et il ne répondit que par ces mots : *Prenez garde de blasphémer l'Esprit !*

Prenez donc garde de blasphémer l'Esprit, en nous accusant de nous servir du Démon; car, en y croyant, c'est vous-même qui seriez la demeure de Satan, et c'est pour vous que retentirait cette voix de l'ange du

[1] Le Christ prédisait ainsi, non-seulement toute l'horreur des guerres religieuses, mais encore la très-sainte inquisition.

Jugement, que saint Jean l'Illuminé a si bien entendue dans sa sublime vision.

Elle est tombée, elle est tombée, la grande Babylone, et elle est devenue la demeure des Démons et le repaire de tout Esprit immonde. (*Apocalypse*, chap. XXVIII, ℣ 2.)

Avez-vous jamais songé quelle pouvait être cette GRANDE BABYLONE ainsi désignée?

La grande Prostituée qui est assise sur les grandes eaux, avec laquelle les Rois de la terre se sont prostitués et les habitants de la terre se sont enivrés. (*Apocalypse*, ch. XXVII, ℣ 1 et 2.)

Saint Jean ne vous a-t-il pas appris quelles sont ces GRANDES EAUX? Je vais vous répéter encore les paroles de l'ange, telles qu'il les a entendues :

Les grandes eaux sur lesquelles la Prostituée est assise sont les Peuples, et une multitude, et des nations et des langues. (*Apocalypse.*)

Qui donc est assis sur les Peuples? Répondez, ou plutôt taisez-vous...

Que ceux qui ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre sachent s'en servir. Mais que tout le monde se souvienne qu'une prédiction n'est point une menace, mais un conseil, et qu'elle n'est fatale qu'à celui qui est sorti de la voie du conseil; car il y a une chose que Dieu a établie sur tout pour demeurer éternellement : c'est la JUSTICE, et c'est afin de n'y pas toucher qu'il nous laisse la LIBERTÉ.

Mais aussi je le dis pour les Peuples qui sont bien près de toucher à l'extrême : il faut que la LIBERTÉ respecte la LOI s'ils veulent que la LOI respecte la LIBERTÉ. — Et il sera grand devant Dieu et devant les hommes, celui qui saura faire comprendre et respecter l'une par l'autre et l'une avec l'autre.

Maintenant, croyez au Démon, *je m'en lave les mains*, et que le péché ne retombe que sur vos têtes !

CHAPITRE XVI.

Doit-on attribuer les manifestations des tables à de bons Esprits, après avoir nié les mauvais? — Les uns sont une illusion comme les autres. — Tout vient de Dieu, qui communique avec nous par l'harmonie naturelle. — Quels sont, en nous, les agents de cette communication, et comment s'opère-t-elle? — Le principe de tous les miracles est dans l'union des trois vertus théologales. — La science analytique, convaincue de l'impuissance et de la vanité des notions qu'elle apporte, se verra forcée d'accepter les nôtres.

Mes lecteurs, qui ont déjà compris comment le phénomène des tables parlantes pouvait n'être que le reflet des croyances de chacun, me demanderont à présent d'où viennent cependant d'étranges et mysté-

rieuses révélations (que je ne nie pas [1]), et si on ne les doit pas alors attribuer à des Esprits bienveillants.

Si je n'admets pas de mauvais Esprits, il m'est encore plus impossible d'en admettre de bons. Tout bon Esprit ne saurait être qu'en Dieu ; en reconnaissant de bons Esprits, je diviserais donc l'Unité suprême, je ferais du royaume de Dieu comme du royaume de Satan, je l'anéantirais. — Veuillez bien réfléchir sur la profondeur du mythe de Satan, espèce de prologue de la création, et le réciter avec moi.

Satan était le plus bel archange du royaume divin ; en s'en détachant avec d'autres rebelles, il va peupler l'Enfer. — Satan représente donc la première division du royaume de Dieu, et cette division du bien suprême devient le principe de tout mal ; mais cette division n'est qu'un mythe de la nécessité créatrice, émanant du Créateur ; c'est l'unité se divisant pour faire les quantités et devenir quelque chose par comparaison. La personnification de Satan n'est qu'une supposition, et le Christ l'a combattue par une supposition. Il s'est bien gardé cependant d'admettre la division dans le royaume de Dieu. Lisez l'Évangile : à chaque page, on y voit un démon ; ils s'y comptent

[1] Que me font vos mystères et vos révélations? je n'y crois pas, nous dit le sceptique, vous discutez dans le vide. — Quand on discute, c'est pour s'éclairer, et la lumière n'a pas horreur du vide, devons-nous lui répondre ; on peut y discuter, mais il est défendu de s'y asseoir, et c'est ce que vous faites.

par centaines et fourmillent jusque dans le corps des pourceaux.

Aimez-vous les Démons, on en a mis partout !

Mais y est-il parlé d'un seul bon Esprit? Jésus n'ordonne d'avoir recours et n'a recours lui-même qu'à l'influence de Dieu, notre père et le sien; et s'il nomme une fois l'Esprit dans l'Évangile, n'est-ce pas, au contraire, pour en faire le trait d'union du Père et du Fils, du Verbe et du sujet, la synthèse du tout, le Saint-Esprit, dont le blasphème est sans pardon?

... *Celui qui n'assemble pas avec moi disperse; c'est pourquoi je vous dis que tout péché et tout blasphème sera pardonné aux hommes, mais le blasphème contre l'Esprit ne leur sera point pardonné.* (Saint Matthieu, ch. xii, ℣. 30 et 31.)

Le royaume de Dieu est donc indivisible, et comment en serait-il autrement? Puisque Dieu est l'*union* même, Satan ne peut être que la *division* personnifiée [1]. Satan c'est le contraste dans l'ensemble, la diversité dans l'union. C'est chacun contre tous, l'égoïsme et l'orgueil du moi contre l'action solidaire;

[1] Le mythe, aussi bien que l'étymologie de Satan, se retrouve dans la mythologie païenne avec Saturne, père de tous les dieux qui avaient divisé aussi le gouvernement de l'univers. La Fable, qui fait avaler à Saturne ses propres enfants, révèle encore la similitude de ce mythe avec celui de Satan, prince des ténèbres, par conséquent roi de l'abstraction et du vide, principe d'absorption, et parfaitement capable d'avaler aussi ses rejetons.

Satan c'est vous, c'est moi, c'est nous tous, luttant pour conquérir et immortaliser une individualité, contre Dieu, qui veut l'ensemble et qui nous y ramène irrésistiblement. L'idée de Satan persistera donc dans l'humanité tant qu'elle sera ce qu'elle est ; et quand les plus intelligents, c'est-à-dire *ceux qui sont écrits dans le livre de vie*, auront compris la grande solidarité qui assemble tout en Dieu, *il y en aura encore parmi les habitants de la terre* qui

S'étonneront en voyant la bête qui était, et qui n'est plus, bien qu'elle soit. (*Apocalypse*, ch. XVII, ℣ 8.)

Croyez à présent, si vous le voulez, que de bons Esprits habitent vos tables, mais tâchez de les accorder ; car, s'ils ne disent pas tous absolument la même chose, la division est en Dieu, c'est le royaume de Satan. — Mais, si vous les accordez, il y aura identité d'idée ; or, comme vous ne communiez avec les Esprits que par l'idée, ne pouvant saisir de différence entre eux, vous serez bien forcés de reconnaître qu'il n'y en a qu'un seul.

Que ceux qui croient aux Esprits, bons ou mauvais, essayent encore de se tirer de là.

Tout ce qui nous arrive, ordinaire ou mystérieux, soit peine, soit plaisir, vient de Dieu seul, par l'intermédiaire de la nature, orgue harmonieux dont il est l'âme ou le souffle, et qui nous envoie le bien ou le mal, selon que nous savons faire vibrer notre âme à

l'accord de ses notes, ou que nous la mettons en dissonnance avec elles.

Si cette harmonie est tantôt sensible et tantôt mystérieuse, c'est que notre puissance intellectuelle est elle-même contrastée de deux forces opposées, la Foi, qui aspire ou absorbe les harmonies, et la Volonté, qui va les chercher.

Nous ne reconnaissons de sensible que ce que nous allons chercher, et nous acceptons sans nous en rendre compte ce qui nous vient. Ce qui nous vient pourtant vaut mieux que ce que nous allons chercher; car la Nature sait mieux ce qu'il nous faut que nous-mêmes. Les véritables notions partent donc d'elle, et nous ne les percevons que par la Foi, c'est *le merveilleux;* et ce que nous allons chercher par notre Volonté, et que nous appelons *le réel*, n'est le plus souvent qu'une erreur, parce que l'action part de nous.

Cependant, comme il a été écrit encore : *Aide-toi, le Ciel t'aidera!* la Volonté ne doit pas s'endormir, mais marcher en s'appuyant sur la Foi. — N'est-ce donc pas là les premiers mots de la révélation chrétienne : — Foi et Volonté? — Mais ces deux mots n'expriment encore, comme je l'ai dit, que deux actions en sens opposé, de la nature à l'individu et de l'individu à la nature, le centre rayonnant vers tous les points et tous les points rayonnant vers le centre; mais la circonférence, c'est-à-dire la relation de tous les

points ensemble, n'était pas encore tracée ; le Christ a donc ajouté : *Aimez-vous les uns les autres,* et a décrit le cercle de la Charité.

Vous savez maintenant ce que c'est que la Foi ; vous vous doutez un peu de la Charité, mais vous êtes-vous rendu compte de la Volonté ? La volonté n'est qu'un désir de faire ou d'obtenir ; donc la volonté, c'est l'Espérance.

La Foi, l'Espérance et la Charité.

Je ne vous en demande pas davantage ; réunissez-vous avec cela autour d'une table, autour d'un autel, en dedans ou en dehors d'une église, sous la voute du ciel ou dans un conclave ; réunissez-vous le plus que vous pourrez, et, si vous communiez tous ensemble, dans ces trois idées, vous verrez que le temps des Miracles n'est pas passé, car ils ne sont que l'effet naturel de la Puissance intellectuelle agissant sous l'impression des trois vertus théologales.

Si on me trouve quelque chose de plus chrétien que cela, je veux l'aller dire à Rome !

Mais ce ne sont pas les gens de foi que nous avons à convaincre de la réalité du merveilleux, ils n'y sont que trop portés ; ce sont surtout ceux qui viennent, avec leurs instruments de précision, nous déclarer que tout ceci n'est qu'une chimère et qu'il n'y a de vrai qu'une balance, un pendule, un alambic ou un bistouri. — En démontrant que le merveilleux n'avait rien de surnaturel, j'ai espéré que les premiers pardonneraient

peut-être au merveilleux d'être naturel, si les seconds voulaient permettre à la nature d'être quelquefois merveilleuse.

Tel est l'état des partis, et l'étendue des concessions réciproques qu'ils se doivent, tout honneur sauf, pour arriver à l'union. — Qui fera donc le premier pas? Il semblerait que ce sont ceux qui se disent marcher terre à terre et procéder par la raison ; tout au contraire, j'ai trouvé plus de dispositions dans les gens de foi, à accorder au merveilleux le bénéfice du naturel, que dans les savants à rien céder au delà des précisions dites mathématiques. J'ai cependant déjà montré à ces derniers combien ils doivent en rabattre sur la prétendue délicatesse de leurs outils, qui n'atteindra jamais aux limites de perception de l'âme infinie; mais, puisqu'ils résistent, je tarirai enfin leur mépris sur tant de choses, qui ne doivent le titre de merveilleuses qu'à l'impuissance de leur propre science, en démontrant à mon tour la vanité de ce qu'ils nous imposent comme des réalités.

Prenez garde de quelle manière vous écoutez, car on donnera à celui qui a déjà; mais pour celui qui n'a pas, on lui ôtera même ce qu'il croit avoir. (Saint Luc, Ch. VIII.)

Cette balance, ce pendule, dont les savants mesurent la pesanteur, nous en donnent-ils seulement une idée? Ils n'indiquent qu'une relation invariable entre les corps, mais nullement la pesanteur réelle. — En

effet, la force centrifuge, produite par la rotation du globe sur lui-même, étant très-grande à l'équateur, et nulle au pôle, et cependant s'opposant à la force attractive, égale partout, il en résulte que les corps doivent être plus pesants au pôle qu'à l'équateur. — La terre décrivant, en outre, un cercle autour du soleil, avec une rapidité d'élan bien supérieure encore à sa rotation sur elle-même[1], la force centrifuge, développée dans le rayon de ce cercle, s'ajoute à la pesanteur le jour et la diminue la nuit. — Les corps sont donc infiniment plus légers la nuit que le jour, et, pendant ce temps, ils tiennent moins à la terre. Ceux qui ont dit que *minuit était l'heure des fantômes* en savaient déjà plus sur la pesanteur réelle que ceux qui ne l'ont étudiée qu'avec la balance et le pendule.

L'aplatissement de la terre vers les pôles, que les géologues mesurent aussi avec le pendule, n'est donc encore qu'une illusion produite par l'augmentation de pesanteur, qu'ils comptent comme un rapprochement du centre de gravité. Car la force centrifuge, développée par la rotation de la terre autour du soleil et qui tend à écraser l'équateur, étant, comme je l'ai dit plus haut, supérieure à celle qui tend à le gonfler par la rotation du globe sur lui-même, il en résulte, de toute nécessité, l'aplatissement de l'équateur, l'allon-

[1] La terre, qui ne fait que 9,000 lieues par jour à son équateur en tournant sur elle-même, en fait environ 3,500,000 dans le même temps en parcourant son orbe.

gement des pôles, et, par conséquent, la forme ellipsoïde rendue à la terre, et qui lui convient mieux, sans contredit, par ses rapports avec l'ellipse qu'elle parcourt, que la forme d'une orange que nos savants lui ont donnée. Les instruments de physique et de chimie dont ces implacables bourreaux, au nom de la matière, leur ridicule souverain, écorchent et tenaillent la nature, sont plus à craindre qu'on ne croit, et surtout le pendule avec son dandinement sur lui-même, et son petit air de précision; s'il n'a pas été cause tout à fait de l'accusation portée contre le soleil et la lune, de déranger le niveau des mers tous les jours à heure fixe (le flux et le reflux), au moins a-t-il comparu comme faux témoin dans le procès. Espérons que la science, malgré ses préventions, lui retirera sa confiance et voudra bien absoudre enfin des astres innocents; je pense, par la désignation des forces qui précèdent, lui avoir mis la main sur les deux vrais coupables [1].

L'alambic, avec ses airs graves et posés, s'est fait une immense clientèle en chimie, essayez de vous y fier; c'est un dépositaire infidèle et un usurier. Vous lui confiez un objet parfaitement sain, doué de pro-

[1] Je n'ai aucune prétention à faire ici un livre de science; mais, comme je relève en riant des erreurs, je puis bien en plaisantant dire la vérité; en tous cas, j'en prends acte. Car je n'avance rien que je ne sois en mesure de prouver; toujours par la bonne méthode, c'est-à-dire en opposant les semblables : la science à elle-même, comme le Démon à lui-même, afin de les détruire sans crainte et sans remords; car détruire un vide, c'est combler!

priétés naturelles incontestables, ayant une forme qui constitue son existence; il vous le rend informe, en poussière ou en gaz, et il a la prétention de tout vous rendre quand il a tout gardé, moins le poids *qui n'est rien*, puisqu'il vient d'une cause indépendante du corps lui-même; et le syndicat des savants sanctionne cette horrible usure! Vous lui donnez du vin, il vous rend du tannin, de l'alcool et de l'eau à poids égal. Qu'y manque-t-il? le Gout; c'est-à-dire la seule chose qui fait que *c'est du vin*, et ainsi de tout. — Parce que vous avez tiré trois choses du vin, messieurs les chimistes, vous dites : Le vin se fait de ces trois choses. — Refaites-le donc, — ou je vous dirai, moi : Ce sont trois choses qui se font du vin ; — vous pouvez défaire ce que vous avez fait; mais vous ne referez jamais ce que vous avez défait dans la nature ; — les corps ne vous résistent qu'en proportion qu'ils sont plus fortement combinés, et vous appelez corps simples tous ceux qui vous résistent : Vanité!

J'aime le microscope; il se contente de nous montrer les choses telles qu'elles sont, en étendant simplement notre perception ; ce sont donc les savants qui lui prêtent des avis. Mais, lorsque plongés dans les derniers détails, ces messieurs viennent apporter au microscope le plus petit grain ou la moindre gouttelette, l'instrument railleur semble, en leur y montrant des animaux vivants, leur dire : *Analysez-moi donc ceux-là?* — Qu'est-ce donc que l'analyse? Vanité! Vanité!

Enfin, quand un savant docteur tranche du bistouri dans un cadavre, pour y chercher les causes de la maladie qui a fait une victime, avec son aide, il ne trouve que des résultats. — Car la cause de la mort est dans celle de la vie, et la vraie médecine, celle qu'a pratiquée naturellement le Christ et qui renaît scientifiquement avec l'Homœopathie, la médecine des semblables, s'étudie sur le vif[1]. — Or, quand il s'agit de la vie, comme il n'y a rien qui ressemble moins à un *vivant* qu'un *mort*, l'anatomie est la plus triste des VANITÉS.

Tous les instruments sont-ils donc une cause d'erreur? Loin de là; mais ils indiquent la vérité dans une limite si restreinte, que leur vérité n'est qu'une VANITÉ. Donc il est impossible d'y attacher une vérité absolue.

C'est ce que j'appelle l'*impossible du réel*, et dont je prends acte pour affirmer le *possible du merveilleux*.

Quand il s'agit donc de vérités à découvrir dans le

[1] Mon opinion est trop peu de chose encore pour que personne en puisse tirer profit; mais, comme cela pourrait arriver un jour, je dois prévenir MM. les homœopathes que je les trouve fort bons aujourd'hui, parce qu'ils sont une négation des autres médecins. Quant à leurs médicaments, comme ils augmentent de force par les dilutions, c'est-à-dire les divisions à l'extrême, je dois dire que je n'ai pas trouvé encore de dilution plus grande que celle-ci : je pense à un remède quand je veux le donner. Il ne s'agit que de vouloir sincèrement le bien pour pouvoir le faire. C'est le dernier degré de l'homœopathie, qu'il sera un jour fort intéressant de ne pas confondre avec ceux qui l'exploiteront. — L'homœopathie ne sera, en effet, la médecine par excellence que lorsqu'on reconnaîtra qu'elle guérit le corps par la seule influence de l'âme.

domaine de l'intelligence, qui l'emporte sur tous les instruments de la distance qui sépare l'infini du fini, l'absolu du relatif, les expériences matérielles, dites de précision, ne sont pas seulement stériles, elles sont sottes et ne peuvent dériver que du vide produit dans l'âme des sceptiques par le Démon, qui est la *Négation de tout*, ou par la Négation de tout, qui est le *Démon*.

QUATRIEME PARTIE.

THÉORIE DES BRUITS DITS SURNATURELS. — EXEMPLES ET PRATIQUE.

CHAPITRE XVII.

Des bruits et des voix surnaturels. — Cause physique de ces bruits et raison de leur perception. — Qu'est-ce que des illusions? D'où viennent-elles? Qu'en doit conclure la raison? — Le germe de la magie éclôt, de nos jours, à la lumière de la raison. — On ne doit reconnaître dans les manifestations nouvelles que les effets de la vibration organique. — Je le constate par trois exemples. — La source de la force magique, tarie par une foi perdue, se retrouve dans une foi nouvelle. — Il y a orgueil et danger à défier l'incrédulité.

Je n'ai plus à parler maintenant que de l'entente des bruits ou des voix regardés comme surnaturels. Mes lecteurs y sont assez préparés pour que ceci ne les effraye plus. J'ai décrit comment, en effet, après de longues expériences faites sur les tables dans un même lieu, les oreilles des personnes qui y séjournaient ar-

rivaient à percevoir des retentissements sonores souvent le jour, mais plus souvent la nuit. Y a-t-il là une pure illusion ou un fait matériel ? — Je répondrai : L'une et l'autre ; le phénomène procède de tous les deux, c'est-à-dire que l'âme, étant mise par la surexcitation dans un état de sensibilité plus exquise, perçoit d'abord ce qu'elle n'eût pas pu saisir autrement, et, brodant à son tour sur cette perception qui dérive d'une circonstance physique inaccoutumée, tire de son propre fonds pour augmenter ce germe nouveau livré à son élaboration, et, comme un terrain qui fait fructifier le grain, elle fait éclore et fructifier celui-ci en idée, et produit ainsi un être complet, fantastique il est vrai, — mais pas plus que s'il nous plaisait, à vous ou à moi, de regarder dans un gland le fantôme d'un chêne.

La réaction du principe infini de l'âme sur une particule finie, parfaitement désignée, un fait matériel, dans toute la force qu'on attache à ce mot, est donc la source de toute illusion présente. — Mais, comme le gland est venu du chêne, et qu'il contient encore un chêne, ce qui est illusion ne l'a pas toujours été et ne le sera plus un jour. — L'ILLUSION n'est qu'un rêve du passé ou du futur.

Alors, vont me dire ceux qui voient partout des Esprits, vous vous donnez un démenti à vous-même ; si je les vois, ils ont été et seront un jour ; comment pouvez-vous dire qu'ils n'existent pas ?

— Par la raison que nous sommes dans le présent, et que le présent n'est ni le passé ni le futur.

La force infinie de notre âme immortelle, rayon du foyer divin qui peut en être excessivement éloigné, mais jamais détaché, nous met en communication avec le PASSÉ et le FUTUR, mais non pas avec les êtres ou les choses du passé ou du futur. — Les uns ont été, donc ils ne sont plus, et c'est une illusion, et, les autres n'étant pas encore, leur existence est toujours une illusion; le PASSÉ seul et le FUTUR ne sont pas des illusions, mais contenus en effet dans le PRÉSENT, qui est l'ÉTERNITÉ avec des changements de nom. — Illusion, réalité, vérité, mensonge, bien ou mal, accord ou discord, sont confondus dans le PRÉSENT, clavier sans fin, dont la *vie* choisit et assemble les notes pour éterniser l'harmonie.

Les mêmes phénomènes de Magie que jadis se reproduiront donc encore, mais avec une modification, car, si tout change pour revenir, ce qui revient, ayant grandi dans le temps, ne revient que changé pour changer encore et revenir, toujours pareil sans l'être jamais, comme les orbes successifs d'une spirale sans fin.

Quelle sera maintenant cette modification? c'est le retour progressif à l'unité dans l'esprit, à mesure que la division se propage en sens inverse, c'est-à-dire que la matière se divise ou que la terre se peuple. Ainsi donc, ces manifestations magiques de toutes sortes

que l'on avait attribuées dans le passé et que l'on cherche encore à attribuer à des individualités spirituelles seront rendues dans l'avenir à l'UNITÉ INTELLECTUELLE reconstituée par la SOLIDARITÉ.

Mais le germe ou le principe de ces bruits étranges ou de ces voix mystérieuses, que tant d'illuminés ont entendus et entendent encore, va-t-il se retrouver enfin au fond des manifestations des tables? Je ne le crois pas ; j'en suis certain, car je l'ai recueilli, et voilà comment :

Vous n'avez pas oublié, sans doute, que nous avons reconnu, dès le commencement de cet ouvrage, que le mouvement des tables correspondait à la vibration de l'organisme produite par l'action variée des facultés intellectuelles (page 21) ;

Que le mouvement ou la vibration physique des objets n'était pas seulement perceptible au sens du tact, mais que, tout son venant aussi de la vibration, celle-ci est donc perceptible également au sens de l'ouïe. — Rien de plus logique, rien de plus naturel, l'expérience devait donc un jour le confirmer, et elle l'a fait, trois fois du moins pour moi.

Dans la première, je ne fus que passif; c'était à Citeville, dans les circonstances que j'ai déjà racontées (page 22), quatre ans avant qu'on parlât des manifestations des tables. J'entendis un roulement prolongé sur un pupitre isolé devant moi, placé sur une table

sans tapis au milieu d'une chambre, et j'eus lieu de constater l'absence de toute supercherie.

Dans la deuxième expérience, comme j'étais sous l'impression des événements de Citeville, dont je cherchais la cause naturelle, le hasard conduisit près de moi une jeune fille de dix-huit ans, présentant tous les caractères fatalement distinctifs des Médiums au plus haut degré, c'est-à-dire, comme j'ignorais encore ce nom et le sens qu'on y attacherait, que je lus sur son front les signes phrénologiques des somnambules extatiques et sur son visage de poitrinaire une prédestination mortelle. — Après avoir provoqué chez cette jeune fille une vision presque instantanée dans une boule de cristal de roche (à la manière de Cagliostro), afin de certifier ainsi les facultés dont je me doutais ; je posai un violon parfaitement accordé sur une table sonore, où je plaçai ma main, et je dis à la jeune fille d'y appliquer aussi la sienne en face de moi. Au bout de trois minutes environ, le violon commença à rendre, pour moi et deux spectateurs de l'expérience, un son tel que si le vent eût passé dans ses cordes ; mais, en face de moi, la jeune fille tenait ses yeux tout grands ouverts, fixes, sans clignotement de paupières, et les larmes y perlaient à grosses gouttes. *Mon Dieu!* me dit-elle, *quelle douce musique j'entends, comment se fait-il que vous puissiez jouer du violon ainsi?...* Puis tout d'un coup : *Ce n'est pas vous*, me dit-elle encore, *c'est moi qui joue... Savez-vous pour-*

quoi cela me semble si doux?... C'est ma mort que je chante!... Comme je ne voulais pas laisser persister une aussi puissante émotion, je retirai ma main de la table ; mais je n'eus que le temps de m'élancer vers la pauvre enfant, elle pâlit, ses yeux se fermèrent, et elle tomba endormie dans mes bras. — Lorsque je la réveillai, elle ne se souvenait de rien. — Six mois après elle s'éteignait pieusement et doucement dans les bras des bonnes religieuses d'un couvent d'Abbeville, où elle avait voulu prononcer ses vœux.

Pour la seconde fois, j'entendais donc un bruit sans cause matérielle apparente, et je constatais, en outre, qu'une âme sans nul doute plus sensitive que la mienne pouvait s'élever jusqu'à la perception d'une harmonie là où je n'entendais encore qu'un son. — Et c'est à partir aussi de ce jour que germa dans ma tête la théorie d'une vibration organique encore inconnue, mais se communiquant par le contact ou à distance, selon les rapports harmoniques, et si je la développe aujourd'hui, ce n'est par orgueil, mais pour qu'on vienne à mon aide [1].

[1] MM. nos savants, qui attribuent la communication du son à distance à la série circulaire des zones de l'air agité, sauraient-ils expliquer pourquoi ces zones, ayant une force évidemment égale à l'extrémité du même rayon, n'agitent pas également toutes les cordes d'un instrument, et choisissent, parmi les corps sonores qui sont à distance, ceux précisément dont l'intonation s'accorde avec le son émis, pour les faire vibrer, sans éveiller aucun mouvement dans les autres? Ne devons-nous pas chercher quelque part la raison de cette mystérieuse sympathie, provoquée sans doute par le mouvement phy-

La troisième expérience où je pus constater un bruit de la même nature est plus récente et suivit de cinq mois environ les premières manifestations des tables.

Quatre ou cinq personnes réunies autour d'une table, qu'elles croyaient bien fermement habitée par des Esprits, me prièrent de me mêler à leur cercle. — Loin de chercher d'abord à éteindre leur foi, que je ne partageais pas, je m'y prêtai, au contraire, dans

sique, mais qu'on doit attribuer à la réaction sympathique, et non à la propagation directe? — Que dire cependant sur une chose dont on ignore le principe? et la science connaît-elle celui du son? Si elle eût voulu raisonner pourtant sur les lois éternelles, au lieu d'expérimenter sur des choses mortelles, voilà ce qu'elle eût pu dire : Pour maintenir dans le fini l'ordre de la continuité infinie, Dieu a voulu que les extrêmes ou les contraires se formassent l'un par l'autre. C'est ainsi que la lumière, qui est le principe de toutes les couleurs, est elle-même incolore; le principe de toutes couleurs est là, ou il n'y en a pas. — Le principe de tous les sons doit donc être, ou il n'y en a pas. — Or, comme il n'y en a pas dans le vide, le vide est le principe du son. — La couleur est la perception d'une quantité dans la lumière; le son est la perception d'une quantité dans le vide. Pourquoi un coup de canon produit-il un son? c'est qu'il produit un certain vide. Pourquoi la vibration produit-elle un son? c'est qu'elle produit également un vide par la rapidité du mouvement, et le sens de l'ouïe, qui juge instinctivement des quantités et des rapports, est l'organe de l'harmonie, comme la vue, qui juge des quantités et des rapports de la lumière, est l'organe de cette autre harmonie. La nature, qui agit toujours par simplicité et économie d'invention, ne pouvait rien trouver de plus simple et de plus économique que l'unité de principe; aussi l'a-t-elle employée, et vous voyez que cela ne nuit en rien à sa variété.

Oui, la science eût ainsi parlé si elle eût préféré le raisonnement à l'expérience. — Mais le raisonnement est une chose si creuse! et l'expérience est une chose si sûre! — Fiez-vous-y donc, hommes pétris de vanité! — quand la nature a précisément mis le principe d'une chose là où votre sens ne peut pas la saisir.

l'espérance de me servir bientôt de cette crédulité elle-même pour la combattre.

En effet, après avoir conversé à la manière consacrée avec ces Esprits, qui me firent fort bon accueil, malgré mon incrédulité qu'ils n'eussent pas dû ignorer, je plaçai une carafe vide sous la table, en les conjurant d'y entrer et d'y manifester leur présence par un bruit. En moins de deux minutes, nous entendîmes tous distinctement comme le frôlement d'un doigt sec sur le verre. — Attribuant en moi-même ce bruit à la manifestation de la vibration communiquée de la table au parquet et du parquet à la carafe, j'eus l'idée de faire adhérer celle-ci plus fortement au parquet en la remplissant à moitié d'eau, afin d'augmenter le bruit s'il était possible et de le pousser à l'aigu en comblant une partie du vide ; mais je me gardai bien d'accomplir mon idée tout seul, je la fis épeler par la table elle-même, au cercle de laquelle se trouvait un Médium ou somnambule assez lucide pour communiquer de pensée avec moi. — Les Esprits demandèrent donc de l'eau dans la carafe afin de se faire entendre mieux ; on les satisfit immédiatement, et après cinq autres minutes d'attente, un son faible mais prolongé, comme celui de l'harmonica, vint frapper nos oreilles attentives. — Les acteurs de l'expérience frémirent..... Je choisis ce moment pour leur exposer la théorie de la vibration, qui donnait une cause naturelle à ces effets extraordinaires ; mes explications

n'enlevèrent pas, il est vrai, leur croyance aux Esprits, mais elles insinuèrent le doute dans leurs âmes. — « *Maintenant*, *recommençons*, » leur dis-je. — La Foi n'y était plus, la carafe se tut, et la table elle-même cessa de répondre, le principe de l'expérience était tari.

J'avais eu assez de force pour infirmer la Foi dans les Esprits, mais pas assez encore pour amener les acteurs de l'expérience à une Foi suffisante en eux-mêmes, c'est-à-dire dans les facultés instinctives propres à leur âme, qui leur livre la nature à nu, et ce résultat cependant est celui où tout le monde arrivera.

Si on vous demande donc de reproduire de pareils faits, me dira-t-on, le ferez-vous? — Volontiers, si l'occasion s'en présente, et si j'en vois la nécessité, ce dont ma conscience est seule juge. — Mais je me garderai bien de commettre la faute de certains magnétiseurs qui ont eu l'orgueil de vouloir lutter contre toute une académie en lui présentant des faits face à face. — Comme le développement de tous ces phénomènes n'a de principe que dans l'influence morale, et que cette influence favorable de ma part seulement est défavorable ou pernicieuse de la part de tous les savants spectateurs, je ne m'y risquerai pas et je leur épargnerai la joie d'un facile triomphe, qui ne serait, après tout, si on voulait bien raisonner, que la preuve la plus éclatante de la Vérité que j'avance, c'est-à-dire *de la force émanant de la Foi que chacun porte en soi.*

Or, j'aime à croire, pour leur honneur, que MM. les savants ont autant de foi dans ce qu'ils enseignent que moi-même j'en ai dans ce que je dis. Je ne lutterai donc jamais contre eux dans de pareilles expériences.

Les faits qui s'accumulent les écraseront, d'ailleurs, et je compte sur eux bien plus que sur mes raisons, que je ne donne que pour préparer le Monde aux manifestations qui vont venir, afin qu'il ne les prenne pas pour des Miracles.

CHAPITRE XVIII.

La puissance de l'homme se mesure à sa Foi. — J'appelle mes lecteurs à juger de la leur par le récit de faits incroyables. — L'obligation de croire de la part de celui qui est enseigné impose à celui qui enseigne l'obligation de démontrer. — Le principe des bruits dits surnaturels, comme celui des sons, n'est autre que celui de l'harmonie elle-même. — Toutes les manifestations nouvelles se résument dans la vibration qui répond à toutes. — Comment on peut entendre des voix humaines; d'où viennent-elles et que sont-elles? — L'admission du magnétisme dans la science eût empêché le développement irrationnel de la croyance au merveilleux et les folies du jour. — Où j'en ai amené la question. — Comment j'en poursuivrai la solution.

Celui qui est encore à se demander s'il peut, *doute*; il n'a donc pas la Foi, et il a beau *vouloir*, il ne peut pas, parce qu'il ne croit pas pouvoir.

Plus un fait paraît extraordinaire, plus il faut de Foi pour y croire. Ainsi, plus je vous ai donné de raisons pour détruire l'extraordinaire, moins je suis sûr de votre Foi, car elle est restée inactive, et *la Foi qui n'agit point, est-ce une Foi sincère?* Je vais la mettre à l'épreuve, en ce moment, en vous certifiant des faits si extraordinaires, que je n'aurai plus rien à vous dire après, sinon : ADDITIONNEZ *ce que vous* CROYEZ, *et vous* SAVEZ *ce que vous* POUVEZ.

Une dame, médium d'Amérique, récemment débarquée à Paris, a été introduite dans plusieurs sociétés où dominait le principe religieux. Cette illuminée posant sa main sur une table qu'entoure son cercle habituel, exprime la volonté de produire pour tout le monde le bruit d'un orage, et, à mesure que sa main s'éloigne, s'approche de la table ou la touche, les assistants entendent distinctement la pluie qui crépite faiblement, fouette ou tombe en sifflant.

Ce n'est pas tout encore. Elle commande aux Esprits (car c'est en vertu de la foi en eux qu'agit cette moderne sibylle), de venir battre les vitres d'une fenêtre de leurs doigts, sans doute, ou de leurs ailes, et chacun entend un roulement prolongé, faible d'abord, et qui grandit, sans rien apercevoir, même de tout près, ni devant, ni derrière le carreau transparent d'où il semble partir.

Avez-vous entendu et vu cela? me dira-t-on. Non, et je ne le certifie que comme étant le produit d'une se-

mence dont j'ai souvent recueilli les mêmes fruits; mon témoignage, d'ailleurs, ne saurait être admis, puisque je suis intéressé dans la question. Mais il y en a de plus justement placés que moi dans la haute confiance des hommes qui l'ont vu et entendu, et, ceux-là, on ne les démentira pas. — C'est même à cause de l'authenticité de ces faits qui débordent, que certaines gens, qui vivent depuis si longtemps du *Mensonge*, voyant la Vérité montrer la tête à la margelle de son puits, font semblant de la prendre pour un Démon et crient : Hourrah ! afin qu'on l'y renfonce. — Comme il y en a d'autres aussi qui, la voyant apparaître toute nue, jouent la pudeur et lui préparent déjà les oripeaux d'une religion nouvelle. — Comme il y en a aussi d'aveugles qui ne voient rien du tout ; mais, grâce à Dieu, il y en a qui voient tout cela.

A quoi servirait maintenant de vous raconter d'autres faits à ma connaissance? n'y aura-t-il pas assez de voix et de journaux pour les répandre ? Ce n'est point sur eux que je me fonde pour vous donner mes raisons, mais je les attends pour les confirmer. Démontrer le possible de ce qui est, c'est analyser l'idée d'un fait; mais ce travail ne serait que ridicule s'il ne devait pas conduire à son tour à la synthèse ou construction du fait avec l'idée.

Mais, si vous attendez le fait, où sera le mérite, et, par conséquent, la puissance de votre Foi ?

En exigeant cependant de vous la Foi en des choses

inconnues, ceci me dispense-t-il de vous en donner les raisons? Tout au contraire, j'y suis d'autant plus obligé, que ce que je vous demande est plus difficile à croire, et c'est de cette obligation solidaire que doit naître le progrès véritable.

Parce que je découvrirai tous les jours une cause naturelle à ce qui vous semble merveilleux, est-ce que je détruirai la Foi? Jamais; mais la Foi non plus ne détruira jamais la Raison! — Car la Nature inépuisable, fournissant tous les jours des merveilles nouvelles, *à croire* et *à découvrir*, éternise ainsi le travail de la Foi et de la Raison; et, puisque la *chandelle*, comme dit l'apôtre, *n'est pas allumée pour être mise sous un boisseau*, permettez-moi de retirer le boisseau qui est sur celle-ci.

La Vibration, insensible dans un objet, peut devenir très-sensible, s'il la communique par le contact; comme un diapason, presque silencieux s'il est isolé, donne une note retentissante s'il est appuyé sur un objet d'une grande sonorité. La vibration n'a pas même besoin du contact pour se communiquer à des objets plus ou moins éloignés; c'est un fait physique dont j'ai déjà parlé et dont on peut se rendre compte, en produisant un son dans un appartement où est posé un piano, une harpe, ou même un violon; et la remarque importante que l'on doit faire lorsque le son ou la vibration se communiquent à distance, c'est que l'instrument rend de préférence et même uniquement les

notes à l'unisson, à l'accord ou au contre-point de celle émise. — L'action de la vibration ne peut donc pas passer pour se propager toujours directement ; mais le plus souvent, au contraire, n'éveille qu'une réaction sympathique. (Voir la note page 160.)

Les faits d'audition, produits par les Médiums, ont donc là une cause physique qui défend à la science de les nier, et qu'il eût fallu épuiser au moins avant d'avoir recours aux Esprits, pour donner une explication infiniment plus difficile à expliquer que les faits eux-mêmes.

Je n'ai pas la prétention de poser ici des lois et des règles ; car, comme on a parlé longtemps avant qu'il y eût de règles, c'est-à-dire de grammaire, on produira bien longtemps encore des faits de Magie avant de leur donner des lois, c'est-à-dire en faire une science. Mais, comme on peut très-bien parler et s'entendre sans grammaire, on peut aussi très-bien s'entendre en Magie sans en affirmer toutes les lois. Celles de l'harmonie semblent cependant s'y appliquer, et il n'y a rien d'étonnant à cela ; la Magie n'étant autre chose que le développement du principe intellectuel, ce développement ne peut être que le résultat d'une *harmonie ;* or, en vertu de l'unité de principe qui régit la nature, on peut très-logiquement lui supposer les mêmes règles qu'à l'*harmonie* elle-même. En effet, qu'avons-nous trouvé jusqu'à présent ?

Les actions de l'âme, produisant une vibration orga-

nique en rapport avec elles-mêmes, la communiquent par le contact à des objets quelconques, qui leur rendent la vibration similaire ou l'accord. — Ceci constitue le langage des tables dont vous savez tous les détails.

Les mêmes vibrations peuvent aussi se communiquer à distance, et à l'action réelle répond la réaction sympathique de tous les objets creux et sonores qui entourent l'individu. — De là le principe de l'audition des bruits.

Pourquoi maintenant ne sont-ils pas entendus de de tous et toujours? — C'est qu'ils demandent une activité de facultés que développe la seule surexcitation de l'âme [1].

Comment peuvent-ils avoir lieu la nuit et nous surprendre au milieu du sommeil? — C'est que le sommeil donne naissance à des rêves où les facultés de l'âme sont loin d'être endormies; la peur, la colère, la haine ou l'amour, y vibrent souvent avec plus de force dans le cœur de l'homme que pendant les actes de la vie réelle. Celui-ci peut donc, s'il s'éveille en sursaut au milieu de l'excitation de son âme, entendre les bruits produits au dehors par la réaction sympathique.

[1] Il serait superflu d'insister sur le développement extraordinaire que prennent les facultés sensitives dans mille circonstances, qu'on appellera maladies si l'on veut, mais qui ne certifient pas moins la possibilité du fait; et, entre toutes les manières de développer l'action des sens, le besoin et l'usage sont encore les meilleures; la finesse prodigieuse où en arrive la perception chez les sauvages me dispense de tout exemple.

Comment, en dernier lieu, ces bruits peuvent-ils changer de qualité et être perçus même comme des voix humaines? — Je ne puis répondre à ceci sans faire intervenir l'action de la Foi ; mais, pour être plus rare et plus extraordinaire, à cause même de la nécessité de ce principe, si peu répandu de nos jours, le fait d'audition n'en est pas moins naturel.

La Nature ne peut être sourde à la voix du besoin, qu'elle n'impose à chaque créature que pour manifester sa puissance à le satisfaire. — Au besoin physique qu'elle donne aux êtres sans raison, elle répond par l'instinct. — Au besoin moral, qui est le caractère de l'homme, elle répond aussi par un instinct moral, qui n'est autre que la Foi ; mais Instinct et Foi ne sont tous les deux que la réaction sympathique du besoin. Or, la réaction du besoin moral ne pouvant être qu'une idée, et l'idée elle-même ne se formulant que par le langage, l'homme passé à la *Foi aiguë* par l'exigence du besoin moral en perçoit la satisfaction idéale sous la forme directe de paroles qu'il croit venir du dehors. Cette voix cependant n'est formulée qu'au dedans de lui-même, et, comme les sens ne sont qu'un mirage éternel, de même qu'il voit la terre en place et le soleil qui tourne, qu'il se sent en repos quand il est en mouvement, il entend *en dehors* ce qui résonne *en dedans*.

Cette voix est la même pour tout et pour tous. — La voix que Moïse entendit au Sinaï ; celle qui parlait

aux Prophètes; le Démon de Socrate; la voix qu'écoutaient les Sibylles[1]; celle qui arma Jeanne d'Arc pour sauver la France; celle qui répond à la surexcitation de tous les besoins physiques et moraux; celle qui pend l'enfant au sein de sa mère, celle qui enseigne aux oiseaux à couver leurs œufs, à la fourmi à se garder de l'hiver. — Du grand au petit, du Prophète à la fourmi, c'est une *harmonie* de Dieu *notée* par la nature, *exécutée* par l'instinct et *entendue* par les sens.

Si au lieu de procéder par la négation contre le Magnétisme, on eût voulu, depuis soixante-dix ans, étudier rationnellement ses phénomènes variés sans leur accorder une confiance illimitée, dans laquelle les esprits étroits se complaisent, on se fût pénétré peu à peu de leur réalité, et l'on ne serait pas exposé, comme dans les cas qui précèdent, à voir tout d'un coup surgir des phénomènes qui atteignent la proportion de *miracles* pour ceux devant lesquels ils se révèlent sans préambule.

Le principe de la Foi terrassé par le réalisme et les moqueries du siècle dernier, en même temps qu'il mourait sous l'Encyclopédisme, renaissait par le Magnétisme. — L'instinct cependant, qui ne peut s'exercer librement que dans la pureté de nature, enve-

[1] Celle qui parle aujourd'hui à M. V. Hennequin à l'aide du cordon aromal est un mélange du moderne à l'antique, du profane au sacré; en un mot, c'est l'idée engendrée du mariage du télégraphe électrique avec l'inspiration.

loppé de la croûte des superstitions ou des préjugés, ne présenta d'abord par la voie des somnambules qu'un mélange hybride des harmonies naturelles avec leurs idées préconçues et celles de leurs magnétiseurs, et il a fallu toute la sincérité de cœur de quelques rares observateurs pour découvrir le vrai au milieu de ce chaos ; aussi est-il resté méconnu de la plupart de nos philosophes et de nos savants réalistes. — Aujourd'hui même, ils crient encore plus fort contre des phénomènes plus forts, sans se rendre compte que c'est l'exercice de la faculté qu'ils nient qui en a précisément augmenté l'intensité. — Est-elle cependant dès à présent assez dégagée des influences délétères des préjugés d'éducation pour qu'on puisse lui accorder une croyance complète? — Loin de là !

La position actuelle est donc celle-ci : les Savants commencent à se douter qu'il pourrait bien y avoir quelque chose, et ceux qui avaient vu quelque chose commencent à lui accorder trop dans le milieu physique et intellectuel où flotte encore notre société.— De là le trouble et l'agitation des uns et la folie qui gagne les autres.

Les *Savants*, en sortant de l'impassibilité de la vieille négation pour vider tout leur arsenal de physique expérimentale, laissent trop bien voir qu'ils ne croient plus eux-mêmes n'avoir à combattre que de vains Fantômes.

Les *Adeptes*, au contraire, chantent victoire, admettent les Fantômes et livrent leur intelligence anni-hilée à cette domination funeste.

En apprenant aux uns comme aux autres qu'il n'y a rien de surnaturel parce que la Nature est assez grande pour que rien ne la surpasse, et qu'elle est l'expression de Dieu qui ne se contrarie pas, que l'homme, doté d'un corps matériel et fini, participant également de l'infini par son âme immatérielle, peut, dans le dégagement de celle-ci acquérir des notions tellement supérieures à celles données par les sens, que ceux-ci ne les comprennent plus, je détruis l'empire du merveilleux, sans ôter à la Nature une seule de ses merveilles, j'indique *à la science* un pays où elle n'a que des illusions à combattre pour en faire la conquête, et *à ceux qui ont pénétré sans elle* dans ce pays nouveau, j'annonce qu'il vaut mieux encore attendre la science que de s'escrimer ainsi dans le vide, à l'ombre de vessies qu'on prend pour des lanternes.

Je sais bien qu'en appelant ainsi le rapprochement de deux adversaires qui luttent [1] depuis le commencement du monde, je me les donne pour ennemis; mais je ne crains pas l'inégalité de la lutte, car je les opposerai l'un à l'autre, et je sais bien qu'ils ne peuvent s'unir pour me combattre, puisque, s'ils s'unissaient, ils ne me combattraient plus.

[1] Le Scepticisme et le Fanatisme, c'est-à-dire l'excès en moins et l'excès en trop du principe éternel de la Foi.

Je n'ai voulu parler que des Tables et répondre à leurs manifestations : ce livre touche donc à sa fin ; mais ce n'est qu'en faisant ressortir en même temps tout ce qu'il y a de *réel* au fond des faits merveilleux attribués à la magie et à la sorcellerie en général, et ce qu'il y a de *naturel* au fond des miracles dont Dieu n'a point fait un désordre dans l'harmonie de sa création, mais uniquement des manifestations d'un ordre plus élevé, que j'établirai, dans une publication prochaine, les bases de la *Magie rationnelle*.

Mes deux adversaires n'en ont donc pas fini avec moi. Je les attends tour à tour, car j'ai franchement écrit sur mon drapeau deux mots qu'ils voudront se déchirer, mais que je saurai maintenir ensemble :

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE.

CONCLUSION.

En terminant, je m'aperçois que je retombe précisément au point d'où j'étais parti, c'est-à-dire sur ces deux mots, qui forment mon en tête : PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE. — Les extrêmes se touchent ! J'ai donc décrit le cercle de la question que j'avais embrassée.

Décrire un cercle, c'est conclure ; la CONCLUSION ferme tous les points de la circonférence; essayer de la tirer d'un seul, c'est briser, c'est *déclore*.

Résumerai-je alors ? Mais je n'apprendrai rien en quelques mots à ceux qui ont déjà compris, et à quoi serviraient-ils aux autres ?

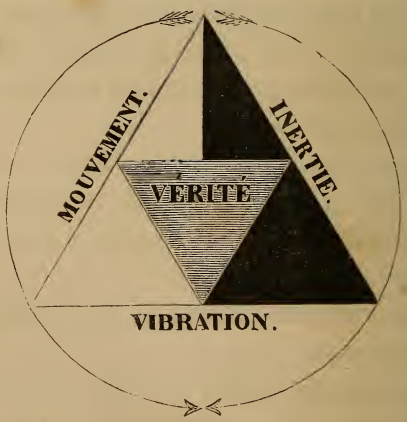
Le RÉSUMÉ d'un cercle est à son centre, et ce centre est un point ; or un point n'a pas de dimension; lui en donner une, serait décrire un cercle dans le cercle, *compliquer au lieu de réduire*.

Mais on a toujours fait comme cela : voilà pourquoi je fais autrement.

Je n'écris pas pour faire un livre, mais pour combattre les livres ; et cependant vous en faites un, me dira-t-on. — C'est de la médecine homœopathique, et

pas autre chose ; — je suis médecin et nullement grammairien ; j'écris une ordonnance.

Conclure ou résumer serait chercher à imposer, en quelque sorte, le travail partiel de mon intelligence, quand j'attends, au contraire, le travail et le jugement des autres. Ce serait mentir au principe de *solidarité intellectuelle* que j'ai proclamé. En un mot, nous tous qui vivons, par vivre j'entends penser, ouvriers du Temple de l'avenir, nous devons y travailler chacun dans notre partie, selon la mesure de nos forces et je crois, pour ma part, avoir apporté assez de pierres à l'édifice, en ce jour, pour que l'on prenne la peine d'y poser le ciment, tandis que j'en vais chercher d'autres.



COMMENT
L'ESPRIT
VIENT AUX TABLES

PAR

UN HOMME QUI N'A PAS PERDU L'ESPRIT

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

1854

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE.

Format in-18 anglais.

HEURES DE PRISON, par Mme Lafarge (née Marie Capelle). 1 vol. . . . . 3 fr. 50

L'INSURRECTION EN CHINE, depuis son origine jusqu'à la prise de Nankin, par MM. Callery et Yvan, avec *une carte indiquant la marche de l'insurrection* et *le portrait du prétendant*. 1 vol. 3 fr. 50

STERNE INÉDIT. ŒUVRES POSTHUMES COMPLÈTES, traduit par Al. Hedouin, édit. accompagnée de notes et ornée du portrait de Sterne. *Cet ouvrage n'a jamais été publié en français.* 1 vol 3 fr. 50

LE NIL, lettres sur l'Égypte et la Nubie, par Maxime du Camp (*sous presse*). 1 vol. . . . . 3 fr. 50

LA CASE DE L'ONCLE TOM, par Mme H. Beecher Stowe, traduite par M. Léon Pilatte, avec *une préface de l'auteur, écrite spécialement pour cette traduction*, précédée d'une introduction de George Sand et accompagnée de notes du traducteur — *Traduction autorisée et approuvée par madame Stowe.* — *Nouvelle édition.* 1 vol. . . . 3 fr. 50

SCÈNES D'ITALIE ET DE VENDÉE, par Cretineau-Joly. 1 vol. . . . . 3 fr. 50

SALMIS DE NOUVELLES, par Théophile Gautier, Laurent-Pichat, L. de Cormenin, Perron, Édouard Delessert, Louis Jourdan, A. Gaiffe, Ulbach et Maxime du Camp. 1 vol. . . 3 fr. 50

HISTOIRES NORMANDES, par A. Karr (*sous presse*). 1 vol. . . . . 3 fr. 50

DEVANT LES TISONS, par Alphonse Karr. 1 vol. 3 fr. 50.

LE LIVRE POSTHUME, ou Mémoires d'un Suicidé, par Maxime du Camp. 1 vol. . . . . 3 fr. 50

REGAIN LA VIE PARISIENNE, par Nestor Roqueplan. 1 vol . . . . . 3 fr. 50

CE QUI EST DANS LE CŒUR DES FEMMES, poésies nouvelles par Mme Louise Collet, suivies d'un Poème sur la colonie de Mettray, couronné par l'Académie française. 1 vol. avec gravure. 2 fr.

COLOMBES ET COULEUVRES, poésies nouvelles, par Roger de Beauvoir. 1 vol. . . . . 2 fr.

CHANT D'UNE ÉTRANGÈRE, par Émilie ***, poésies, précédées d'une pièce de vers par A. de Lamartine. 1 vol. . . . . 2 fr.

HISTOIRE DE L'IMPOT DES BOISSONS, par M. le comte de Villedeuil. 5 v. in-18 (le 1er est en vente). 5 fr.

PARIS A L'ENVERS, par M. de Villedeuil. 1 vol. 2 fr.

Formats divers.

HISTOIRE DE L'HUMANITÉ PAR LES GRANDS HOMMES, — *Jeanne d'Arc*, — *Homère*, — *Bernard de Palissy*, — *Christophe Colomb*, — *Cicéron*, — *Guttemberg*, par A. de Lamartine (*Civilisateur de* 1852). 1 vol. grand in 8 avec portraits. . . . . 7 fr.

LE PAPE CLÉMENT XIV, seconde et dernière lettre au père Theiner, par J. Crétineau Joly. In-8. 3 fr.

L'IMPOT, par Emile de Girardin, nouvelle édition. 1 vol. in-8 avec le portrait de l'auteur. . . 3 fr.

HEURES DE PRISON, par Mme Lafarge (née Marie Capelle), ouvrage complètement inédit; avec une préface de M. Collard, oncle de Mme Lafarge. 3 vol. in 8 (cabinet de lecture . . . . . 18 fr.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE DE LA FRANC-MAÇONNERIE, ses Principes, ses Actes, ses Tendances, par Kauffmann et Cherpin. 1 vol. grand in-8 avec gravures. . . . . 7 fr.

GALERIE HISTORIQUE ET BIOGRAPHIQUE DES MEMBRES DU SÉNAT, par plusieurs publicistes. 3 vol in-8 (le 1er est en vente). . . . . 2 fr. 50

DE PARIS A MARSEILLE, guide historique, pittoresque et anecdotique, par Kauffmann. 1 fort vol in-12 de 500 pages. . . . . 4 fr.

LA DAME AUX PERLES, par A. Dumas fils. 4 vol. in-8 (édition cabinet de lecture). . . . . 20 fr.

DU SOIR AU MATIN, Scènes de la Vie militaire, par A. du Casse. 1 vol in-8 (édit. cab. de lect.). 3 fr.

MYSTÈRES DES THÉATRES (1852), par Edmond et Jules de Goncourt, et Cornélius Holff. 1 vol in-8. . . . . 3 fr.

POLOGNE ET RUSSIE, par J. Michelet, 1 vol in-18. . . . . 1 fr.

LE LOUVRE, depuis son origine jusqu'à Louis-Napoléon, par Charles de Beuve. . . . . 1 fr.

RABELAIS, par Eugène Noel. 1 vol. in-18. 1 fr.

BERNARD DE PALISSY, LE POTIER DE TERRE, par Alfred Dumesnil 1 vol. in-18. . . . . 1 fr.

MOLIÈRE, par Eugène Noel. 1 v. in 18. 1 fr. 25

SACRE ET COURONNEMENT DES ROIS ET DES EMPEREURS EN FRANCE, par Ch. d'Argé. 1 v. in-32. 1 fr.

NOUVELLES ÉDITIONS A 1 FR. LE VOL

TRÈS-BEAU PAPIER DE CHOIX, IMPRIMÉES AVEC SOIN.

L'ENFANCE, par A. de Lamartine. 1 vol.

LA JEUNESSE, par A. de Lamartine. 1 vol.

GRAZIELLA (n. édit.), par A. de Lamartine. 1 vol

TRAITÉ DE LA VIE ÉLÉGANTE, par H. de Balzac. 1 v

ÉMILE (5e édition), par Emile de Girardin. 1 vol

UN CAS DE RUPTURE, par Alexandre Dumas fils. 1 vol.

LE CODE DES GENS HONNÊTES, par H. de Balzac. 1 vol.

THÉATRE DE POCHE, par Théophile Gautier. 1 vol

LES ROUÉS INNOCENTS, par Théophile Gautier. 1 v

MADEMOISELLE DE FONTANGES, par Henry de la Madelène. 1 vol.

PHYSIOLOGIE DU SENTIMENT, par G. Roeder. 1 v

UN AMOUR EN DILIGENCE, par Gustave Desnoires terres. 1 vol.

LE ROMAN DU VILLAGE, comédie en vers, en un acte, par Pol Mercier et Ed. Fournier.

ŒUVRES NOUVELLES DE GAVARNI

MAGNIFIQUE COLLECTION D'ALBUMS

AVEC UNE INTRODUCTION DE M. HENRY DE LA MADELÈNE

La Foire aux Amours.	Les Invalides du Sentiment.
Les Partageuses.	Les Bohèmes.
Les Maris me font toujours rire.	Manière de voir des Voyageurs.
Le Manteau d'Arlequin.	Etudes d'Androgynes.
Les Lorettes vieillies.	Piano.
Histoire de politiquer.	Les Anglais chez eux.
Les Propos de Thomas Vireloque.	L'Ecole des Pierrots.
Les Parents terribles.	Ce qui se fait dans les meilleures sociétés.
Les Petits mordent.	Etc., etc.
Histoire d'en dire deux.	

Prix de chaque Album : 5 fr.

MÉMOIRES DE BILBOQUET, recueillis par UN BOURGEOIS DE PARIS. 3 vol in-18. Le premier volume. . . . . 3 fr. 50 c